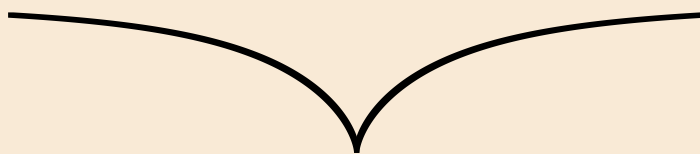


Édouard Barde

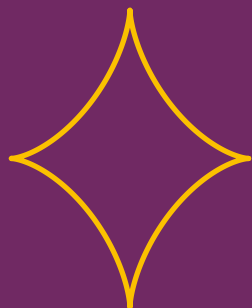
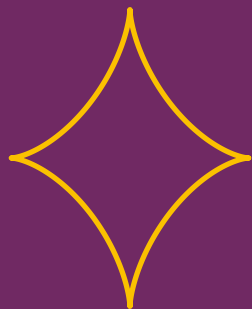
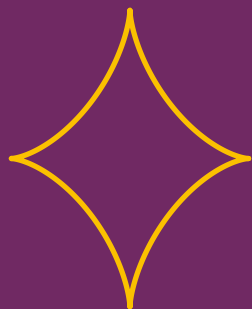
ÉTUDE

SUR

JEAN-BAPTISTE



THÉO_TEX



LICENCE D'UTILISATION — ÉDITIONS THÉOT_EX

Ce fichier PDF, ou livre numérique, reste sous la responsabilité de ThéoT_EX.

Vous êtes autorisé :

- à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

- vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;
- modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.
- placer le livre numérique en téléchargement sur un serveur internet, sans en avoir premièrement obtenu l'autorisation auprès de THÉOT_EX.

Éditions THÉOT_EX

site internet : theotex.org

courriel : theotex@gmail.com

ISBN : 978-2-36260-031-9

Conseil de navigation

Si votre lecteur de fichiers PDF n'affiche pas les signets de la table des matières, ou si l'écran de votre tablette est trop petit pour cela, cliquez sur le petit losange rouge (◇) situé en haut à gauche de chaque page, pour accéder à la table des matières.

JEAN-BAPTISTE

ÉTUDES BIBLIQUES

adressées à la jeunesse

par

Édouard BARDE

1892



Soleil d'Orient

– 2006 –

AVANT-PROPOS

Les études qui suivent ont formé la série des enseignements adressés à la jeunesse, au Casino de Genève, pendant l'hiver de 1891 à 1892.

Très encouragé par l'accueil fait aux précédents volumes, j'exprime à mes lecteurs, en publiant celui-ci, ma vive reconnaissance. Je ne crois pas que personne en sente plus que moi les lacunes. Mais il m'est doux de compter sur la bénédiction de Dieu, si fréquemment implorée sur ces pages.

Comme d'habitude, je renonce à une longue énumération de tous les ouvrages consultés. Mais j'ai besoin de témoigner une gratitude toute particulière à M. le prof. Fr. Godet. Ses commentaires sur Luc et sur Jean ne m'ont pour ainsi dire pas quitté, pendant que j'ai préparé mes études sur Jean-Baptiste. Si elles produisent quelque bien, une grande part doit en être attribuée aux travaux de ce vénéré théologien.

Florissant (Genève), novembre 1892.

Sans enfants

Luc 1.5-25, 39-56

Voici, j'enverrai mon messager; il
préparera le chemin devant moi...
Il ramènera le cœur des pères à leurs
enfants, et le cœur des enfants à leurs pères.

(Malachie 3.1 ; 4.5)

Un jour, au milieu d'une foule qui venait de voir ses miracles, Jésus se mit à parler de Jean-Baptiste. Il commença par lui appliquer la prédiction que nous avons inscrite en tête de ce chapitre. « C'est, dit-il, celui dont il est écrit : Voici, j'envoie mon messager devant ta face. » Puis il continua : « Parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'est point de plus grand prophète que Jean¹. »

Un pareil témoignage suffirait, certes, à nous faire choisir un tel homme pour objet de nos études. Une autre raison nous y pousse également.

Suivant le plan de Dieu, Jean-Baptiste a eu la mission glorieuse d'introduire Jésus-Christ dans le monde. Il a été non pas seulement son prédécesseur, mais son précurseur. Tandis que tous les autres prophètes avaient dit

1. Luc 7.24-28.

du Christ : Voici, il vient ! seul le Baptiste a pu dire : Le voici, il est là ! Rien ne nous prouve, cependant, qu'il ait été plus capable ou plus distingué que les autres. Ésaïe eut peut-être plus de dons que lui, et Zacharie posséda probablement plus d'imagination. Mais Jean a été par excellence le prédicateur de la repentance, et par conséquent de la loi. Avec moins de poésie que David, avec moins de larmes que Jérémie, il a fait pénétrer plus avant qu'eux le glaive de la justice divine dans la conscience de ses contemporains. Homme du devoir, il a crié, jusqu'à ce que sa voix fût étouffée : Tu dois ! ou : Tu ne dois pas ! Il a fait ainsi naître dans les cœurs une soif de pardon que l'on connaissait peu avant lui. Alors Jésus est venu, prêchant la grâce. Il n'aurait pas pu la prêcher avant : il fallait que le chemin fût préparé.

Or, mes amis, notre époque est en train d'oublier, volontairement ou non, que cette préparation-là n'a pas cessé d'être la bonne, l'unique.

On parle beaucoup de la grâce, aujourd'hui ; on a mille fois raison. On la présente avec des accents vibrants, avec une insistance qui ne se lasse point : c'est un bien, un grand bien. Mais on a parfois négligé le seul moyen sûr de la faire accepter. On ne s'est pas toujours assez préoccupé d'éveiller le besoin de la grâce. On l'apportait toute faite à qui ne l'avait point demandée ni cherchée. On saturait de pardons des coupables qui n'avaient encore ni souffert, ni gémi de leurs fautes, et qui ne tremblaient pas devant la justice de Dieu.

Les chrétiens, d'ailleurs excellents, qui ont suivi quelque temps cette méthode d'évangélisation, s'étonnent aujourd'hui des résultats obtenus. Ce ne sont pas des conversions solides. Il fallait pourtant s'y attendre. On ne respire pas à pleins poumons l'air pur des sommets, sans avoir supporté les fatigues de l'ascension, et c'est l'ascension elle-même qui ne se faisait plus. Pour ceindre la couronne, il faut commencer par combattre. Or le

combat était rendu si doux, qu'il en était presque supprimé. En outre, le Sauveur commençait à perdre de sa sainteté, tant on souhaitait de l'entourer d'attraits. – « Figure-toi, disait récemment à son amie une jeune fille qui s'était permis un mensonge, – figure-toi que maman s'est mise à pleurer et m'a fait toute une scène. Certainement, pour si peu, Jésus *n'aurait pas fait tant d'affaires !* » Mes amis, ce Jésus-là n'est pas celui du Nouveau Testament. Ce n'est pas à lui que Jean-Baptiste a conduit ses propres disciples. Je crois que, pour revenir au Jésus vrai, à celui qui nous a sauvés en mourant pour nos péchés, nous avons besoin de passer par le Précurseur. Il le faut à notre jeunesse. Il lui est nécessaire d'entendre l'austère prédication du devoir, pour comprendre celle du pardon. C'est un spectacle bienfaisant que la vie d'un homme qui n'a jamais pactisé avec les coupables exigences du monde et qui, sachant qu'il jouait sa vie, n'a pas atténué, même pour un monarque, les sévérités du Décalogue. Je crains beaucoup ce christianisme édulcoré dont notre fin de siècle aimerait faire sa religion. Je voudrais vous aider à le craindre, à vous défier des réconciliations à bon marché avec notre Dieu, à vous éloigner d'une miséricorde qui ne réclamerait ni confession ni abandon du péché. Nous ne pouvons pas nous passer d'un christianisme viril. Si notre foi se perd dans les extases et ne se traduit pas en obéissance, elle est pire que l'incrédulité.

Peu d'histoires sont plus propres que celle de Jean-Baptiste à nous inspirer cette conviction. Étudions-la d'après les données des Évangiles ; nous n'en possédons pas d'autres de certaines. L'auteur sacré consacre à la famille du Précurseur un récit relativement long. Cela aussi nous révèle l'importance du rôle que son héros jouera.

Entrons, sans plus tarder, dans cet intérieur où Jean devait naître.

Nous sommes « au temps d'Hérode, roi de Judée. » Si Luc débute par ces mots, ce n'est pas seulement par amour de l'exactitude historique. C'est

aussi pour nous faire comprendre, par un seul trait, au sein de quelles ténèbres la lumière d'En-haut allait briller.

Quatre siècles au moins ont passé depuis que les voix prophétiques se sont éteintes en Israël. Le vieil arbre théocratique semble mort ; ses branches ne portent plus de fruits apparents,

l'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

Le peuple élu n'a pas seulement perdu ses conducteurs spirituels. Il est dépouillé de son indépendance. Un pouvoir étranger, par conséquent païen, s'est établi dans la Judée. Les légions romaines promènent leurs aigles par les pays soumis autrefois au sceptre de David. Elles ont donné aux Juifs, il est vrai, un roi qui peut leur faire illusion sur leur servitude. Mais quel roi ! Un Hérode ; c'est-à-dire un Iduméen, un représentant de cette race qui n'avait jamais cessé de détester les Juifs et qui, contrainte par la force d'adopter la circoncision et les rites mosaïques, n'en était pas moins restée foncièrement idolâtre. Depuis trente-sept années, Hérode est monté sur le trône, grâce à la faveur du triumvir Antoine. Mais il sait bien que, sans l'appui de Rome, sa fragile couronne tomberait vite. Les membres du sanhédrin l'ont averti, dès son avènement, qu'ils ne reconnaissent point un prince issu d'entre les gentils, et plusieurs ont payé de leur tête cette déclaration courageuse. Alors le nouveau roi a donné libre carrière à ses instincts féroces. Il a fait périr Marianne son épouse, son beau-frère, sa belle-mère, les deux fils qu'il avait eus de Marianne, bien d'autres encore. Il est vrai qu'il a tâché de gagner ses sujets, en dépensant des sommes énormes pour l'embellissement du temple, à Jérusalem. Ses flatteurs lui ont décerné le titre de « grand. » Mais c'est une grandeur odieuse, et qui disparaîtra bientôt dans une mort effrayante.

C'est sous le règne de cet Hérode que la délivrance, la vraie, devait luire pour Israël et pour toute l'humanité. Luc ne nous parle pas de l'opresseur ; il lui suffit de le nommer, pour préciser l'époque. Il a hâte de s'occuper du libérateur.

Pour nous le faire connaître, il nous transporte dans une famille de prêtre, dont la résidence ordinaire doit se chercher au milieu des montagnes de Juda² : nous tâcherons de la déterminer plus tard. Le chef se nomme Zacharie, et ce nom, qui veut dire « l'Éternel s'est souvenu, » nous apparaît comme intentionnellement symbolique. Rien ne prouve qu'il ait été grand sacrificateur, ainsi qu'on l'a prétendu ; le texte ne lui attribue pas autre chose que les fonctions sacerdotales ordinaires. Il avait pour femme Elisabeth, – « celle à qui Dieu a juré ; » littéralement : « serment de Dieu, » – descendante en ligne directe d'Aaron. Un fort beau témoignage est rendu à ces deux époux. Ils étaient justes devant Dieu, dont ils observaient les commandements d'une façon irréprochable. Pour exprimer ce caractère de leur piété, le texte emploie un terme en quelque sorte typique, familier à l'Écriture. Il affirme que l'un et l'autre marchaient dans toutes les ordonnances de Dieu. Ils marchaient ! Ce n'est pas seulement la vie humaine en général, c'est encore et surtout celle des enfants de Dieu qui doit être une marche. Rester en place ne suffit point ; il faut avancer. Savoir est peu ; il faut marcher ! Ainsi marchaient, dans leur obéissance et dans leur intégrité, Hénoc, Noé, Job. Ainsi de même Elisabeth et Zacharie, en attendant que leur fils marchât avec l'esprit et la puissance d'Élie³. Cela ne veut pas dire que tous deux fussent parvenus au but. Il n'y avait pas de reproches à adresser au vieux prêtre dans l'accomplissement de son service. Il faisait des commandements de l'Éternel sa méditation journalière. Mieux que cela : il obéissait. Et pourtant, dans sa marche, il lui arrivait de broncher. Un jour, dans une circonstance capitale, il manqua de foi. Nous aurons tout à l'heure à le constater.

Un gros chagrin assombrissait ce foyer honnête et pieux. Point d'enfants. Et point d'espérance d'en avoir ; les deux époux étaient avancés en âge. Chez les Israélites, c'était plus qu'une tristesse que de n'avoir pas de famille ; c'était un châtiment, presque une malédiction. Nous ne sommes

2. Luc 1.39

3. Luc 1.17

pas éloignés de penser comme eux. Pas de berceau, pas de tête blonde à caresser, pas de ces jolis petits bruits qui nous agacent parfois, mais nous manquent terriblement quand nous ne les entendons pas, . . . en tout cas c'est bien une épreuve. Elle affligeait depuis des années le cœur de Zacharie et celui d'Elisabeth. Je ne sais pas s'ils en avaient pris leur parti. A juger d'après ce qui suit, je ne le pense guère. Nous savons seulement que les regrets du prêtre ne l'avaient pas détourné d'accomplir ses devoirs. Ceci est à noter. Zacharie avait compris, semble-t-il, que nos douleurs n'ont pas pour but de nous exempter du travail, mais plutôt de nous y rendre plus actifs et plus sanctifiés. Son âge, son chagrin auraient pu l'engager à demander sa retraite. Il n'en fait rien. Il continue, en son rang, à exercer consciencieusement ses fonctions sacerdotales.

En son rang, disons-nous. Luc nous apprend, que c'était celui d'Abia ; et si nous lisons le vingt-quatrième chapitre du premier livre des Chroniques, nous verrons que ce rang était le huitième⁴ parmi les vingt-quatre classes de prêtres entre lesquelles David avait réparti le service du temple. Des essais ingénieux, mais peut-être un peu aventureux, ont été faits pour tirer de cette donnée un moyen de déterminer chronologiquement la naissance de Jean-Baptiste, et par conséquent celle de Jésus. On a dit, par exemple, que la première des vingt-quatre classes était de service au jour de la destruction du temple par Titus, c'est-à-dire le 4 août 70. En remontant jusqu'à l'an I, ne serait-il pas possible de savoir exactement à quel mois et à quelle semaine le service fut confié à la huitième classe ? Peut-être. Nous croyons cependant que ce calcul n'est pas certain. Pour qu'il eût une base solide, il faudrait pouvoir prouver que de David à Titus, à travers les longues années de l'exil et après les réformes d'Esdras, les vingt-quatre éphémérides n'ont pas cessé de se suivre dans le même ordre. Or, c'est là, précisément, ce qu'on ne saurait affirmer.

Nous savons mieux, grâce à notre historien, quelles fonctions spéciales

4. 1 Chroniques 24.10

étaient échues à Zacharie. On les tirait toutes au sort entre les différents prêtres de chaque classe. Il eut, pour sa part, la plus enviée de toutes, celle d'offrir le parfum. On le brûlait sur l'autel d'or, trois fois par jour : à neuf heures du matin, à midi et à trois heures, et il est bien difficile d'établir auquel de ces trois moments notre récit nous place. Mais un détail du tableau est particulièrement intéressant. En nous montrant la part que le peuple prenait de loin à cet acte, qu'il ne pouvait pas directement contempler, il sert aussi à nous en expliquer le sens symbolique. Pendant que le prêtre, dans le temple, offre l'encens, le peuple, dans le parvis, prie. Le parfum s'élève vers le ciel ; la prière monte vers Dieu. Le premier est l'image de la seconde. Ce n'est pas seulement le poète qui

fait monter jusqu'à Dieu le saint parfum du soir ;

c'est l'Écriture elle-même qui veut qu'il en soit ainsi. David demande à l'Éternel que sa prière soit devant sa face comme l'encens⁵ Saint Jean voit les coupes d'or des vieillards « remplies de parfums qui sont les prières des saints⁶. »

Et vous, mes amis, voyez-vous aussi, par le regard de la foi, vos prières monter, monter toujours au-dessus de notre terre et de ses sensations, pour ne s'arrêter que devant le trône où votre Père céleste est assis ? Il ne les repousse point. Il les recherche, au contraire, et il les apprécie, comme nous aimons un parfum. Il les soigne, dirais-je ; il les met à part, ainsi que nous conservons jalousement un encens précieux. Et nous qui avons peur, quelquefois, d'ennuyer Dieu par nos prières ! Savez-vous quand nous l'ennuyons ? C'est quand nous ne le prions pas. Son temple alors manque de majesté et son autel de parfums. Vous ne savez pas prier ? Eh bien ! dites-le lui. Ce simple aveu sera déjà devant lui un grain d'encens d'agréable odeur. Ainsi l'avait compris Vinet par sa propre expérience :

Je disais : Dicte ma prière !

5. Psaume 141.2

6. Apocalypse 5.8 ; comparez 8.3-4.

Et tu m'avais, ô tendre Père,
Déjà dicté ce premier vœu.

Pendant que Zacharie s'acquitte de sa tâche, et que la fumée bleuâtre s'élève vers les voûtes du temple, un ange soudain lui apparaît⁷. Le narrateur a soin d'observer que le messager céleste se tient à la droite de l'autel. C'est donc, dans les conceptions d'alors comme aussi, plus ou moins, dans celles de nos jours, un signe favorable. Le sacrificateur cependant est enrayé, troublé. Pourquoi ? Il est assez versé dans l'histoire des révélations de Dieu pour savoir le rôle que les angélophanies y ont joué fréquemment. Ignore-t-il, d'ailleurs, – lui qui marche dans les commandements du Seigneur, par conséquent dans sa communion habituelle, – ignore-t-il que les temps de la nouvelle alliance sont venus ? Et si les apparitions d'anges avaient leur place marquée, naturelle dirons-nous, bien que surnaturelle, au début de l'Ancien Testament, l'auraient-elles moins à l'entrée du Nouveau ? Des anges ont scellé, en quelque sorte, la foi d'Abraham. La loi donnée à Moïse a été promulguée par le ministère des anges⁸. Quoi d'étonnant si « ces esprits destinés à servir » se montrent de nouveau et agissent à l'heure où l'alliance de la grâce va faire entendre ses premiers accents ?

C'est vrai. Pour nous qui savons, pour nous qui avons vu, rien de plus simple. Il n'y avait pas lieu de s'effrayer, à peine de s'étonner. Sommes-nous bien sûrs, néanmoins, que la peur ne nous eût pas saisis de même que Zacharie, malgré tout ce que nous avons vu de plus que lui ? Mis tout d'un coup en présence d'un envoyé du Dieu saint, l'homme pécheur sent parler sa conscience, et cette conscience le secoue, le trouble, l'épouvante, Marie fut inquiète dans sa chambre de Nazareth, quand Gabriel vint lui annoncer qu'elle serait la mère du Sauveur. Les bergers de Bethléhem furent, quelques mois plus tard, « saisis d'une grande frayeur, » quand l'ange du

7. Au dire de Joseph, une révélation du même genre aurait été accordée, dans les mêmes conditions, au prêtre Hyrcan, (Antiq. XIII, 10, 3.)

8. Galates 3.19

Seigneur leur apparut. Zacharie n'échappe point à cette loi commune. Il a beau être un sacrificateur, c'est peut-être pour cela même qu'il sent mieux que d'autres sa souillure ; il a peur.

Il faut donc que l'ange le rassure. « Ne crains point ! » lui dit-il. Parole d'or, qui devait retentir par trois fois à l'aurore des temps évangéliques⁹, pour éclater à nouveau, avec plus de puissance peut-être, au matin de Pâques, au moment où les saintes femmes arrivent auprès du tombeau vide. « Ne craignez pas, leur dit l'ange, car je sais que vous cherchez Jésus !¹⁰ Au surplus, Zacharie apprend immédiatement pourquoi il doit chasser la crainte. C'est que sa prière est exaucée. Quelle prière ? Celle qui demandait un fils ? Non, répondent plusieurs commentateurs. L'âge avancé du prêtre, la sainteté du lieu où il se trouvait, la solennité des fonctions exercées devaient lui interdire une requête si personnelle et, après tout, si secondaire. Il ne pouvait s'agir que d'une aspiration bien plus haute, et d'un désir plus saint ; de ces supplications constantes par lesquelles Zacharie s'associait aux quelques fidèles qui attendaient la délivrance d'Israël, et la demandait avec eux... Oh ! savants de cabinets, hommes à systèmes inflexibles, expliquez-nous donc pourquoi l'une de ces prières n'aurait pas pu s'associer à l'autre. Dans le sanctuaire de l'Éternel, Zacharie devait penser surtout au peuple de l'Éternel et adresser des supplications pour lui ? D'accord, et je ne doute pas qu'il ne l'ait fait très consciencieusement. Mais lui était-il interdit d'espérer qu'en ayant pitié d'Israël Dieu aurait aussi pitié de lui-même, lui enlèverait son opprobre et lui accorderait un fils ? Il faut peu connaître le cœur de l'homme, pour supposer que cet espoir fût éteint chez un sacrificateur nourri de l'Ancien Testament et connaissant fort bien l'histoire de Manoa et celle d'Elkana, pour ne pas parler de celle d'Abraham. La théologie de l'ange était moins anxieuse que celle de nos commentateurs. Ce n'est pas de l'attente générale du peuple qu'il parle tout d'abord ; c'est de l'attente particulière de Zacharie. « Ta femme Elisabeth t'enfantera un fils. » Voilà la

9. Luc 1.13, 30 ; 2.10

10. Matthieu 28.5

prière qui sera exaucée. Cela n'enlèvera rien à l'exaucement des autres. Au contraire. Ces grâces et ces dons seront étroitement unis. A la naissance de l'enfant sera bien vite associée la délivrance du peuple... si du moins Israël veut accepter d'être délivré comme son Dieu l'entendra. Et c'est même ce que marquera le nom de ce nouveau-né. Ses parents n'auront point à le choisir ; seulement à le recevoir de la bouche de Dieu qui a bien voulu le choisir pour eux. L'enfant s'appellera Jean, ce qui veut dire en hébreu : l'Éternel a eu pitié. Pitié de qui ? De Zacharie, sans doute, et de sa compagne, de leur foyer désert, de leur vieillesse désolée, de leur douloureuse attente, de leurs espérances longtemps trompées et toujours persistantes. Pitié de leur famille, aussi, qui partageait leur angoisse et plus ou moins leur honte. Pitié des tribus dispersées et opprimées qui soupiraient après l'avènement d'un Sauveur... N'est-ce pas, Zacharie, ta prière a bien été exaucée ?

L'ordre relatif au nom de l'enfant n'est pas le seul que l'ange fasse entendre. Il en donne un second relatif à son éducation. Dès sa naissance, le petit Jean devra être soumis aux prescriptions du naziréat. C'est du moins ce que nous pouvons conclure avec certitude des paroles prononcées : « Il ne boira ni vin ni liqueur enivrante. » Quand même il n'est rien dit au sujet de la chevelure, que les naziréens ne devaient point couper, nous ne voyons guère qu'il puisse être ici question d'un autre vœu. Cette abstinence totale à l'égard des boissons fermentées en était un signe caractéristique, autant au moins que levait de porter les cheveux longs. Et, bien que les vœux n'aient jamais été que l'exception, non la règle, nous pouvons noter ici qu'ils n'ont point été supprimés dans la nouvelle alliance. Il suffira de rappeler celui que Paul paraît avoir fait volontairement à Corinthe, pour s'en délier ensuite à Cenchrée, et celui qu'il accepta plus tard sur le conseil de Jacques ¹¹ ?

Cela dit, hâtons-nous de l'ajouter : les promesses dépassent de beaucoup

11. Actes 18.18 ; 21.24. Pour les prescriptions spéciales du naziréat, voyez Nombres, chapitre 6.

les ordres, dans la prophétie relative à l'enfant qui va naître. C'est, vous le savez peut-être déjà, la façon ordinaire d'agir de notre Dieu. Il connaît très bien nos faiblesses. Il ne nous impose pas un seul commandement sans nous avoir préparé d'abondantes ressources pour nous rendre l'obéissance possible. Ces ressources, ce sont tantôt des grâces que nous possédions sans nous en douter, et dont il nous révèle tout à coup l'existence ; tantôt des dons nouveaux, reçus au moment même et se multipliant au fur et à mesure du besoin ; tantôt, comme ici, des promesses qui sont, à le bien prendre, de véritables dons. Comptez ; vous n'en trouverez pas moins de cinq, successivement énoncées par le messager céleste.

L'enfant, d'abord, sera un sujet de joie. Cela, pensez-vous, allait sans dire. Hélas ! pas toujours. Il y a des berceaux qui ont fait éclater pour quelques mois des chants d'allégresse, et qui sont vite devenus des sources inépuisables de sanglots. Il n'en sera pas ainsi pour celui de Jean. Car la joie qu'il procurera ne sera pas seulement pour sa famille. Elle se répandra aussi au dehors. « Plusieurs se réjouiront de sa naissance. » Et nous sommes, certes, au nombre de ces « plusieurs. » Et c'est par milliers et par millions qu'il les faut compter, ceux qui savent que la joie de Noël a sa racine, en quelque sorte, dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth.

Cet enfant, ensuite, sera grand. Non pas de la grandeur humaine, qui n'est souvent qu'une petitesse déguisée et qui, dans tous les cas, ne peut pas prétendre à la durée. Mais de cette grandeur qui s'appuie sur le témoignage de Dieu même, et qui participe en quelque mesure à son éternité. . . . « Il sera grand devant le Seigneur. . . » Ne l'a-t-il pas été, en effet ? Les hommages terrestres ne devaient pas entourer longtemps sa personne. Il posséda, pendant un an peut-être, une des plus vastes influences qu'un orateur populaire puisse ambitionner. Puis, quand un monarque frivole et lâche l'eût fait jeter en prison, des foules qui accouraient pour l'entendre pas une voix ne s'éleva pour réclamer la justice, pas un défenseur ne se compromit pour lui. Pourtant, c'est alors qu'il a été le plus véritablement grand. Lorsqu'on

voudra citer l'exemple d'un confesseur de la vérité, d'un prédicateur du devoir que les menaces ni les flatteries ne peuvent ébranler, c'est toujours, après le nom d'Élie, celui de Jean-Baptiste qui sera prononcé.

L'origine de sa grandeur nous en fait comprendre aisément l'étendue. Elle provient du Saint-Esprit, dont cet enfant sera rempli dès le sein de sa mère. C'est la troisième prophétie dite à son sujet, ou la troisième promesse qui doit réjouir le cœur de Zacharie. Il est étrange, mais non sans intérêt, de la voir étroitement associée à l'ordre du naziréat, c'est-à-dire à la défense expresse de boire des liqueurs fermentées. Cette association n'est pas unique dans le Nouveau Testament. « Ne vous enivrez pas de vin, écrit Paul aux Éphésiens... mais soyez remplis de l'Esprit. ¹² » Rapprochement très instructif, et que les sociétés de tempérance ont bien fait de relever. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir contre les effrayants ravages de l'ivrognerie, une barrière plus efficace que celle de l'Esprit de Dieu. Jean-Baptiste a dû en faire l'expérience, dans un temps où les tentations de la boisson, moindres peut-être que de nos jours, n'en étaient pas moins réelles, et très suffisantes, certes, pour ruiner un ministère. Notons-le bien, d'ailleurs. L'Esprit Saint ne vint pas le visiter seulement de temps à autre. Il en fut rempli. La parole de l'ange ne promettait pas moins. A mesure que ce vase sacré qui s'appelle une âme humaine s'élargissait et se développait, à mesure aussi l'Esprit en occupait toutes les parties. Il en fut rempli comme enfant, puis comme jeune homme ; et il le fut jusqu'au terme, comme homme et comme martyr.

C'est encore, vous n'en sauriez douter, la présence et l'action du Saint-Esprit dans le Précurseur qui le rendront capable de sa grande œuvre. La quatrième promesse nous le montre revêtu d'un des plus glorieux privilèges qu'un enfant de Dieu puisse ambitionner, celui de convertir un nombre considérable de ses compatriotes au Seigneur leur Dieu. Qui saura jamais, avant le jour du jugement, tous ceux que la prédication de cet homme a détournés du chemin de la mort et conduits dans la voie de la vie ? Toute la

12. Éphésiens 5.18.

conversion est là. Le but premier et le but dernier du pastorat, c'est celui-là. Malheur à qui comprend autrement la carrière du ministre de l'Évangile, et qui la rabaisse à n'être plus qu'un métier. Mais, comprise ainsi, qu'elle est belle ! Que de joies y sont semées, au point d'en faire oublier les difficultés et les douleurs ! Quelques-uns de vous, mes amis, seront-ils saisis par la sainte ambition d'entrer et de marcher dans cette voie ? Que Dieu bénisse votre vœu ; qu'il vous en accorde la réalisation ! Je voudrais être à votre âge, et recommencer ce chemin. Pour être vrai, cependant, je me hâte d'ajouter qu'on peut, sans être pasteur, être ministre de Jésus-Christ et lui amener des âmes. C'est là votre tâche, votre devoir donc, qui que vous soyez, du moment que vous aimez votre Sauveur. Jean-Baptiste ne paraît pas avoir été étudiant en théologie. Cela ne l'a pas empêché de devenir un grand prophète.

La dernière promesse qui le concerne est d'une admirable envergure. Nous y trouvons caractérisées la nature et l'apparence extérieure de son influence ; en même temps, les résultats étendus qu'elle produira. « Il marchera (nous avons insisté déjà sur ce terme) devant Dieu, dans l'esprit et dans la puissance d'Élie. » Armé de cette vertu « il convertira (ou ramènera) les cœurs des pères du côté des enfants ; il tournera les rebelles vers la sagesse des justes ; il préparera au Seigneur un peuple bien disposé. »

Sa marche donc, comme sa grandeur, aura Dieu pour témoin¹³. La première est la condition de la seconde. Qui ne marche pas reste petit, devant Dieu et devant les hommes. Mais Jean-Baptiste a marché. Et la sphère dans laquelle ses progrès n'ont cessé de se marquer, c'est la même que celle où se mouvait, environ huit siècles avant lui, le prophète avec lequel il a eu le plus de ressemblances : Élie. Comme lui, le Thischbite a

13. Il est fort digne de remarque que l'ange dise ici : « Il marchera devant Dieu, » et non pas : « Il marchera devant le Messie. » Comment n'y pas voir l'indice qu'aux yeux du messager céleste le Messie est une manifestation parfaite du Dieu souverain, la plus complète des théophanies ?

porté le classique manteau de poils de chameau, et la ceinture de cuir autour de ses reins : ce n'est là qu'une analogie extérieure, bien qu'elle signale aussi l'analogie de la charge. Tous les deux ont aimé la solitude des déserts. Mais tous les deux ont su en sortir. A une époque de profond abaissement politique et moral, ils ont paru, soudain, au milieu de leur peuple, sans être annoncés ni attendus, revêtus d'une puissance qui a éclaté dès la première heure, et qui a paru assez exceptionnelle pour être appelée « la puissance d'Élie, » en attendant qu'elle devînt celle de Jean-Baptiste. Tous les deux ils ont déployé un courage, une fermeté, que les faveurs populaires n'ont pas plus ébranlés que les persécutions. Tous les deux ils ont justifié, par la droiture de leur vie et la pureté de leur ministère, leur prétention de parler au nom du Seigneur. Tous les deux, ils ont eu le privilège d'entendre directement la voix de l'Éternel ; et la révélation accordée au premier, dans la caverne du mont Horeb, n'a vraiment pas été plus riche que celle dont le second fut honoré au bord du Jourdain, où il venait de baptiser le Messie.

Après cela, quelles différences, n'est-ce pas ? à l'heure dernière, au moment du départ ! Ici, les chevaux de feu et le chariot de feu, la gloire du ciel illuminant la terre et faisant disparaître toutes les amertumes de la mort. Là, le silence humide du cachot, le bourreau décapitant le prophète, un cadavre emporté par quelques disciples effarés. . . Mais il n'en est pas moins vrai que Jean-Baptiste a marché, aussi longtemps que la marche lui fut possible, dans l'esprit et dans la puissance d'Élie.

Ainsi l'attendait la foi populaire, d'accord avec les paroles du prophète Malachie. Pas un croyant en Israël n'admettait qu'Élie ne dût pas revenir en personne, et rétablir à la fois le prophétisme et la royauté, ou tout au moins l'indépendance du peuple élu. Aussi les premières prédications du Précurseur ont-elles fait naître chez ses contemporains la pensée qu'il était un *Elias redivivus*, Élie revenu tout à coup au milieu des siens. On se trompait, sans doute. Nous l'entendrons déclarer aux envoyés du sanhédrin, venus pour

l'interroger, qu'il n'est point Élie¹⁴. Si, pourtant, nous demandons à Jésus comment il juge cette opinion populaire, nous verrons qu'il y reconnaît une grande part de vérité ; plus grande que les Juifs eux-mêmes ne s'en doutaient. Il fallait se donner quelque peine pour s'en rendre compte. « Si vous voulez le comprendre, dit-il une fois à la foule, c'est lui qui est Élie qui devait venir¹⁵. » Dans la masse du peuple, on s'inquiéta peu de faire ce rapprochement. Les disciples y mirent plus de sérieux ; et un jour que le Maître leur avait raconté qu'Élie, déjà revenu, avait été indignement traité par les siens, « ils comprirent qu'il leur parlait de Jean-Baptiste¹⁶. » Ainsi revêtu de la puissance du Thischbite, Jean pourra ramener les cœurs des pères vers les enfants. » Que faut-il entendre par cette promesse ? Annonce-t-elle simplement que les rapports de famille, longtemps troublés, seront enfin rétablis tels qu'ils doivent être ? Qu'au lieu de jalousies et de soupçons, il n'y aura entre les parents et les enfants que bienveillance et confiance réciproques ? Ce serait déjà beaucoup. Mais il est probable qu'il y a plus encore. Un passage d'Ésaïe montre, dans un avenir indéterminé, Jacob entouré de ses enfants dont il n'a plus à rougir. La douleur que lui causaient leur impiété et leur conduite honteuse aura fait place à la joie, parce que tous ensemble « sanctifient le saint de Jacob et craignent le Dieu d'Israël¹⁷. » Or, qui a prêché la sainteté, la crainte du nom de Dieu plus énergiquement que le Précurseur ? Qui a travaillé plus que lui à rendre les fils de Jacob dignes enfin de leur père ? « Abraham et Jacob, écrit ici M. Godet, rougissaient, dans le lieu de leur repos, à la vue de leurs coupables descendants, et ils détournaient d'eux leurs visages ; mais maintenant ils se retourneront avec satisfaction vers eux, par un effet du changement que le ministère de Jean produira chez ces derniers¹⁸. »

Un second effet, directement parallèle au premier, sera produit encore

14. Jean 1.21

15. Matthieu 11.14

16. Matthieu 17.13

17. Ésaïe 29.22-23

18. Comment, sur l'Év. selon S. Luc, I, 37 et 38.

par cette mission du nouvel Élie. « Il ramènera les rebelles à la sagesse des justes. » Malachie, dont l'ange semble citer les paroles, avait dit : « Il ramènera le cœur des enfants à leurs pères. » Si les mots sont changés, je ne crois pas que le sens le soit. Qui peuvent être les « rebelles, » sinon ces enfants qui avaient longtemps vécu en révolte contre les lois et les coutumes paternelles ? Et qui sont donc les « justes, » sinon ces pères qui avaient essayé de transmettre intact à leurs descendants l'héritage que le Seigneur leur avait confié ? L'idée est assurément la même dans le texte de Malachie et dans l'interprétation que l'ange en donne.

Le dernier résultat de l'œuvre du Baptiste, le dernier terme des promesses qui lui sont faites avant sa naissance, sont donc amenés presque nécessairement par tout ce qui précède. Il préparera au Seigneur un peuple bien disposé. Oui, il préparera. Il ne pourra pas, si puissant qu'il soit, changer lui-même les vies ni réformer les consciences. Il pourra préparer. Il le fera par son exemple autant que par ses discours. Quand il quittera la terre, il laissera derrière lui un peuple moins indifférent qu'il ne l'avait trouvé. Israël, du moins, sera disposé à écouter le Messie. Avant que le tronc, achevant de se dessécher, doive être coupé et jeté au feu, quelques branches auront porté des fruits bienfaisants. Jean-Baptiste aura contribué plus que personne à les faire mûrir.

Vous en conviendrez, mes amis ; les promesses étaient assez nombreuses, assez glorieuses aussi, pour faire palpiter le cœur du prêtre d'une joie qu'il n'avait point encore connue. Non seulement un fils ; mais un Élie ! Un prophète qui rappellera le plus grand, peut-être, des hommes de Dieu dans l'ancienne alliance, Moïse excepté. Un restaurateur d'Israël, au moins dans le sens spirituel, qui est le plus beau de tous. Un réformateur, grâce auquel les ancêtres pourront enfin être fiers de leurs descendants. Tel sera l'enfant qui va naître à son foyer... Merci, mon Seigneur ! Tu as eu pitié de mes larmes et de mes soupirs. Oh ! qu'heureux sont tous ceux qui se confient en

toi !...

Mais non. Zacharie ne se réjouit pas du tout. Il raisonne ; il hésite ; il doute. Il lui faut des preuves. A quoi connaîtrai-je, dit-il, la vérité de ce que tu m'as dit ?

Pour une telle incrédulité, n'est-ce pas ? vous réservez des jugements sévères. Vous pensez qu'à la place de ce sacrificateur, vous auriez eu tout aussitôt des élans d'actions de grâces et des chants de cantiques.

En êtes-vous bien sûrs ? Ne vous rappelez-vous pas une autre scène qui se passa, quarante-quatre ans plus tard, dans une maison de Jérusalem ? Un apôtre était alors en prison. A juger par ce qu'Hérode avait fait à Jacques, on avait droit de conclure qu'il ne serait pas plus clément pour Pierre, et l'on s'attendait à le voir mourir. Pourtant l'Église entière priait. Elle suppliait le Seigneur de lui conserver un pasteur dont il lui semblait impossible de se passer. Soudain la porte s'ouvre, au milieu de la réunion de prières. Une servante se précipite dans la chambre. – Pierre est là, crie-t-elle. – Allons donc ! ma pauvre Rose, tu es folle. – Et comme elle insiste : C'est son ange, concluent ces braves chrétiens, qui ne doutaient pourtant point de la puissance de Dieu. C'est un esprit céleste, un messenger de l'autre monde, un revenant peut-être. Tout, plutôt que cet homme même, que nous avons supplié Dieu de nous rendre¹⁹ Voilà comment on croyait à la prière, en l'an 44 de notre ère, dans un cercle très pieux sans doute et très croyant. Zacharie est de la même école. Il a prié peut-être pendant un quart de siècle pour avoir un fils. Un ange, vrai celui-là, non pas supposé, lui est envoyé pour lui dire : Ta prière est exaucée ; tu auras un fils, et même un fils très distingué... Ah ! qu'en sais-je ? Je veux un signe.

Et vous, mes amis, êtes-vous certains de ne point appartenir à cette école ? Quand vous priez, croyez-vous vraiment à l'exaucement ? Ou ressemblez-vous à cet enfant d'une pauvre veuve qui manquait un jour de

19. Actes 12.13-15

pain et ne savait où en prendre ? – Mère, dit-il, si je demandais à Dieu, ce soir, de me faire trouver un pain demain, à mon réveil, ne le pourrait-il pas ? – Assurément. – Et le jeune garçon de prier. – Au premier rayon du jour, il saute à bas de son lit, court au buffet. Rien ! Sur quoi, d'un air plus triomphant que déçu : « Mère, crie-t-il aussitôt, il n'y a point de pain. *Au reste, j'en étais bien sûr !*... Oui, oui ; il y a des gens qui prient comme cela ; en étant sûrs que Dieu n'exaucera pas, et en doutant fort qu'il entende. Si l'exaucement apparaîtrait, alors ils demandent un signe. Et ils n'ont pas l'excuse, au moins relative, que Zacharie pouvait trouver dans son âge avancé et dans celui de sa femme.

Après cela, nous n'avons point la tâche de justifier ce vieux prêtre. Il a été trouvé coupable. Homme plus versé que d'autres dans l'histoire sainte, il devait se rappeler qu'Abraham n'était certainement pas plus âgé que lui, ni Sara plus vieille qu'Elisabeth lorsqu'Isaac leur fut accordé. Et il n'avait pas le droit de se défendre en racontant que le patriarche, et bien d'autres, avaient, comme lui, demandé des signes. Les circonstances étaient fort différentes. Quand, par exemple, Abram dit à l'Éternel : « Que me donneras-tu ²⁰ ? » Ce n'est point de la défiance qu'il exprime. Il croit que Dieu lui donnera la « récompense très grande » dont il vient de lui parler. En quoi consistera-t-elle ? C'est ce qu'il ne peut encore comprendre. Ne pas savoir, et l'avouer, ce n'est pas douter. Quand Gédéon, soudain invité par un ange à rassembler les forces éparses d'Israël pour marcher contre Madian, demande successivement trois signes avant de se mettre en campagne ²¹, il ne fait en vérité que son devoir. C'était une terrible initiative que d'engager dans une telle aventure, non pas sa personne seulement, mais beaucoup d'hommes qui n'en reviendraient peut-être pas vivants. Il lui importait donc de dégager sa responsabilité. Il lui fallait être certain qu'il ne prenait pas pour ordre du Très-Haut un pur caprice de son imagination. Notons-le bien d'ailleurs. Gédéon n'a point prié pour être placé à la tête de

20. Genèse 15.2

21. Juges 6.17, 36-40

son peuple. Il n'a jamais réclamé l'honneur qui lui est conféré. Il a donc le droit d'être surpris quand il le reçoit, et de se défier, non pas de Dieu, mais de lui-même.

Rien de pareil pour Zacharie. Il demande depuis longtemps une faveur. Il s'est adressé, pour l'obtenir, à celui-là seul qui peut l'accorder, c'est-à-dire à Dieu. Après une longue attente, Dieu prend la peine de lui envoyer tout exprès un de ses messagers, pour lui faire savoir qu'elle est accordée. Si Zacharie, alors, réclame un signe, s'il doute, car ce n'est pas autre chose, de qui voulez-vous que ce soit sinon de l'Éternel ? C'est là ce qui sera puni. Fils d'Abraham, lévite, prêtre, il n'a pas la foi absolue de ses pères aux paroles de l'Éternel. En écrivant son histoire, l'auteur de l'Épître aux Hébreux n'aurait su où la placer dans son chapitre onzième. Il ne pouvait pas écrire de lui : « C'est par la foi. . . »

Peut-être est-il permis de signaler dans cet éblouissement, momentané sans doute, de la piété de Zacharie, l'explication ou plutôt la source de celui que nous rencontrerons dans la carrière du Baptiste. Un jour il fut sur le point de douter du Christ. Il chargea deux disciples d'aller savoir s'il était celui qui devait venir. La foi s'hérite, mes amis. Les doutes aussi. Prenez garde, je vous en supplie, à ce que vous léguerez à vos enfants.

Zacharie, du reste, aura son signe, mais il le recevra tout autre qu'il ne l'avait souhaité. Ce signe consistera dans un châtiment. La réponse de l'ange est d'une majesté admirable et d'une simplicité effrayante.

D'abord l'énoncé de son nom : « Je suis Gabriel. » Pour un lecteur de Daniel – et nous pouvons admettre que Zacharie en était un – ces trois mots sont toute une révélation. Comment, Gabriel ? Celui dont le nom veut dire « héros de Dieu ? » Celui qui fit connaître jadis au prophète les desseins d'amour du Seigneur à l'égard de son peuple accablé ? Celui dont le mandat paraît avoir été surtout empreint de miséricorde ? Oui, précisément.

Ensuite l'énoncé de sa dignité : « Je me tiens devant Dieu ; » et celui de sa mission : « J'ai été envoyé pour t'annoncer ces heureuses nouvelles. » En vérité, vis-à-vis d'un tel messager et d'un pareil message, le doute est plus qu'une faiblesse : c'est un péché.

Enfin, conséquence nécessaire, l'annonce du châtement. La promesse faite par Dieu, n'est point reprise. La prophétie s'accomplira ; l'enfant naîtra comme il a été dit. Mais le père, celui qui aurait dû être dès aujourd'hui l'heureux père, sera frappé. Il va devenir muet. Un ange est descendu pour lui parler. Il n'a pas cru ; il ne parlera plus, lui, jusqu'à ce que sa foi soit revenue²².

Ah ! tu voulais un signe, Zacharie, le voilà ! Tu t'es servi de ta langue pour marquer ta défiance à l'égard de Dieu. Ta langue va demeurer attachée à ton palais, jusqu'au jour où l'accomplissement des paroles célestes éclatera à tous les yeux.

C'est que, voyez, les dons de Dieu que nous ne mettons pas à son service nous sont tôt ou tard enlevés. Qu'il s'agisse de ceux qui ornent l'intelligence ou de ceux qui font la force du corps. Le bras d'un roi profane et blasphémateur a été paralysé tout d'un coup, à l'instant où il en menaçait un ministre de l'Éternel qui n'avait eu d'autre tort que de lui dire la vérité²³. Aujourd'hui, c'est la langue d'un prêtre qui est réduite au silence. Sera-ce demain, votre mémoire, votre cœur ou votre santé qui seront atteints d'atrophie, parce que vous les aurez livrés au monde en les refusant au Père céleste ? Le succès trompe. Nous croyons être maîtres de nos facultés ; nous acceptons les applaudissements qui en saluent quelquefois l'emploi. Mais ce n'est que l'apparence. Regardez. Voici venir la réalité, c'est-à-dire et la décrépitude de ces mêmes facultés. Elles seraient restées jeunes au service du Maître. Employées contre lui, ou sans lui, ce qui revient presque

22. Le rapprochement dans le texte entre ces deux « parler » paraît absolument intentionnel, comme aux versets 18 et 19, celui entre : « Moi je suis vieux » et « Moi je suis Gabriel. »

23. 1 Rois 13.4-5

au même, elles sont frappées de stérilité et vouées à la mort. Nous n'avons, nous ne possédons réellement que ce que nous lui consacrons. Rappelez-vous quelquefois le prêtre muet.

Pendant l'entretien de Zacharie avec l'ange, le peuple, au dehors, attendait. Sa prière continuait. Peut-être, avant de se retirer, voulait-il recevoir de son pasteur la bénédiction. Sur ce point, son attente a été trompée. Zacharie sort enfin du temple. Mais il ne peut pas bénir, pas autrement du moins que par des gestes. Sa physionomie, son attitude à la fois étonnée et embarrassée, tout témoigne qu'il vient de se passer dans le lieu saint quelque chose d'extraordinaire. Une vision sans doute ? Oui ; seulement elle ne peut pas être racontée, et les signes faits par le sacrificateur sont bien insuffisants pour l'expliquer. Quel châtement, déjà ! Il y aurait eu tant de joie, tant d'honneur aussi, à exposer à cette foule et l'apparition de Gabriel et la prophétie qu'il a prononcée. Cela ne se peut pas ; Zacharie est muet. Les assistants devineront, soupçonneront ce qu'ils voudront. Le prêtre passe silencieusement. Son cœur est plein, mais sa bouche est fermée.

Le châtement continue, plus douloureux encore, au moment où Zacharie revient à son foyer. Il a dû, d'abord, achever sa semaine dans le temple : bienfaits ou punitions, rien ne saurait nous dispenser de l'accomplissement d'un devoir. Quelques jours durant, il a continué à offrir l'encens, le soir, le matin et à midi, ne pouvant joindre aucune prière articulée à ce symbole de la prière. Muet toujours. Puis il traverse les rues de Jérusalem, évitant les rencontres, sans doute, fuyant les questions, cherchant à se cacher, à l'heure où il aurait été si naturel de se mêler à ses amis et de les entretenir de son bonheur. Le doute, en vérité, entraîne de dures conséquences.

Zacharie rentre chez lui. Sa langue n'est point déliée. Qu'il doit souffrir, en ce moment ! Il avait tant à dire, tant à raconter, tant à chanter même. Mais il ne peut pas. Toujours muet. Les espérances qui ont fait battre son

cœur dès le départ de l'ange et qui, certes, ont triomphé maintenant de son incrédulité, il est obligé de les refouler presque honteusement. Car est-ce les exprimer que de les écrire lentement sur des tablettes, ou de les indiquer vaguement par des gestes qui ne peuvent pas être tous compris ? Une maladie corporelle eût été, semble-t-il, moins aiguë que cette souffrance morale, à chaque instant aggravée par ce cri de la conscience : C'est ta faute !

Une consolation lui reste. Son châtement a un terme précis. A l'heure où arriveront les choses prédites par Gabriel, Zacharie pourra de nouveau parler. Et maintenant qu'il croit à la parole de Dieu, il est sûr que sa langue sera déliée. Oh ! comme il s'en servira alors pour glorifier le Seigneur, et non plus pour lui demander des signes ! En attendant, il est, dans son mutisme, un symbole singulièrement instructif. Prêtre d'Israël, il représente, sans le savoir, ce sacerdoce lévitique qui va se taire aussi ; ces lois et ces ordonnances qui seront remplacées par la grâce, et dont son fils, tout en les prêchant encore, hâtera la disparition. L'alliance ancienne passe ; c'est à la nouvelle, à celle de la foi, que la parole sera donnée. Or cette foi n'est pas absente de la maison de Zacharie. Elle y possède au contraire un disciple très fidèle en la personne d'Elisabeth, la mère du futur Précurseur. Arrêtons-nous quelques instants auprès d'elle.

Elisabeth, assurément, prend place en bon rang à côté de ces saintes femmes dont l'Écriture a eu soin de nous conserver les types, voulant nous montrer à la fois ce que Dieu donne à la femme et ce qu'il attend d'elle. Comme son mari, elle observait tous les commandements du Seigneur. Comme lui, elle était sans reproches. Mais elle était plus avancée dans la piété. Elle avait l'habitude de croire sans discuter aux paroles de son Père céleste. Et comme cette foi était accompagnée d'une humilité très réelle, elle arrivait à de très grandes hauteurs. Nous en verrons bientôt la preuve.

D'après le verset trente-sixième de notre chapitre, on l'appelait communément dans son entourage « la stérile. » Il semble que ce terme était devenu un sobriquet qu'on lui appliquait depuis des années, avec cette ironie inconsciemment cruelle qu'on rencontre beaucoup entre voisins dans les petites villes. Elle portait donc ce poids si lourd et si dur que Rachel, une autre stérile, appelait « mon opprobre²⁴ Mais elle le portait avec foi, seule manière de n'en pas être écrasée.

Le même verset encore nous apprend que cette noble femme était parente de Marie, la mère du Sauveur. Nous ne savons pas à quel degré. Peut-être étaient-elles cousines germaines. Le fait que l'une appartenait à la tribu de Lévi et l'autre à celle de Juda ne s'y opposerait pas ; les mariages de tribu à tribu n'étaient point interdits. Quoiqu'il en soit, cette parenté fut suffisante pour amener chez Elisabeth la jeune fiancée de Joseph. C'est alors déjà que la couronne de la foi commença à briller sur sa tête blanchie. Dans toute sa longue carrière, elle n'avait pas reçu une visite plus significative, ni plus bienfaisante que celle-là.

Reprenons l'ordre des faits. Zacharie est revenu dans sa ville. Une variante du texte grec a fait donner à celle-ci le nom de Juta. On lirait ainsi au verset trente-neuvième : Marie s'en alla – non pas : dans une ville de Juda – mais : dans une ville [nommée] Juta²⁵. C'est possible, quoique pas certain, et à peine probable. La tradition nomme Hébron comme la ville de Zacharie. Abondamment riche en souvenirs patriarcaux, elle avait été attribuée après la conquête aux descendants d'Aaron²⁶. En sorte que, sur ce point, la tradition pourrait bien avoir raison.

Très vite après le retour de son mari, Elisabeth a voulu rester seule, cachée. Elle aura probablement quitté pour un temps sa demeure. Cette ré-

24. Genèse 30.23. »

25. Ce nom se trouve, Josué 15.55, dans l'héritage de Juda.

26. Josué 21.9-11

solution, que l'évangéliste indique presque en passant, révèle tout ensemble l'intensité et la délicatesse de la foi que possédait cette noble femme. Longtemps elle a supporté « son opprobre. » Aux railleries à demi-couvertes de son entourage, elle n'a rien opposé. Que pouvait-elle ? Il fallait bien souffrir. Mais aujourd'hui, elle ne veut plus, elle ne doit plus rester exposée aux quolibets, car Dieu en a fait cesser la cause. Elle sait ; elle ne doute pas. Les moqueries de ses voisines seraient désormais des blasphèmes. Elle n'en tolérera point. Elle se retirera donc. Elle se cachera pendant cinq mois, et ne reparaitra qu'au moment où il ne sera plus possible de la nommer la stérile.

Elle rentra dans sa demeure pour y servir en quelque sorte de signe à une jeune croyante qui n'en demandait point. Marie sa cousine a reçu, comme Zacharie, la visite d'un ange ; à elle aussi Gabriel est apparu. Il lui a promis une grâce et un honneur plus grands encore que ceux dont jouit Elisabeth. Mais il a confirmé ceux de Marie, précisément en lui faisant connaître ceux de sa cousine. « Le saint enfant que tu mettras au monde sera appelé Fils de Dieu. Et voici, Elisabeth ta parente a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse²⁷ » Alors Marie n'y tient plus. Un besoin intense, irréfléchi peut-être et cependant très sérieux, la pousse vers cette cousine qu'elle n'a probablement pas vue depuis des années. Une distance fort grande les sépare l'une de l'autre. N'importe, elle la franchira. Les voyages sont difficiles, dangereux même pour une jeune femme. Elle n'a point peur. Elle fait vite ses préparatifs ; elle se lève, elle part. Elle marche environ quatre jours ; elle ne peut s'arrêter, avant d'être entrée sous ce toit hospitalier et béni, où elle sent qu'elle sera si bien à l'abri... Ne trouvez-vous pas que cette visite de Marie nous laisse une haute idée du caractère d'Elisabeth, de la confiance et de l'affection qu'elle inspirait ? La jeune fiancée va droit à la maison du prêtre. Elle sait qu'elle y trouvera, non seulement un accueil empressé, mais surtout un cœur capable de comprendre le sien. Il ne lui en faut pas davantage.

27. Luc 1.36

Marie a passé le seuil de la porte. Elle salue, sans doute à la façon orientale : La paix soit avec toi ! Et à peine cette salutation a-t-elle retenti qu'une sorte d'illumination céleste se produit. Le Saint-Esprit remplit Elisabeth. Pareille grâce n'avait point été accordée à son mari ; du moins nous n'en avons surpris jusqu'ici aucune trace. Mais la femme du prêtre est plus humble que lui, et c'est aux humbles avant tout que l'Éternel découvre ses secrets. Elle comprend donc immédiatement, sous l'influence de l'Esprit, qui est venue la visiter. Ce n'est pas seulement sa cousine, l'épouse de Joseph. Non c'est la mère de son Seigneur ; et la seule chose qu'elle ne comprenne pas bien encore, c'est la raison qui lui vaut un tel honneur : « D'où me vient que la mère de mon Seigneur se rende auprès de moi ? » Ce n'est point, au reste, la question du doute ; c'est celle de l'action de grâce et de l'adoration. Elle est très honorée, très heureuse. Qu'importe le pourquoi ? L'essentiel n'est-il pas de louer Dieu ?

Elle le loue, en effet, dans la personne de Marie, et dans des paroles inspirées, vraiment prophétiques. Elle donne d'abord à sa jeune parente le titre sous lequel nous avons le droit, et le devoir, de la connaître : « Bénie entre les femmes ! » Bénie ; non pas adorée ; non pas reine du ciel ; mais objet d'une bénédiction telle, que nulle autre femme n'en a jamais reçu et n'en recevra jamais de pareille. Béni aussi, béni bien plus encore, l'enfant auquel elle donnera le jour. C'est lui, ce n'est pas elle, qui sauvera son peuple de ses péchés. Pour elle, parce qu'elle a cru, elle sera bienheureuse, ou plutôt elle l'est déjà. C'est la première béatitude du Nouveau Testament, introduisant en quelque sorte celles qui ouvriront le sermon sur la montagne.

Puis, finissant comme elle a commencé, par un acte de foi, Elisabeth proclame que toutes les paroles dites à Marie par le Seigneur auront leur accomplissement. Les « peut-être » n'abordent pas cette sainte femme. Plus les mystères se multiplient, plus elle obéit et plus elle croit. Son inspiration est communicative. Marie à son tour loue et prophétise. « Mon âme, s'écrie-t-elle, magnifie le Seigneur ! »

Et Zacharie ? Nous ne le voyons pas même paraître pendant cette scène émouvante. Était-il présent ? Je ne sais pas. C'était à lui de prophétiser ; il se tait ; sa bouche est toujours fermée. C'était à lui de se montrer, d'accueillir sa parente, de lui faire part des révélations qu'il a reçues. Il ne peut pas. Il semble qu'il cherche à s'effacer. Il fait bien, du reste. S'il garde le silence, il a d'autant plus à écouter. Ses oreilles sont restées ouvertes. S'il profite de ce qu'il entend, bientôt sa femme pourra dire de lui : Bienheureux celui qui a cru !

Après avoir reproduit en entier le magnificat de Marie. Luc ajoute qu'elle passa chez sa cousine environ trois mois. Nous voudrions, n'est-ce pas ? avoir quelques détails sur ce séjour. L'évangéliste n'en raconte rien. Mais nous est-il interdit de supposer ? Pour moi, je l'avoue, j'aime à me représenter ces deux amies dans leurs entretiens. Je les vois ouvrant ensemble, avec respect, quelques-uns de ces rouleaux sacrés que le prêtre, sans doute, conservait dans sa demeure. La plus âgée explique à la plus jeune des passages des prophètes, qui font battre aujourd'hui leurs deux cœurs d'espérances absolument nouvelles. Elles voient en quelque sorte et ce rejeton d'Isaï sur lequel l'Esprit de l'Éternel doit reposer, et ce messager qui préparera le chemin devant lui : ils seront leurs enfants, leurs propres enfants ! Et tandis que la douce autorité de l'âge et de l'expérience mûrit les leçons d'Elisabeth, la virginale candeur et l'héroïque soumission de Marie ajoutent aux commentaires de sa compagne des leçons qu'on n'entend pas souvent tomber de la chaire des théologiens. Quelles instructions ! Quelles découvertes ! Quels accents rajeunis dans les cantiques le plus souvent chantés ! Quelle énergie dans les prières et dans les actions de grâces !

Et, tout en se livrant aux travaux que font toutes les mères, les voyez-vous se promener lentement sur les collines qui environnent Hébron, saluant, dans les rayons du soleil levant, cet « Orient d'En-haut » qui va bientôt paraître, et dont elles auront été les premières à se réjouir ? Certes,

la justification par la foi n'est pas encore prêchée par saint Paul. N'entendez-vous pas déjà, néanmoins, les accents entraînants d'une autre prédication, celle du bonheur par la foi ? Mes amis, mes jeunes amies entre autres, voulez-vous prendre exemple sur Elisabeth et sur Marie ? Donnez à vos visites mutuelles un peu de ce caractère qui a marqué la leur. Donnez à vos conversations cette préoccupation de l'au-delà, mieux encore : cet esprit de prière et ce cachet biblique, dont furent marqués durant trois mois, dans Hébron, les entretiens de ces deux femmes. Si vous faites le compte des paroles futiles que vous échangez souvent, quand vous passez une heure, une seule heure, les unes chez les autres, vous en serez, je crois, effrayées. Anecdotes plus ou moins vraies et plus ou moins bienveillantes sur le compte du prochain ; graves discussions sur les sujets légers de la mode et de la toilette ; énumération complaisante des plaisirs déjà goûtés ou de ceux qui sont attendus... Au reste faut-il continuer ? Vous savez mieux que moi à quoi s'emploient volontiers, j'allais dire à quoi se perdent vos rendez-vous. Eh bien ! ne les perdez plus ; ils ont trop de valeur. Ne les gaspillez pas ; il vous en sera demandé compte. Faites en sorte qu'en vous voyant arriver, ou partir, chacune de vos compagnes soit poussée, comme naturellement, à dire de vous : Heureuse celle qui a cru !

Autour d'un berceau

Luc 1.57-79

Maintenant, Seigneur Éternel, tu es Dieu, et tes paroles sont vérité, et tu as annoncé cette grâce à ton serviteur. . . C'est toi, Seigneur Éternel, qui as parlé.

(2 Samuel 7.29)

Marie a repris le chemin de Nazareth. Elle n'est peut-être pas encore arrivée, que la promesse s'accomplit dans la maison du prêtre. L'enfant attendu est né.

Elisabeth n'est plus la stérile, maintenant. Elle peut braver les moqueurs et répondre à ceux qui la méprisaient. Dans l'exubérance de sa joie, qui est vraiment un triomphe, aura-t-elle perdu quelque chose de son humilité et de sa foi ? Sera-t-elle étourdie par les bruyantes manifestations de joie dont sa demeure va retentir ?

Ne craignez pas. Le Saint-Esprit qui l'a gardée jusqu'ici ne l'abandonnera point en ce moment. Sans doute l'allégresse est très grande chez ses voisins et chez ses amis. Car enfin, elle était aimée. Les dédains n'étaient

point le fait de tous. Au fond, tout en la plaignant, on l'estimait beaucoup ; c'était impossible autrement. On accourt donc, on félicite ; on exprime des vœux très sincères. Elisabeth reçoit ces témoignages, se joint à ces démonstrations. Mais elle demeure attentive. C'est à Dieu qu'elle ne cesse de penser, et à ce qu'elle lui doit. Or, le huitième jour étant arrivé, celui de la circoncision, la famille se réunit pour décider le nom du nouveau-né. C'est l'habitude ; et ce n'est pas moins usuel, dans des cas semblables, de donner à l'enfant le nom de son père. Donc le petit garçon s'appellera Zacharie.

Non pas ! interrompt la mère, qui n'a perdu ni un mot, ni un mouvement. Il se nommera Jean. – Quelle idée ! Il n'y a dans ta parenté personne qui porte ce nom. – Je le sais ; mais ce sera pourtant le nom de mon fils. Il le porte déjà dans le ciel. Ainsi le nomment nos pères, car ainsi l'a nommé l'Éternel. Une parenté plus vaste et plus puissante que la nôtre, celle des anges, l'appelait Jean dès avant sa naissance. Maintenant qu'il est né, on ne l'appellera point autrement.

Que les esprits sages, les fortes têtes de la famille aient alors un peu douté du bon sens d'Elisabeth, je n'en serais pas trop surpris. On fait, toutefois, la seule chose qui fût à faire ; on s'adresse à Zacharie. C'est son autorité qui décidera ; on l'invite par signes à s'expliquer. Il n'était pas sourd, sans doute, et nous pouvons admettre qu'il a fort bien entendu toute cette discussion. Mais on prend aisément l'habitude de s'entretenir par signes avec celui qui ne peut pas s'exprimer autrement. On cesse peu à peu de lui parler, comme s'il ne pouvait pas même entendre. Zacharie demande ses tablettes, c'est-à-dire ces minces planchettes recouvertes de cire, qui remplaçaient volontiers le papyrus devenu fort cher. On écrivait en grattant la cire avec un poinçon. Le père se borne à deux mots araméens qui signifient : Jean est son nom. Mais ces mots renferment toute une profession de foi. En les traçant, le prêtre a franchi soudain les neuf mois qui se sont écoulés depuis la visite de l'ange. Il s'est transporté dans le temple. Il a entendu Gabriel, et il n'oppose plus à ses ordres comme à

ses promesses que l'humble obéissance de la foi. Jean est son nom ! – Ce n'est pas d'aujourd'hui que c'est décidé. Ainsi me l'a commandé mon Dieu, avant que mon enfant fût né. Je ne résiste plus ; je crois. « Jean, » car l'Éternel a eu pitié. « Jean, » car le Seigneur a visité non seulement mon foyer, mais mon peuple, et il nous a fait grâce.

Ces deux mots constituent le premier écrit à nous connu de tout le Nouveau Testament. Ils ont été gravés par un croyant. Et les lettres qui les formaient n'ont pas plutôt été achevées, que la parole est rendue à l'écrivain, jusqu'ici muet. Il n'y a pas lieu de poursuivre le châtement. La cause qui le justifiait est supprimée ; le but qu'il se proposait est atteint. Or, mes amis, vous constaterez d'année en année plus visiblement que c'est la façon d'agir de notre Dieu. Comme il n'aime pas à punir, il n'aime pas non plus à prolonger l'épreuve. Il ne la fait pas durer un instant de plus qu'il n'est strictement nécessaire. Il avait annoncé à Nébucadnetsar qu'il resterait au milieu des bêtes et vivrait de leur vie, jusqu'à ce que sept ans aient passé sur lui. A l'instant précis où la septième année arrive à son terme, l'intelligence et l'empire sont rendus au roi des Chaldéens. – Gabriel avait fait savoir à Zacharie qu'il serait muet jusqu'au jour où la prophétie se réaliserait. La prophétie est réalisée ; la foi est rentrée dans ce cœur momentanément incrédule. Au même moment « sa bouche s'ouvre et sa langue se délie. »

Il me souvient d'avoir vu, dans une exposition industrielle, une machine à faire des vis qui m'a donné une précieuse leçon. Le petit cylindre d'acier destiné à devenir une vis était saisi par une pince inflexible, et amené devant le burin. Aussitôt la pointe pénétrait en fumant dans le métal, enlevait un léger ruban, marquait les pas successivement, puis, arrivée au dernier, ne touchait plus le cylindre, ne pouvait plus même y toucher. La vis était finie ; il n'y avait plus un coup de burin à donner. . . Quand Dieu veut former un de ses instruments, monarque ou prêtre, artisan ou missionnaire, il

faut quelquefois aussi qu'il emploie le poinçon et qu'il l'enfonce dans le cœur. Cela fait mal ; souvent très mal. Mais cet instrument est tenu par la main du Père ; il ne fera pas une blessure, il ne donnera pas un coup de plus qu'il ne faut. - Pour Zacharie, la preuve que ce travail a réussi est immédiatement donnée. Quel usage fait-il de la parole, à la minute même où elle lui est rendue ? Il bénit Dieu. Plus de question de doute ; plus de demande audacieuse pour obtenir un signe. Non ; des louanges. Dans cette voie-là, vous pouvez en être certains, il recevra beaucoup plus qu'il ne donnera. Bientôt vous le verrez, rempli du Saint-Esprit, s'en servir pour louer plus haut encore le Dieu qui le comble de ses biens.

Pour le moment, une crainte générale se répand dans tout le voisinage. Non pas la peur, assurément. Mais cette même crainte que nous avons rencontrée soit dans le sanctuaire, à Jérusalem, soit dans la chambre de Marie, à Nazareth, en face d'une manifestation inopinée de la vie divine au sein de la vie terrestre. Elle se comprenait d'autant mieux, cette crainte, que, depuis Malachie, les révélations de Dieu étaient devenues très rares. On en avait perdu l'habitude. Quand on les revoyait tout à coup, on était d'abord porté à se demander si c'était un bon signe ou un mauvais. On tremblait un peu en entendant une prophétie. On tremblait aussi en voyant l'accomplissement. . . Je ne sais pas s'il ne nous serait pas bon de trembler, à l'occasion, dans notre siècle d'esprits forts et de cœurs blasés.

Dans les montagnes de Juda, le mouvement qui se fit alors ne produisit que du bien. On parla des événements extraordinaires dont la maison de Zacharie venait d'être le théâtre. On parla beaucoup ; mais on ne bavarda pas. La crainte salutaire qu'on éprouvait empêcha ce flux de paroles inutiles dont les badauds se repaissent, et dont les oisifs alimentent leurs très ennuyeuses conversations. En vérité on avait mieux à dire ; et mieux à retenir aussi. A mesure qu'on apprenait quelque détail nouveau, on le « serrait dans son cœur. » C'est le bon endroit. C'est la mémoire la plus sûre.

Le petit précurseur, avant de pouvoir s'en douter, était de la sorte employé à préparer les voies du Seigneur. Car il faut être attentif, pour le voir quand il passe et pour l'entendre lorsqu'il parle.

Autour de ce berceau, l'on se posait des questions. Une surtout, que se posent tous les parents sérieux : Que sera cet enfant ? Qu'attendre de celui qui a vu le jour d'une façon si extraordinaire ? Des signes merveilleux ont préparé et accompagné sa naissance. On affirme qu'un autre enfant va naître dans une famille parente de celle-ci, et que tous les deux sont réservés aux plus hautes destinées. Est-ce certain ? L'aurore attendue depuis si longtemps par ceux qui gémissent dans les ténèbres, et qui prient chaque jour pour la délivrance, cette aurore est-elle enfin venue ?... Qu'en sera-t-il de ce petit Jean ?... Heureuse dès longtemps, Elisabeth connaît la réponse. Heureux dès ce jour, Zacharie la sait aussi, et bientôt il va la chanter dans un admirable cantique.

Pères et mères qui lisez ces lignes, vous ne pouvez savoir encore la réponse en ce qui concerne votre enfant. Laissez-moi du moins vous demander comment vous vous posez la question. Ce qui vous préoccupe est-ce l'avenir mondain de votre nouveau-né ? Est-ce son développement physique, intellectuel, moral ? Ou bien, montez-vous encore plus haut, et voulez-vous savoir ce qu'il adviendra de lui au point de vue spirituel ? Vers quelle vie il s'avancera, quand celle d'ici-bas sera parvenue à son terme ? Un trait de notre récit vous fournira, si vous le voulez, une solution de ce problème. Luc résume toute l'enfance de Jean-Baptiste en une seule ligne, très courte, mais extraordinairement riche : « La main du Seigneur était avec lui. »

Votre main, n'est-ce pas ? accompagne et soutient votre bien-aimé dès ses tout premiers pas. Vous êtes fiers de sentir la sienne dans la vôtre. Il vous est doux, quand la petite main tremble, de la rassurer par une pression où vous faites passer tout votre amour, en même temps que toute votre force. Vous écartez les obstacles de la route, et vous y accumulez les ressources,

les plaisirs aussi, dans la mesure où vous les permettez. Vous luttez avec l'enfant ; vous luttez pour lui ; vous repoussez ses ennemis, et je ne doute pas un instant de votre courage ni de votre persévérance. Je doute pourtant de la puissance de votre main : elle ne peut pas tout. Je doute plus encore de sa durée. Voyez : elle va manquer ; elle tremble déjà. Avez-vous songé quelquefois à celle qui la remplacera ? Beaucoup se présentent. Il y en a de fort gracieuses et de très finement gantées. Ce sont quelquefois les plus perfides. Y avez-vous pris garde ? Comment les éloignerez-vous, quand vous ne serez plus là ? Comment chasserez-vous les fleurs dont elles sont parées, pour découvrir les épines et les poisons qu'elles cachaient ?... Vous ne savez pas ! Vous ne pouvez pas ?... Non ! Vous ne pouvez pas ! Mais le Seigneur peut. Sa main est forte et tendre tout ensemble. C'est celle qu'il faut à votre enfant, car elle ne mourra jamais. Oh ! placez-le tout de suite, placez-le aujourd'hui, votre nouveau-né, dans la main du Seigneur. Adressez-le, dès ses plus jeunes années, à cet invincible protecteur. C'est ce qu'ont fait Elisabeth et Zacharie ; ils ne s'en sont jamais repentis.

Nous n'avons pas d'autres détails à raconter ; le texte n'en donne aucun autre. Mais, après tout, celui-là suffit. Gardé par la main du Seigneur, Jean ne fut pas seulement préservé des accidents et des maladies auxquels l'enfance est si particulièrement exposée. Il fut surtout défendu, et victorieusement, contre les tentations de son âge. Les pièges furent probablement plus nombreux pour lui que pour tous ses contemporains. On avait eu les yeux ouverts sur ce jeune garçon. On avait beaucoup parlé de lui. Cela ne vaut rien, d'ordinaire, pour un enfant. Cela fait aisément de lui un insupportable petit-maître. La main du Seigneur garda Jean. Cela ne veut point dire qu'il devint un prodige, une sorte de perfection aux joues rosées, telle qu'on en fabrique dans des romans absurdes prétendument écrits pour la jeunesse. Non ; rien de tout cela. Il eut très certainement ses péchés et il connut les chutes. Il eut ses combats ; mais il eut aussi ses victoires. Et plus la question se propageait parmi les amis de ses parents : Que sera-ce de cet

enfant ? plus on se sentait pressé d'y répondre : « La main du Seigneur est avec lui ! »

Mais nous anticipons un peu sur les événements, et nous quittons le berceau. Revenons-y pour un moment encore.

Nous avons à écouter le père. Il a fallu le blâmer, même sévèrement, ainsi que le faisait l'Écriture. L'heure n'est-elle pas venue de l'admirer, de le proposer en exemple ? Certes, il n'est pas de ceux que les châtiments et les bienfaits endurent à peu près également. Il est transformé, bien au contraire. Son service, autrefois, était peut-être très correct ; aujourd'hui, quel qu'il fût jadis, il est infiniment meilleur, car Zacharie est pénétré de gratitude et d'humilité. Il est même rempli du Saint-Esprit. Quel père excellent Jean aura désormais ! Avec quelle autorité, racontant discrètement ses propres expériences, le prêtre parlera à l'enfant et des misères du doute et des gloires de la foi ! Avec des guides aussi sûrs que Zacharie et son épouse, le Précurseur pourra marcher ferme lui-même dans les voies qu'il doit préparer.

En attendant, le vieux père chante auprès du berceau. Ce n'est pas le texte, il est vrai, c'est l'habitude et la tradition qui ont désigné sous le nom de cantique, les paroles que Zacharie prononça. Luc dit simplement qu'il prophétisa. Il ne précise pas non plus la date de cette prophétie. Mais, d'une part, il semble très naturel de la placer dans les premiers jours du nouveau-né, peut-être après la cérémonie de la circoncision. De l'autre, l'inspiration très élevée qui l'anime, l'accent profondément poétique qui la traverse, nous paraissent justifier le titre de cantique, sous lequel on la connaît partout dans l'Église. La poésie y circule si bien, que les imitations ou traductions en vers qu'on en a essayées sont, en général, plus prosaïques que cette prose. Ajoutons que c'est la dernière prophétie relative à Jésus-Christ qui soit antérieure à sa naissance. Il vaut la peine de l'étudier avec

soin.

Une remarque frappe à première vue. Zacharie, dans son cantique, parle plus encore comme serviteur et prophète de l'Éternel qu'en tant qu'heureux père, enfin arrivé au comble de ses vœux. Prenez, mes amis, le texte sous vos yeux, et lisez bien. Des douze versets qui le composent, combien sont consacrés au petit Jean, à l'entant qui vient de naître ? Quatre seulement ; deux, si l'on veut être très rigoureusement exact. Tous les autres concernent un enfant qui n'est pas encore né, et que le prophète célèbre comme beaucoup plus illustre que le sien. La foi théocratique, disons même la foi tout court, s'est réveillée chez ce père avec une telle intensité, que le sentiment paternel passe au second rang. Cette considération seule nous fait mesurer le chemin parcouru par l'âme de Zacharie, dans les neuf mois de silence et de solitude relative qu'il avait traversés.

Il parle, vous l'aurez observé, au « passé prophétique, » absolument comme Ésaïe. C'est-à-dire qu'il raconte comme arrivés déjà des événements à venir. Au moment où il parle, c'est trop tôt pour affirmer que Dieu a racheté son peuple et lui a suscité un puissant libérateur¹. Cela est vrai, pourtant ; c'est réalisé dans les conseils du Très-Haut. Les yeux de l'homme ne voient pas et ses oreilles n'entendent pas. Mais cela est. Il peut donc le saluer comme s'il le tenait entre ses bras, l'enfant royal qui sera déposé, trois mois plus tard, dans une crèche, à Béthléhem. Il contemple en sa personne le rétablissement complet, et bien dépassé, du pouvoir de David. Il s'incline devant cette majesté qui avait été solennellement garantie pour toujours à la maison du fils d'Isaï, et qui, malgré la promesse, semblait morte à jamais. Elle est ressuscitée. Les serments antiques ne sont point oubliés. Une double rédemption va relever Israël. Rédemption politique : un Juif

1. Verset 69. Le texte grec dit « une corne de salut. » On sait le sens symbolique attaché par les Hébreux à la corne, marque tout ensemble de dignité et de puissance. Ainsi Anne a chanté : « L'Éternel relèvera la corne de son oint. » 1 Samuel 2.10 ; et le Psaume 112 (verset 9). « La corne du juste s'élève avec gloire. » (Texte hébreu.)

tel que Zacharie ne pouvait renoncer à l'espérer. Rédemption religieuse : un prêtre fidèle ne consentait point à s'en passer. Est-il donc interdit de mêler aux espérances du croyant celles du patriote ? Les vrais enfants de Dieu ne sont point tenus de séparer ces deux amours. Jésus les a connus l'un et autre. Il a aimé Jérusalem au point de pleurer sur elle. Une fierté légitime fait palpiter le cœur du prêtre. Il a vu se dérouler tout d'un coup devant lui l'histoire de son peuple, depuis Abraham qui en est le père, jusqu'à Jésus qui en sera le Sauveur. Il découvre dans ces pages fécondes un trait qui les relie toutes entre elles : la merveilleuse fidélité de son Dieu. L'Éternel a voulu faire miséricorde. L'Éternel s'est souvenu de son alliance. L'Éternel, malgré nos péchés, n'a pas cessé d'avoir pitié. Tout est bien. Plus que jamais toutes les nations de la terre voudront être bénies « en la postérité du patriache² ; » car cette postérité c'est le Libérateur. La patrie est sauvée. L'humanité le sera.

Comme Ézéchiël, dans sa dernière vision, avait contemplé sous l'image d'un temple restauré la théocratie devenue parfaite, Zacharie la contemple aujourd'hui sous la figure d'un culte sans tache. – Nous pratiquerons, s'écrie-t-il, la sainteté et la justice tous les jours. Nous servirons Dieu sans crainte. – Ne surprenez-vous pas, dans ce cri de joie, le soupir longtemps contenu dans des poitrines où la terreur s'était installée ? On craignait, on tremblait tout en servant Dieu, aux jours d'Antiochus et de Pompée, alors que les adorateurs de Jahveh étaient exposés journellement aux plus sanglants outrages. La paix va remplacer ces troubles. Le temple ne sera plus souillé ni les sacrificateurs égorgés. . . Nous servirons sans crainte, le Dieu de nos pères.

L'événement a-t-il justifié ces hardies prévisions ? Oui, en un certain sens, et pas dans celui que Zacharie, très probablement, leur donnait. Des persécutions plus atroces que celle d'Épiphané ont décimé les fidèles. L'Église a été plus ravagée que la synagogue ne l'avait été. Pourtant, le service

2. Genèse 22.18

de Dieu a pu s'établir sans crainte, dans la sainteté et dans la justice, le jour où Jésus-Christ l'a fondé en esprit et en vérité. Chose étrange. Celui qui est venu apporter l'épée sur la terre, qui s'est donné pour tâche d'y allumer un feu, n'en est pas moins le seul qui lui ait procuré la paix. Cet apparent paradoxe, qui n'est pas autre chose qu'une réalité, avait été préparé par le Précurseur. Son austère prédication du désert devait faire pénétrer dans les consciences les déchirements du repentir. C'était le seul moyen de les amener à Celui qui a dit : Je vous laisse la paix – et qui l'a laissée en effet. Un instant, au terme de son cantique, le père abaisse son regard sur son fils. Même alors, il ne dit pas : « Mon enfant. » Il dit seulement : « Petit enfant ! » Mais il ajoute aussitôt le titre sous lequel il était déjà connu au ciel : « Tu seras appelé prophète du Très-Haut. » Il n'y a pas de plus beau quartier de noblesse. Tu marcheras devant la face du Seigneur. Tu prépareras ses voies. C'est donc toi qui répondras à la voix jadis entendue par le prophète : « Préparez le chemin de l'Éternel, aplanissez dans les lieux arides une route pour notre Dieu³. » Alors seulement, quand ces travaux seront achevés, la connaissance du salut et le pardon des péchés seront donnés à Israël, pour autant au moins qu'il voudra se laisser instruire. C'est ainsi que Jean-Baptiste sera prophète. Nous ne possédons de lui aucun écrit. Ses discours, tels que les Évangiles nous les ont conservés, sont réduits à un minimum. Mais il a prêché par ses actes, par sa vie, par son long silence au désert. Absolument comme Élie, dans l'esprit et dans la vertu duquel il n'a pas cessé de marcher.

Le ministère qu'il a rempli a été parmi les plus indispensables qui se puissent figurer. Là où les routes ne sont pas préparées, en Orient surtout, nul ne peut passer. Là où la repentance n'a pas fait son travail, le salut ne saurait être accepté. Or, dans le peuple juif, la notion de la délivrance

3. Ésaïe 40.3. Il paraît difficile de ne pas reconnaître ici un témoignage indirect rendu à la divinité de Jésus-Christ. En fait, ce n'était pas à l'Éternel, mais au Messie que Jean allait servir de prophète et de précurseur. Et pourtant, ces fonctions remplies pour le Sauveur se trouvent l'être pour le Très-Haut.

était à peu près complètement faussée. Elle se bornait à l'affranchissement du joug des Romains. Rétablir le sceptre de David importait plus à la majorité des Israélites que relever les droits de Dieu. Or, cette restauration politique, nationale, ce n'est pas celle que Jésus opère. Ce n'est pas non plus celle que Jean devait préparer, quelles qu'aient pu être au début ses illusions sur ce point. Il n'a travaillé qu'à un relèvement moral et spirituel. Un autre joug, plus redoutable, devait recevoir les coups de sa massue : celui du péché. Éveiller les consciences endormies ; enfoncer dans les cœurs l'aiguillon du remords ; rétablir sur son piédestal de granit la loi que la tradition s'occupait à démolir ; obliger les indifférents à trembler devant les jugements de Dieu, à se sentir non pas seulement mauvais, mais perdus, bien qu'enfants d'Abraham ; les forcer à s'écrier, comme Saul de Tarse devait le faire un jour :

Hélas ! En guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?

voilà, dans ses lignes principales, quelle devait être la tâche du Baptiste.

Tâche écrasante pour des forces humaines. Je ne sais pas si Zacharie en a pressenti les énormes difficultés. Sa propre histoire, déjà, pouvait le renseigner à cet égard. Ce qui me frappe, c'est qu'il laisse bien vite ses pensées quitter le petit enfant – symbole de faiblesse – pour remonter jusqu'au Très-Haut, duquel jaillit la source éternelle du secours.

Reprenez, mes amis, les deux derniers versets du cantique. Nous ne sommes plus auprès d'un berceau. Nous voilà transportés dans les régions célestes. Le père est complètement prophète. Il s'élève, comme d'un glorieux coup d'aile, jusqu'aux régions sublimes d'où le salut va descendre, après y avoir été décrété dès les jours anciens. « Notre Dieu, dans ses tendres compassions, a fait lever sur nous un soleil qui doit éclairer ceux qui sont dans les ténèbres... afin de diriger nos pas dans le chemin de la paix. » Les plus belles scènes de l'Orient sont concentrées dans cette poétique image.

Une caravane, après une marche longue et pénible, s'est égarée. Tous ses efforts pour retrouver sa route ont été vains. Le soir est venu ; pas de crépuscule ; c'est la nuit immédiate. Les ténèbres ont tout envahi. Oh ! comme elles sont épaisses et comme elles durent longtemps ! Les voyageurs sont étendus sur le sable, désespérés, attendant la mort. Tout à coup, l'aurore éclaire l'horizon. L'astre radieux se lève, embrase le firmament, montre le sentier perdu. D'un bond, les malheureux se dressent sur leurs pieds. Ils reprennent en chantant leur voyage. Là-bas, voici le terme ; voici le salut. . . L'humanité aussi, avait perdu son chemin. Sa lumière s'était éteinte ; la nuit l'enveloppait ; la mort approchait dans l'ombre. Mais soudain, un astre divin resplendit. Descendant du sein du Père, « la lumière du monde » brille sur la caravane égarée. . . Lève-toi, voyageur ; marche ; affermis tes pas dans le chemin de la paix⁴ ! Qu'ajouter après de tels accents ? Rien. Zacharie se tait. Or, les derniers échos de son cantique sont en même temps les derniers traits que nous sachions de sa vie. Son nom ni celui d'Elisabeth ne reparaitront plus désormais sous la plume de l'historien. Tout l'intérêt va se concentrer sur leur fils.

Est-ce à dire que leur action, dès lors, ait cessé de s'exercer ? A moins qu'ils ne soient morts peu après (ce que nous ignorons), nous affirmons le contraire.

Ils n'ont pas songé un instant à se débarrasser de leur tâche d'éducateurs. Plus leur enfant était doué, plus ils auront compris que leur devoir était de cultiver ses dons, et de lui enseigner à les mettre au service du Seigneur. Nous regrettons de ne rien savoir de l'histoire intime de cette maison ; il y aurait eu là, pour les familles d'aujourd'hui, d'excellentes leçons à recueillir. Enregistrons seulement, ne pouvant faire plus, ce qu'il est permis de conclure des faits notés par Luc jusqu'à maintenant. Une mère pieuse, dont la foi ne paraît pas avoir subi d'assauts et qui, plus vite mûrie que

4. Ces pensées ont été exprimées dans une belle page du Commentaire de M. Godet sur Luc (1.84-86).



son mari, n'en est pas moins demeurée à sa place, toute parée d'humilité. Un père qui a passé par le doute, et qui, d'une position très en vue, est momentanément retombé dans un silence forcé, jusqu'à ce qu'il se soit donné comme tout à nouveau au Dieu dont il était le prêtre. Voilà les deux guides qui ont veillé sur l'enfance de Jean, les deux flambeaux vivants qui ont lui autour de son âme, et dont les reflets, sans doute, l'ont éclairé jusque dans le cachot de Machéronte. Elisabeth et Zacharie ont élevé Jean-Baptiste. Son histoire nous prouve qu'ils l'ont bien élevé.

Dans les déserts

Luc 1.80

L'Esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi.

(Ésaïe 61.1)

Un seul verset avait suffi à Luc pour nous raconter, l'enfance du Précurseur : « La main du Seigneur était avec lui. » Un verset encore pour dépeindre sa jeunesse : « L'enfant croissait ; il se fortifiait en esprit ; il se tenait dans les déserts. » Trois coups de pinceau seulement. Pourtant le portrait est achevé. Et si nous prenons la peine de l'examiner, nous le trouverons singulièrement animé et vivant.

L'enfant croissait. La comparaison de ce premier trait avec le suivant nous oblige à l'appliquer surtout, sinon exclusivement, à la croissance physique. Or, comme elle va de soi ; comme, si elle avait fait défaut, l'enfant serait mort ou, du moins, ne serait jamais devenu le Baptiste, il semble que l'historien aurait pu se dispenser de relever ce détail.

C'est une erreur. Aux yeux de Luc, le fait a son importance ; car il a soin de le signaler plus tard à propos de l'enfant Jésus. C'est que l'Écriture

n'est nullement insensible à notre développement physique. Il ne faut pas attendre d'elle ces théories quintessenciées, fausses dans leur raffinement, qui font du corps le principe du mal, le chargent de tous les méfaits, et ne comprennent le progrès qu'à la condition, non pas de le tenir en bride – c'est un devoir – mais de le détruire à petit feu, ce qui est un crime. Le corps, d'après la Bible, est une création de Dieu ; un objet saint, par conséquent, ou du moins destiné à l'être. Il faut qu'il croisse, pour répondre à sa destination. En développant normalement le corps de leurs enfants, les parents n'obéissent pas seulement aux règles d'une hygiène bien entendue : ils accomplissent la volonté du Créateur.

Nous nous entendons, n'est-ce pas ? La pensée ne nous aborde pas de plaider en faveur des traitements qui amollissent et qui efféminent le corps. Il s'agit, non pas de le cultiver comme une plante de serre chaude, mais de le fortifier, pour le mettre en état de faire son service comme un utile instrument. Nous n'aurons aucune peine à reconnaître que Dieu peut avoir pour ministres, même pour missionnaires, des hommes d'une constitution très frêle et plus souvent malades qu'en santé. Nous n'oublions pas que Vinet, pour ne parler que de lui, n'a jamais été robuste. C'est au milieu d'indispositions presque continuelles qu'il a fait, dans l'Église du Christ, une œuvre puissante, dont nous ressentons encore les effets. Néanmoins, comment oublier qu'un autre pasteur, un autre bienfaiteur de l'Église, Adolphe Monod, semblait regretter sur son lit de mort, de n'avoir pas pris plus tôt, et plus assidûment, des précautions qui auraient assuré peut-être une plus longue durée à son ministère¹. Saint Paul écrit à Timothée que « l'exercice corporel est utile à peu de chose². » C'est certain, en comparaison

1. « Le corps, ne le négligeons pas. Une mauvaise santé, un corps faible, est souvent un grand obstacle à l'accomplissement de notre œuvre devant Dieu. Nous devons l'accepter, quand Dieu l'envoie ; mais il est de notre devoir devant Dieu de faire l'exercice nécessaire même pour le corps, et de prendre les précautions nécessaires pour le fortifier pour le service et pour la gloire de Dieu. . . Il y a beaucoup d'hommes qui auraient pu faire plus qu'ils n'ont fait pour la gloire de Dieu, s'ils ne s'étaient pas livrés à une activité pieuse plus que réfléchie, qui les a usés tout jeunes. . . » (Ad. Monod, *Adieux à ses amis et à l'Église*.

2. 1 Timothée 4.8

surtout de la piété qui est utile à toutes choses. Néanmoins, l'apôtre n'a point dit que cet exercice ne servît à rien. S'il n'a pas vu dans la gymnastique un moyen de sanctification, je ne crois pas non plus qu'il l'ait condamnée comme fatale au développement de l'âme.

Jean-Baptiste, donc, croissait. Pour la grande tâche qui lui était réservée, il importait beaucoup qu'il fût fort. Le vœu de naziréat, auquel il avait été soumis dès sa naissance, devait y contribuer pour une large part. Rompu de bonne heure à la fatigue, il se préparait aux travaux austères qu'il aurait un jour à accomplir, et à la vie rude qu'il aurait à vivre.

Qu'à cette tâche, au reste, la force corporelle ne pût point suffire, c'est ce que Luc sait très pertinemment. Il n'a encore qu'ébauché son portrait lorsqu'il écrit que l'enfant croissait, et il se hâte d'ajouter se fortifiait en esprit. »

Devons-nous entendre par là que les facultés spirituelles de Jean acquéraient de la force en même temps que son corps ? Ou plutôt que le Saint-Esprit agissait en lui, et lui communiquait d'année en année des vertus nouvelles ? Le texte, me semble-t-il, affirme l'un et l'autre. L'esprit de cet enfant devenait à la fois toujours plus ferme et toujours plus ouvert ; et ces progrès étaient dûs à l'action permanente de l'Esprit de Dieu. Dans la pensée de Luc, ces deux croissances n'étaient point opposées l'une à l'autre, mais connexes, au contraire, et intimement unies.

Ce n'est pas l'opinion de tous les éducateurs, nous le savons. Voici un jeune garçon dont la mémoire est brillante, le raisonnement clair et logique, l'application persévérante et opiniâtre. Beaucoup plus avancé que la majorité de ses camarades, il achève ses classes à l'âge où d'autres les commencent. Ses maîtres ne manquent pas de juger que c'est un esprit très fort ; et probablement qu'ils ont raison, ce même étudiant, au milieu de ses progrès, ignore à peu près le monde supérieur ; il passe examens sans croire

qu'il doive rendre un compte à Dieu ; il reçoit des diplômes et cueille des éloges sans un mouvement d'humilité ni un mot de reconnaissance. Un Maître, plus clairvoyant que tous les autres, déclarera qu'il est très faible quant aux dons de l'Esprit – nous voulons dire : de l'Esprit Saint. C'est ce dernier progrès, surtout, que le fils de Zacharie réalisait ; mais cela ne l'empêchait point de réaliser le premier.

Assurément, il paraîtrait fort ridicule de faire intervenir le Saint-Esprit dans les lois de l'instruction publique. Nous ne comprendrions même pas du tout comment l'État moderne s'y prendrait pour introduire cette réforme dans l'enseignement des jeunes générations. Ce que nous constatons beaucoup trop, en revanche, et ce que nous déplorons, c'est l'élimination, acceptée par maintes familles, de ce puissant facteur de progrès et de développement.

Eh bien ! vous, mes amis, n'y consentez point. Vous travaillez à fortifier ces instruments si précieux et si merveilleux qui vous ont été donnés par le Seigneur : votre corps et votre esprit. Vous faites bien. Vous vous inquiétez des règles de l'hygiène et vous vous soumettez aux exercices de la gymnastique, beaucoup plus qu'on ne le faisait autrefois. C'est excellent. Votre intelligence, promptement devenue curieuse, tient à s'orner le plus tôt et le plus complètement possible. Vous ne vous contentez pas des leçons et des cours quotidiens. Vous lisez, vous cherchez, vous scrutez. Les problèmes ne sont pas pour vous effrayer. Vous aimez, au contraire, à vous mesurer avec eux. Voilà qui est parfait. Et je vous assure que si je pouvais retourner avec vous sur les bancs de l'Université, recommencer mes études, y consacrer une vigueur nouvelle et l'entrain de la première jeunesse, je m'en sentirais très heureux. Puisque cela m'est interdit, laissez-moi, du moins, vous adresser un mot d'avertissement : c'est le privilège des années.

Beaucoup acquérir n'est pas tout. Il faut savoir profiter des acquisitions. Il en est de la nourriture intellectuelle comme de celle du corps : celle qui n'est pas digérée ne profite point. Gardez-vous donc de confondre la

quantité avec l'utilité, la masse avec la force. On a cru souvent, peut-être le croyez-vous aussi, qu'entasser est synonyme de nourrir. Rien de plus faux. A ce régime-là, votre esprit, au lieu de croître, s'étiolerait vite et dépérirait. Jean-Baptiste, à votre âge, n'a pas abordé une foule de connaissances. Il s'est contenté de l'étude des Livres saints – nous le verrons bientôt. Peut-être a-t-il suivi l'école de Hébron et pris quelques leçons à Jérusalem. Mais ce qu'il a étudié, il ne l'a point quitté avant de le savoir à fond. Il s'en est pénétré, et son esprit en a été fortifié. La suite de son histoire l'a suffisamment prouvé.

Vous me répondrez que si la dispersion tend à prendre, dans vos travaux, la place de la concentration, la faute n'en est pas à vous, mais à des programmes trop chargés. C'est possible, probable même. Il y a pourtant un remède dont l'application dépend à la fois de vos parents et de vous. Il y a un éducateur, aux lumières duquel vous ne vous adresserez jamais trop, jamais assez : c'est le Saint-Esprit. On ne vous en parle pas au collège ? Raison de plus pour recourir à lui dans le cercle de la famille et dans votre chambre de travail. Il n'y a pas un maître, pas un professeur qui sache enseigner comme lui. Seulement il réclame l'obéissance. Il entend gouverner la volonté aussi bien que la raison. Il possède un arsenal de connaissances dont vous ne pouvez vous faire une idée, avant de l'avoir interrogé. En même temps, il communique à ses disciples cette force morale qui vaut mieux encore que la science ; cette résistance victorieuse aux tentations, qui a plus de valeur que les succès dans les concours ; cette pureté du cœur qui l'emporte de beaucoup sur les caprices aventureux de l'imagination... Mes amis, mettez-vous à l'école de ce maître-là. Si la génération qui s'élève veut devenir forte en esprit ; s'il ne lui suffit pas d'être gracieuse ; s'il lui importe d'être prête à l'heure où les plus graves problèmes s'imposeront, et ouvriront probablement des crises redoutables, il faut qu'elle soit fortifiée par l'Esprit Saint. Telle fut la force de Jean-Baptiste. Instruit par les exemples et par les paroles de ses parents, il le fut aussi par l'Esprit de Dieu. Grâce aux leçons qu'il reçut de lui, il apprit à ne point discuter avec le devoir.

« Le récit que Zacharie lui répéta souvent, sans doute, de sa conversation avec l'ange dans le temple de Jérusalem, lui enseigna cette soumission immédiate aux ordres de Dieu qui constitue la vraie foi et, par là même, la vraie puissance. Le prêtre, devenu croyant, put redire fréquemment à son enfant les paroles du cantique chanté auprès de son berceau. Quelles explications y furent ajoutées, à mesure qu'une année nouvelle confirmait cette prophétie ! La mère, de son côté, retraçait les souvenirs de la visite faite à Marie. On s'entretenait de cet autre enfant, qu'on n'eut bien rarement l'occasion de voir – si même on l'eut jamais – et sur lequel se concentraient de plus en plus les espérances de cette famille. Ainsi agirent sur l'âme qui leur avait été confiée les instruments de l'Esprit Saint. Mais ce fut cet Esprit lui-même qui l'instruisit et qui la fortifia.

L'évangéliste achève d'esquisser par un troisième trait la jeunesse du Précurseur. Il se tenait, dit-il, dans les déserts.

Sous ce terme de « déserts, » il faut probablement entendre ces vastes terrains dénudés, assez pareils à des steppes, qui s'étendent sur les bords du Jourdain dans la dernière partie de son cours, enveloppent la mer Morte, et se prolongent, au sud du territoire de Juda, jusqu'aux environs de Hébron. Beaucoup de grottes et de cavernes se rencontrent dans cette région sauvage. De bonne heure elles ont servi de retraites à des solitaires et à des religieux. Au milieu de l'abaissement politique du monde juif et de la corruption du monde romain, nombre d'esprits généreux avaient pris la résolution de fuir ainsi les hontes qui les entouraient, ou de protester contre des maux qu'ils ne pouvaient détruire. Les motifs qui les poussaient n'étaient pas chez tous également louables. Les uns ne se vouaient à la vie ascétique que par mépris arrogant des hommes, et sans aspiration bien accentuée vers la sainteté. D'autres n'obéissaient qu'à un dégoût stérile ; fatigués de jouir, ils s'en allaient loin des jouissances. Quelques-uns encore cédaient à une préoccupation exclusive, mais passablement égoïste, de leur

propre salut.

Il y en eut aussi, parmi eux, qui se joignirent aux Esséniens – l'un des trois grands partis religieux d'alors, mais pas le plus influent à l'époque où nous place notre histoire³. On a prétendu que Jean-Baptiste, en se retirant au désert, n'avait d'autre désir que celui de s'affilier à cette secte, et qu'il lui a même emprunté une grande partie de sa prédication. Cela paraît infiniment douteux, dès qu'on étudie les doctrines et les croyances des Esséniens. Ils avaient, par exemple, abandonné les espérances messianiques : or elles constituent le fond de tout le ministère de Jean. Par plusieurs côtés, ils se rapprochaient du platonisme, philosophie dont nous ne surprenons aucune trace dans les appels du Baptiste à la repentance. Ils étaient disposés à mettre dans la matière le siège et la racine du mal : le Précurseur le fait dépendre du cœur et de la volonté. Ils exigeaient, enfin, de leurs adeptes qu'ils vécussent à toujours dans l'isolement, séparés du monde : Jean n'a point hésité à y rentrer, dès que son Dieu lui en a donné l'ordre⁴. Ce rapide parallèle suffit pour combattre l'hypothèse que le fils de Zacharie aurait été chercher les leçons des Esséniens. D'autres motifs l'ont conduit au désert.

Nous croyons pouvoir affirmer, d'abord, qu'il ne s'y est point rendu aussi longtemps qu'il a conservé ses parents. L'Écriture tout entière attache un si haut prix aux devoirs de la famille, les exigences du cinquième commandement ont une telle portée, que nous ne saurions nous représenter cet enfant quittant un beau jour le foyer domestique, abandonnant son vieux père et son excellente mère, les privant de la joie et de l'appui qu'ils trouvaient en lui, et s'enfermant dans la solitude, sous prétexte d'y atteindre une sainteté plus grande. Il ne saurait y avoir de sainteté à fouler aux pieds des devoirs. Que ce soit impatience fiévreuse de « voir du nouveau, » ou désir de secouer les jougs prochains pour s'en imposer d'autres, qu'on appellera des tâches religieuses, tout cela devient vite malsain, et ce n'est

3. Les deux autres étaient les pharisiens et les sadducéens.

4. Voir sur les Esséniens un article de M. Edm. Stapfer, dans Lichtenberger, *Encyclop. des sciences religieuses*, IV, p. 551.

pas à Jean-Baptiste qu'il faut demander de tels exemples. Au moins, je ne le pense pas.

En revanche, il me paraît extrêmement probable qu'il n'a pas beaucoup tardé à devenir orphelin. Elisabeth et Zacharie étaient tous deux avancés en âge, quand Dieu leur a donné leur fils. Que le père, par exemple, eût eu alors soixante ou soixante et dix ans, je n'y verrais rien d'étonnant. Et quand nous en concluons qu'à douze ou quinze ans Jean n'avait déjà plus ni père ni mère, nous ne ferions pas une supposition inadmissible. Elle semble, bien plutôt, tout indiquée par le texte qui nous dit, en une seule phrase : « L'enfant croissait et se fortifiait, et il fut dans les déserts. » C'est bien un enfant, celui qui dit adieu à la maison paternelle. Qu'avait-il encore qui pût l'y retenir ? Plus rien, à notre connaissance. Pas de frères, pas de sœurs ; point de devoirs immédiats. Il y avait bien là-bas, dans le nord, Marie, la cousine de sa mère. Mais c'était loin ; environ quatre jours de chemin. En outre, on se connaissait à peine. L'intérieur de Joseph, à Nazareth, était pauvre. Fallait-il lui imposer une charge de plus ? Cela ne paraissait pas indiqué. Jean se trouvait donc absolument libre. Dégagé de liens humains, habitué par ses parents à chercher les directions de Dieu, il put trouver dans cette liberté même une indication. Il partit. Et qui nous dit que ce nouvel Élie, pour jeune qu'il fût alors, n'ait pas entendu la voix de Celui qui avait autrefois commandé au Thischbite de descendre au torrent de Kérith ? S'il n'avait obéi qu'à un goût d'aventures, s'il avait fait un coup de tête, il n'aurait point trouvé au désert les bénédictions qui l'y ont rencontré. Il n'y aurait pas salué l'Agneau de Dieu.

En cherchant bien, d'ailleurs, nous pouvons découvrir les motifs qui ont poussé ce jeune homme dans la solitude, et l'y ont retenu pendant près de quinze ans.

Motif de renoncement, d'abord. Un avenir fort honorable s'ouvrait

devant Jean, à ne juger du moins que par les habitudes de ses compatriotes. Seulement, les dangers coudoyaient les honneurs. Fils de prêtre, il était tout naturellement marqué pour le sacerdoce. Or, malgré la déchéance d'Israël, on avait pour un sacrificateur toutes sortes d'égards ; sa position pouvait être considérée comme exceptionnellement avantageuse. Ce n'était pas tout. Les événements miraculeux qui avaient marqué la naissance du fils d'Elisabeth étaient connus dans Jérusalem. Cet enfant annoncé par un ange, envoyé soudain à une famille qui n'en attendait plus, c'était à coup sûr un personnage extraordinaire, un être prédestiné... et vous savez de quelles flatteries on entoure ces prédestinés. Vous savez comme le monde s'entend à les gâter. Jean, nous n'en doutons pas, aurait eu des succès dans la société. Pour commencer, du moins, il y serait devenu un jeune homme à la mode. Rien de pire pour une âme qui veut servir Dieu. Comme il vaut mieux tourner le dos à la capitale et s'enfoncer dans les déserts !

Motif, ensuite, de discipline. Il est étroitement lié au précédent. Oui : Jean-Baptiste a dû reconnaître de bonne heure le devoir de se discipliner soi-même. C'était probablement un effet des leçons de ses parents. C'était certainement celui des enseignements du Saint-Esprit. Ce n'est pas pour fuir la lutte avec le monde qu'il recherche la vie solitaire ; c'est bien plutôt pour s'y préparer. Car, avant d'avoir saisi corps à corps le péché, on est mal armé pour le combat au milieu des hommes. Celui-là seul aura quelque influence bienfaisante sur ses semblables, qui aura commencé par remporter des victoires sur lui-même.

Jean ne connaît pas encore ces victoires ; mais il fait connaissance avec l'ennemi. Il lui faut, comme jadis à Élie pendant les trois ans de la famine, comme à Moïse durant sa longue retraite à Madian – il lui faut vivre seul, aux prises avec les convoitises qui font la guerre à l'âme, et qu'il ne déracinera pas chez les autres s'il leur a laissé la haute main dans sa vie. Il faut, pour parler avec le théologien Lange, que, « chez lui, l'homme tout entier devienne une prédication. » Tous ne sont pas appelés, c'est vrai, à

la vie d'anachorète qu'il dût mener jusqu'à l'âge de trente ans. Mais tous, aussi, ne sont point destinés à être les précurseurs du Messie. A une mission hors ligne, une préparation exceptionnelle était indispensable. Dompter son corps en même temps que son esprit ; disons mieux : les laisser dompter par le divin éducateur dont il avait déjà reçu les premières directions à Hébron, telle était une des nécessités de la carrière de Jean ; tel, un des principaux mobiles qui l'ont poussé au désert.

Motif d'instruction, ensuite, ou d'étude. Paul fut conduit à l'école des rabbins ; le temps qu'il y passa ne fut perdu ni pour lui ni pour l'Église. Jean-Baptiste ne fut pas élevé aux pieds de Gamaliel. Mais il n'en avait pas moins besoin d'apprendre, et il apprit beaucoup. Deux maîtres surtout furent les siens ; deux livres lui furent donnés. Il les ouvrit et les feuilleta l'un et l'autre, avec une assiduité qui ne se lassa point et que des prières constantes rendirent efficaces. L'un, ce fut la Parole de Dieu ; l'autre, la nature.

La Bible ! Elle était bien, incomplète celle que ce jeune homme eut entre les mains. Il n'est pas impossible, cependant, qu'il ait emporté dans sa retraite quelques rouleaux sacrés. Il est certain, en outre, que plus d'un passage s'était de bonne heure logé dans sa mémoire, et la solitude où il vécut ne fit que les y raffermir plus encore. De quels rayons imprévus durent s'illuminer pour lui ces pages qu'il avait apprises pour la première fois sur les genoux de sa mère, ces psaumes qu'il avait chantés avec elle, et dans lesquels il avait entrevu, tantôt le Roi qui « brise les nations avec une verge de fer⁵, » tantôt le grand-prêtre établi pour toujours selon l'ordre de Melchisédec⁶ ! A mesure qu'il retournait ainsi dans la société des prophètes, il pouvait mieux se sentir de la même famille qu'eux, leur successeur et, peut-être, sur quelques points, l'accomplissement de leurs prédictions. Comme

5. Psaume 2.9

6. Psaume 110.4

il comprenait mieux les visions d'Ésaïe, et quel ébranlement amenait dans son âme son vibrant appel : « Préparez le chemin de l'Éternel. . . Que les coteaux se changent en plaines. . . Alors la gloire de l'Éternel sera révélée⁷. » Avec quelle hardiesse, mêlée d'humilité, ne dut-il pas se demander : Si c'était moi qui allais être choisi pour opérer cette préparation ! Malachie annonce l'envoi prochain du messenger de Dieu, sur les pas duquel le Seigneur entrera dans son temple. Est-ce moi qui suis ce messenger ? . . . Oh ! que ce livre ancien est nouveau, et que de trésors cachés j'y découvre à chaque instant !

Et puis, le livre de la nature. Voyez-vous ce jeune homme vaillant, au corps que les excès n'ont point usé, parcourir dès l'aube les sommités de Juda, ou les sentiers perdus de la steppe, à l'heure où la nature endormie s'éveille, où les ténèbres disparaissent, tandis que le soleil, « semblable à un époux qui sort de sa chambre, s'élanche dans la carrière avec la joie d'un héros⁸ ! » Ce n'est pas seulement l'astre du jour qu'il salue. C'est aussi cet Orient d'En-haut que son père avait chanté jadis. Le grand recueillement du désert l'amène, comme ses méditations personnelles, à Celui qui règne dans les cieux, et dont le regard s'abaisse avec amour sur les enfants des hommes. Ces scènes, quelquefois sauvages, mais toujours impressives sur une imagination que le monde n'a point flétrie, lui font « voir comme à l'œil ce qui se peut connaître de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité⁹ . . . » Le soir est revenu. La nuit étend son voile au-dessus du solitaire. Et ces étoiles qui s'allument les unes après les autres au firmament, proclament à ses oreilles, à son cœur, la majesté de Celui qui les a semées dans l'espace et qui les connaît toutes par leur nom.

Les deux livres, d'ailleurs, ont dû se réunir souvent et confondre leurs enseignements dans la conscience de Jean-Baptiste. Pas une localité des plaines qu'il traversait n'était pour lui sans souvenir. Chacune avait à lui

7. Ésaïe 40.3-5

8. Psaume 19.6

9. Romains 1.19-20

rappeler quelque tableau de l'histoire de son peuple, quelque fragment de l'Écriture par conséquent. Quand il se promenait, par exemple, sur les rives désolées de la mer Morte, les débris séculaires qu'il apercevait au fond des eaux lui redisaient les efforts impuissants de Lot, la perversité sans exemple des villes de la plaine, la ruine effroyable de Sodome et de Gomorrhe. Quels textes, n'est-il pas vrai ? pour ses prédications sur la colère à venir ! C'était ensuite, sur la route des caravanes, la silhouette de ces Madianites qui la parcouraient autrefois, descendant en Egypte et y conduisant Joseph prisonnier. C'était la famille de Jacob suivant le même chemin, pour aller s'établir au pays des Pharaons. C'était, plus loin, les traces effacées et pourtant visibles encore d'Élie tombant sous le buisson, attendant, demandant la mort, soudain relevé par l'ange qui l'envoie jusqu'en Horeb ! Ah ! des promenades comme celles-là sont instructives, et un esprit réfléchi, sortant d'une famille pieuse, peut y faire des études que n'offrent pas toutes les facultés de théologie ¹⁰.

L'histoire des religions nous raconte qu'au sixième siècle avant Jésus-Christ, dans un royaume de l'Inde centrale, un autre ascète essaya, par les privations et les austérités de tout genre qu'il s'imposa, de se préparer à devenir lui-même le réformateur et comme le messie de son peuple. Fils de roi, destiné à régner, il fut pris, dans sa vingt-neuvième année, d'une immense pitié pour ses semblables. Il résolut de renoncer à tout, aux honneurs que sa position lui promettait, aux jouissances dont il était déjà comblé, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une religion qui apportât aux hommes une vraie liberté ! Quittant, à la suite de quatre rencontres mémorables, le palais de son père, il s'enfonça dans la solitude, refusant toute autre assistance que celle de

10. « Dans ses rapports intimes avec les pensées de cette longue lignée de prophètes qui s'étaient adressés avant lui à un peuple rebelle ; dans ses entretiens avec les voix secrètes qui lui venaient de la montagne et de la plaine, Jean avait appris des doctrines plus profondes qu'il n'en eût entendu aux pieds de Hillel ou de Schammaï. » (Farrar, *The life of Christ*, I, p. 108 et 109.)

cinq disciples gagnés à ses projets. Il se traita, pendant six années, avec une sévérité presque sans égale. Souffrances multipliées, jeûnes accablants, il ne s'épargna rien. Il consentit, au bout de ce temps, à s'accorder une nourriture plus abondante, mais sans rentrer pour cela dans la société des hommes. Il méditait, il cherchait toujours. Enfin, sept ans après son exode, il déclara qu'il avait trouvé. Dans une suprême et dernière extase, la loi d'affranchissement lui avait été révélée.

Eh bien ! quelle était-elle cette loi que le royal anachorète, le Bouddha Çakyamoûni, allait proclamer ? Elle nous a été conservée dans des documents assez précis pour que nous puissions en parler. Au point de vue de la morale, elle mérite des éloges. Elle a produit des dévouements admirables, des missions qui ne pâlisent guère auprès des nôtres. Il n'en est pas moins vrai qu'elle a créé un peuple de désespérés et d'athées. Le merveilleux désintéressement du prédicateur n'a pas empêché la prédication d'être funeste. Deux points la résument. Tuer le désir au sein de l'humanité ; voilà pour le présent. Aboutir au Nirvâna ; voilà pour l'espérance. Or, si subtiles ou si savantes que soient les interprétations données de ce terme, il paraît difficile de nier que le Nirvâna soit autre chose que l'anéantissement. Sept années de travaux incessants, de sacrifices multipliés et de renoncements dont il y a peu d'exemples, pour en arriver à proposer à ses semblables, comme consolation suprême, de se perdre dans le néant !

« Malgré des apparences parfois spécieuses, écrivait il y a trente-deux ans M. Barthélémy St-Hilaire, le Bouddhisme n'est qu'un long tissu de contradictions ; et ce n'est pas le calomnier que de dire qu'à le bien regarder c'est un spiritualisme sans âme, une vertu sans devoir, une morale sans liberté, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu. Que pourrions-nous tirer de pareils enseignements ? Et que de choses il nous



faudrait oublier pour en devenir les aveugles disciples!¹¹ »

Mes amis, retournons au désert de Juda. La longue préparation de Jean-Baptiste l'a conduit à des résultats meilleurs. Nous en verrons sortir, non le désespoir, mais le salut ; une loi aussi, et une loi sévère, mais celle qui mène à Christ et non pas au Nirvâna.

11. Barthélémy Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*, p. 182.

Dans un travail récent sur le « Pessimisme hindou, » M. le prof. Paul Oltramare aboutit à des conclusions analogues. « Le bouddhisme, dit-il, est foncièrement pessimiste, et c'est là sa principale originalité... Non seulement il ignore volontairement l'existence d'une âme universelle, il nie même l'existence d'une âme individuelle... Le bouddhiste regarde la vie comme détestable parce qu'elle est individualisée ; il cherche son salut dans la négation de toute activité, de toute passivité, de toute conscience. » (*V. Étrennes chrétiennes pour 1892*, p. 47, 48, 50, 51, 56.)

Un prédicateur

Matthieu 3.1-12 ; Luc 3.1-18

Cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, protégez l'opprimé ; faites droit à l'orphelin, défendez la veuve.

(Ésaïe 1.16-17)

Quinze années probablement se sont écoulées. Le fils de Zacharie est devenu un homme. On ne le connaît encore que fort peu parmi ses compatriotes. Tout au plus quelques voyageurs l'ont-ils rencontré. S'ils ont parlé de lui, ce n'a pu être qu'en termes bien incomplets. Une légende, probablement, allait se former sur son compte. On se racontait l'impression profonde que faisait, même sur un passant, cette étrange figure de prophète : son vêtement de poil de chameau, serré autour de ses reins par une ceinture de cuir ; sa nourriture extraordinairement frugale, composée seulement de sauterelles et de miel sauvage...¹ Un jour vint où l'ascète se montra au milieu de ses frères. Soudainement, sans rien qui l'eût annoncé.

1. Comparez sur ce dernier aliment, 1 Samuel 14.25-30 ; Psaume 81.17.

« Un homme parut, dit le quatrième Évangile. Il était envoyé de Dieu. Il vint pour un témoignage, pour rendre témoignage à la lumière². »

Jean n'avait point cédé à une enfantine lubie en se rendant au désert. Il n'en sortit point par caprice ni par lassitude. Il obéit, purement et simplement. « La parole de Dieu vint sur lui, » lisons-nous dans le récit de Luc. Quinze années de méditations et de prières lui avaient appris à discerner cette parole entre toutes les autres. Il avait patiemment attendu l'ordre qu'elle devait lui donner. Maintenant qu'il a retenti, il obéit. Là est tout le secret, toute la vertu de son ministère. S'il a pris goût à la vie solitaire, s'il a trouvé du charme à cette indépendance où il ne devait rien à personne, il n'essaye pas de la prolonger d'un instant, dès que le signal du départ lui a été donné.

Comment l'a-t-il reconnu ? A-t-il vu, comme autrefois Moïse au pied du mont Horeb, un buisson tout à coup s'enflammer ; et, du sein de cette flamme, une voix lui a-t-elle crié : Va maintenant vers mon peuple ? Ou, comme Élie, son ancêtre spirituel, a-t-il assisté à une succession imprévue de phénomènes naturels : d'abord les craquements sinistres de l'ouragan, ensuite le son doux et pénétrant qui contraignit le prophète à se voiler le visage, parce que l'Éternel passait ? A-t-il reçu dans sa retraite une visite de cet ange Gabriel, qui, trente ans plus tôt, avait annoncé sa naissance ? Nous ne savons. Les suppositions sont possibles ; elles ne nous avanceront pas à grand'chose.

Ce que nous savons très bien, c'est que l'époque était solennelle. Il suffirait, pour nous en rendre compte, de noter les soins presque minutieux avec lesquels Luc a fixé la date de cet événement. Il en marque l'heure à trois cadrans, si nous osons nous exprimer ainsi : le cadran de l'empire ; le cadran de la Judée politique ; celui enfin de l'Israël religieux. C'est qu'il est arrivé, ce moment déjà prédit par Jacob, où « le sceptre va s'éloigner de

2. Jean 1.6-7.

Juda et le bâton souverain d'entre ses pieds³. »

C'était, nous dit l'historien, la quinzième année de l'empereur Tibère. Auguste étant mort en août 767 (de Rome), cette quinzième année correspondait à l'an 782. Mais si, comme il est fort possible, nous devons compter l'hégémonie de Tibère à partir du moment où son prédécesseur l'associa au trône, c'est-à-dire deux ans plus tôt, partant de 765, nous arrivons seulement à 780, soit à la trentième année de l'ère chrétienne. C'est le calcul qui paraît le plus probable.

En ce même temps, la Palestine était gouvernée par Pilate, son sixième procurateur romain. Il y resta en charge de 779 à 789. Véritable maître de la Terre-Sainte, il supportait cependant au-dessous de lui trois petits princes qui avaient conservé quelques lambeaux du pouvoir : Hérode-Antipas, tétrarque⁴ de la Galilée depuis la mort de son père, de 750 à 792 ; son frère Philippe, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite, de 750 à 786 ; Lysanias enfin, trétarque d'Abilène, et probablement descendant d'un roi de cette contrée, dont Josèphe place l'administration environ soixante ans plus tôt.

Au point de vue religieux, enfin, Anne et Caïphe partageaient le sacerdoce supérieur. Il est vrai que le premier avait été déposé au bout de sept ans par Vitellius, qui avait mis à sa place son gendre Caïphe. Mais Anne n'en avait pas moins conservé l'influence et l'autorité. Nous en voyons la preuve lors du procès de Jésus-Christ. Aussi pourrait-on presque donner à cette dernière indication chronologique de Luc la forme bizarre mais juste de : Sous le pontificat Anne-Caïphe.

Tous ces noms, au reste, toutes ces dates, concourent à montrer l'abaissement profond dans lequel la Judée était tombée. Il n'y avait presque plus

3. Genèse 49.10

4. Tétrarque, littéralement « chef du quart. » Nom donné aux gouverneurs respectifs des provinces d'un royaume qui avait été partagé en quatre portions. Ces divers détails sont précisés avec grand soin dans M. Godet, *Comm. sur Luc*, I, p. 148-154.

rien de vraiment grand chez elle. Moralement autant que politiquement, elle s'effaçait chaque année un peu plus dans l'absorbant organisme de l'empire romain. Ce n'était pas que Rome fût elle-même à un niveau plus élevé. La débauche et le crime étaient sur le trône en la personne de Tibère. L'éclat du siècle d'Auguste n'avait relevé ni la religion ni la philosophie. Sous le sceptre de fer qui retenait encore dans la soumission des sujets impatientes, beaucoup de souffrances s'amassaient, et le vague besoin, sinon d'un Sauveur, au moins d'une délivrance, faisait battre des milliers et des milliers de cœurs. Combien dut être opportune, en de telles conjectures, l'apparition du Précurseur, et comme le Seigneur lui avait préparé les voies en l'appelant à préparer celles du Messie !

Le voici ! Il est jeune encore. Sa santé n'a point été altérée ni compromise par les excès. La pureté est imprimée sur son front. Si l'on découvre dans ses traits les marques de luttes douloureuses, on y surprend surtout celles de la victoire. Une sorte d'auréole l'entoure. Les longs cheveux du naziréen tressent autour de sa tête une couronne qui inspire le respect. Bientôt, on se redit de bouche en bouche qu'il a quitté sa retraite. Il s'est établi sur les bords du Jourdain ; il ne disparaîtra point après une rapide apparition ; décidément il reste, il se montre. Il y a quelque chose de nouveau qui commence.

Deux caractères essentiels signalent ce ministère : la prédication et le baptême. « Il vint, dit le texte, prêchant le baptême de la repentance. » Il est naturel, néanmoins, que la prédication ait précédé le baptême ; c'est elle qui devait le déterminer. Occupons-nous-en tout d'abord.

Luc, entre tous les Évangiles, nous en donne le résumé le plus complet. C'est Luc aussi qui reproduit plus au long et le plus exactement la prophétie d'Ésaïe⁵, dont Jean-Baptiste est l'accomplissement. Le sacerdoce de la

5. Ésaïe 40.3-5, d'après le texte des Septante.

nouvelle alliance ne pouvait s'ouvrir, qu'en se rattachant de la façon la plus étroite à celui de l'ancienne. Et Jean n'a pas ambitionné d'autre gloire que d'être la voix jadis ouïe par le prophète. Si les accents en ont été presque étouffés durant les longues plaintes de l'exil, puis à travers quatre siècles d'épreuves, pourtant il n'ont pas cessé de retentir à certains intervalles. Ils ont vibré, ils vibrent encore dans les âmes d'élite de quelques croyants. Dans peu de mois, quand le fils de Marie viendra à son tour au bord du Jourdain, ils se feront entendre avec tout l'éclat du triomphe.

Un appel et une promesse ouvrent la prédication de Jean. « Repentez-vous ! » voilà l'appel. « Le royaume des cieux est proche ; » telle est la promesse⁶. Nous ne comprendrons bien le sens de celle-ci, qu'après nous être rendu compte de ce que Jean entendait par « royaume des cieux. » L'envisageait-il encore sous les couleurs essentiellement terrestres et politiques dont ses contemporains le revêtaient ? Avait-il appris au contraire à le connaître au sens spirituel ? Nous devons essayer de l'expliquer plus tard. Pour le moment, écoutons l'appel : Repentez-vous !

Certes, ce n'était pas la première fois que les Juifs l'entendaient. L'Ancien Testament le reproduit à chaque page. Il dut avoir cependant, dans la bouche du jeune prédicateur, une énergie et une saveur singulièrement nouvelles. C'est qu'il ne ménageait pas beaucoup ses termes, l'ancien habitant du désert. Parlant à des pécheurs, il prétendait leur faire connaître leur péché et les amener à le détester. Aussi ne l'habille-t-il point des ornements de la vertu. Pour en mieux signaler la nature dangereuse et haïssable, les formes rusées et cauteleuses, les effets empoisonnés, il ose crier : Race de vipères !...

Comment ! vipères ! Mais c'est à s'en aller tout de suite. C'est à ne revenir jamais. Nous, des serpents ! Ah ! pour un manque de tact, en voilà un. Ce

6. Matthieu 3.2

prophète est un malappris ; un grossier personnage. Ce n'était pas la peine d'accourir au bord du Jourdain, pour s'entendre traiter de la sorte !..

Sans partager cette indignation, peut-être plus factice que réelle, nous avons bien le droit de nous demander si l'expression était exacte et ne dépassait pas la mesure. N'y avait-il vraiment, dans cette foule qui entourait Jean-Baptiste, que des âmes fausses et des esprits tortueux ; des serpents, une race de vipères ?

Un mot de Matthieu nous aide à répondre. Il nous apprend que, dans son auditoire, le jeune prophète avait un grand nombre de pharisiens et de sadducéens⁷. Leur visite ne dura peut-être pas longtemps, et peut ne s'être pas renouvelée. En tout cas, ils furent nombreux au début. Or, que faisaient les pharisiens, avec leur prétention de piété raffinée et de pratiques sans défaillances ? Ils tuaient la loi, sous le poids de leurs traditions : Jésus le leur a dit assez clairement pour que nous le sachions. Qu'est-ce donc que ces procédés, accompagnés du plus superbe dédain pour « le reste des hommes, » sinon la morsure lâche et le venin mortel du serpent ? – Qu'enseignaient les sadducéens ? Matérialistes, amis du plaisir, ils ne croyaient ni aux anges ni aux esprits, et prêchaient, comme on prêche encore aujourd'hui, que lorsqu'on est mort tout est mort. Avec cela railleurs, légers, superficiels, aimant les questions oiseuses, ne prenant pas la vie au sérieux. Autre façon d'instiller dans les âmes le poison de la vipère. Ces deux sectes se partageaient entre elles la grande majorité des Juifs. Leurs disciples se comptaient par centaines, et les suivaient sans regimber dans les sentiers de l'hypocrisie. Au besoin, ils savaient se couvrir des dehors du repentir ; mais c'était pour mieux échapper à ses exigences. Et s'ils voulaient bien du baptême, c'était afin de s'en parer comme d'un mérite devant Dieu. . . Race de vipères !

Les exceptions, il y en avait sans doute. Jean les connaissait mieux que

7. Matthieu 3.7

nous. Mais, dans sa longue solitude, il avait appris à aimer, à estimer les âmes assez pour leur dire la vérité. Il sait que les flatter c'est les conduire à la mort ; et il a l'ambition de les amener à la vie. Il sait que le serpent ancien – celui dont Jésus dira un jour qu'il est homicide et menteur dès le commencement⁸ – a laissé après lui une immense postérité. Eh bien, cette postérité ne peut être désignée que par un nom : Race de vipères. Le mot est rude, mais il est vrai. Pareil à l'instrument acéré que le chirurgien fait entrer au fond de la plaie pour en arracher les chairs mortes, il pénètre jusqu'aux dernières cachettes de la conscience pour y porter la vérité, condition du pardon. Jésus l'emploiera, ce terme, quand s'adressera aux scribes et aux pharisiens hypocrites : « Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au châtement de la géhenne ?⁹ » Saint Paul n'hésitera point à apostropher le magicien Élymas comme un « enfant du diable¹⁰ ; » et il avertira les Corinthiens qu'il n'est pas toujours facile de discerner cette famille du tentateur, car lui-même, parfois, se déguise en ange de lumière¹¹. »

Il me souvient d'un cher paroissien, homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de piété, qui avait conservé une impression toute particulière de cette prédication du Baptiste. Il en faisait volontiers le critère, à l'aide duquel il jugeait les prédicateurs d'aujourd'hui. – « Un bon sermon ! observait-il un jour, assez bon, du moins. Il aurait dû être meilleur. Le pasteur ne nous a pas dit : Race de vipères ! » – Sous cette forme originale, mon paroissien avait raison. Autant il faut se garder d'une sévérité de commande, qui accumule comme à plaisir les expressions les plus fortes et ne tarde guère à émousser son glaive, autant il est permis de condamner ces homélies mielleuses qui délaient l'Évangile dans une fade eau bénite, et distribuent à chacun tant de compliments, que les pécheurs se croient

8. Jean 8.44.

9. Matthieu 23.33, comparez 12.34.

10. Actes 13.10.

11. 2 Corinthiens 11.14.

des saints et pèchent en souriant. A l'école de Jean-Baptiste, on apprenait au moins quelque chose de cette « tristesse selon Dieu qui produit une repentance à salut, et qu'on ne regrette jamais ¹². »

Le courage déployé par le Précurseur est d'autant plus remarquable, que beaucoup de ses visiteurs semblaient poussés par le désir de renoncer au mal et de se tourner vers Dieu, « Qui vous a appris, leur demande-t-il, à fuir la colère à venir ? » Donc ils la fuyaient. N'est-ce pas un très grand bien, et ne fallait-il pas les encourager dans cette voie ? Nous l'aurions pensé. Jean n'est pas si vite rassuré. Il a mieux discerné les motifs qui poussent ces fuyards, et il veut les contraindre à s'en rendre compte. Qui vous a appris ?... Car enfin, il se peut que vous preniez un fort mauvais chemin ; qu'en croyant fuir vous vous précipitiez au contraire, tête baissée, au-devant du châtiment ; que vous obéissiez, dans cette fuite apparente, aux conseils mêmes de celui qui s'est juré de faire de vous les victimes de la colère. Qui vous l'a appris ?... Est-ce Moïse ou Satan ? Est-ce la loi de Dieu, ou la peur momentanée d'un malheur, ou certains retours de la mode, ou quelque formalisme qui aveugle, ne vous laissant ouvrir les yeux que lorsqu'il sera trop tard ? Qui vous a appris !...

La réponse que Jean fait à cette question, c'est : l'orgueil. Seulement, il veut amener ses auditeurs à la faire aussi. Il a vite entrevu, sous les dehors de leur repentir, ces tenaces prétentions nationales qui les menaient à se croire au premier rang des enfants de Dieu. Descendants d'Abraham ! Voilà l'inviolable talisman. Voilà le titre qui ne peut être jamais ni renié ni périmé. Viennent les catastrophes les plus terribles, les jugements les plus sévères. Le monde en sera détruit, peut-être ; les Gentils seront réduits poussière. Mais nous échapperons. Nous avons Abraham pour père !

Ne dites pas cela, crie impitoyablement le prophète. Ce ne seraient que des mots, rien de plus. Eh quoi ? Vous avez renié la foi d'Abraham, vous

12. 2 Corinthiens 7.10.

vous détournerez de ses œuvres, et vous seriez encore ses enfants ? Perdez cette illusion. Le patriarche a tout donné à Dieu, jusqu'à son propre fils. Vous, vous refusez tout au Seigneur, à commencer par votre cœur. Vous ne lui accordez que des pratiques dont il est las, des sacrifices dont il n'a que faire, des jeûnes qui le fatiguent et des prières qu'il ne veut pas entendre. Non, non, vous n'êtes pas des enfants d'Abraham. L'Éternel en susciterait plutôt des pierres du désert, que de vous accorder ce titre, à vous qui ne le méritez plus. Les promesses faites jadis au père des croyants sont immuables, comme toutes les promesses de Dieu. Mais en dehors de sa foi, elles deviennent sans effet, ou se transforment en menaces.

Ah ! vous vous croyez encore les branches vigoureuses d'un arbre qui ne peut périr. Quelle erreur ! Regardez bien, pharisiens. Regardez, sadducéens. Laissez une bonne fois tomber ces triples voiles qui couvrent vos yeux. Ne voyez-vous pas le tranchant de la cognée qui, déjà, brille sur les racines de cet arbre antique ? N'entendez-vous pas les coups sourds et répétés qui le dépouillent ? Les branches sèches disparaissent les unes après les autres. Les feuilles jonchent le sol ; bientôt le vent les emportera. Un moyen, un seul, vous resterait pour retenir le bras du bûcheron vengeur. Ce serait de porter des fruits. Faites donc des fruits dignes de la repentance.

Qu'en pensez-vous, mes amis ? Ce jeune homme s'était-il, oui ou non, fortifié en esprit pendant le temps qu'il avait passé au désert ? Cette prédication n'est pas ordinaire, n'est-ce pas ? On ne l'accusera de manquer de nerf ou de passer par-dessus la tête des gens. Il me semble surprendre le frisson qui agitait la foule, à mesure que les appels du prophète pénétraient dans ses rangs pressés, comme les charges d'une cavalerie indomptable à travers les plus épais bataillons. Dieu veuille nous faire céder nous-mêmes à ces assauts ! Enfants de Genève, ne vous contentez plus de dire : Nous avons pour père Berthelier. Enfants de la Réforme, qu'il ne vous suffise point de penser : Nous avons pour père Calvin, ou Luther, ou Zwingli ! Ces hommes ne sauraient vous sauver. Leur héroïsme ne pourrait suppléer à

votre paresse. Faites des fruits dignes de la repentance.

Oui, des fruits, des œuvres. Après Jean-Baptiste, c'est ce que saint Paul a prêché, tant aux Juifs qu'aux Grecs. C'est ainsi, par exemple, qu'il résume tout son ministère, quand il le raconte au roi Agrippa : « Je leur prêchai de se convertir à Dieu, en faisant des œuvres dignes de la repentance¹³. » Après saint Paul, c'est ce qu'ont enseigné tous ceux qui ont essayé d'exercer quelque influence sur la génération de leurs contemporains.

Un homme qui ne combat pas directement sous notre drapeau, mais dont la voix généreuse est goûtée de la jeunesse, M. Paul Desjardins, semblait, l'autre jour, proclamer cette devise : Des fruits, des œuvres !

« La sainteté, écrivait-il à un ami dans une correspondance qui a fait quelque bruit, la sainteté paraît de plus en plus inaccessible à mesure qu'on en approche. Néanmoins, ce même écart, nous le sentons tous, ou presque tous... Et si l'on me demandait d'évaluer cette distance entre nos idées morales et nous, je répondrais que, ce qui la mesure exactement, c'est l'étendue de notre douleur : entendez le mécontentement de nous-mêmes poussé jusqu'au désespoir. Or une telle douleur est aujourd'hui profonde et universelle ; là où le vice abonde, surabonde encore la tristesse... Jamais, je crois, on n'a été plus généralement triste qu'en ces derniers temps ; et c'est ce qui nous sauve... Celui-là seul est perdu qui se sent à l'aise et comme en santé dans le mal ; les consciences sans inquiétude sont seules désespérées... »

« Des idées morales, ce sont avant tout des choses à faire, c'est le programme d'une tâche. Et pour recevoir accomplissement, il faut qu'elles aient prise sur l'émotion et la volonté : elles doivent être objet d'amour... Les idées morales sont avant tout des forces, ou plutôt elles sont une seule force, la force organique de l'âme¹⁴. »

13. Actes 26.20.

14. *Journal des Débats*, 8 décembre 1891 : « Nos idées morales. » Comparez : *Le devoir présent*, p. 16-21, où le même auteur développe plus encore sa pensée.

J'ignore si l'aimable professeur se doutait qu'il produisait en partie, et sous une forme toute moderne, des discours qui se prêchaient il y a plus de dix-huit siècles au bord d'un fleuve de Palestine. Sa lettre, en une certaine mesure, en renferme bien l'écho. Tous ceux qui se préoccupent avec quelque sérieux du relèvement de notre époque et de l'avenir de nos fils sentent, plus ou moins confusément, que des croyances n'y suffisent pas ; il n'y faut pas moins que l'activité de la foi, et la foi consiste avant tout dans une œuvre. Ce que nous réclamons à tout prix, c'est moins des idées que « des choses à faire, le programme d'une tâche. » Mais quelle tâche ? Quelles choses ? Voilà ce que l'écrivain de Paris ne nous a pas dit. L'a-t-il oublié ? Ne le savait-il pas ? Il ne nous appartient pas de décider. Nous constatons seulement que, sur ce point, de toute première importance, ses leçons demeurent fort au-dessous des prédications de Jean-Baptiste.

Car il avait son programme très arrêté, le Précurseur du Messie. Il imposait une tâche, non point vague, mais précise. Il croyait au devoir. Avant Kant, il avait entendu au fond de sa conscience les ordres de l'impératif catégorique ; ce « tu dois, » devant lequel il n'est pas permis de fuir, et qui affranchit à force d'enseigner l'obéissance. Là est la supériorité manifeste du Baptiste. Là le bienfait constant de l'œuvre qu'il a accomplie et qu'il accomplit encore. Sans jamais songer à sa réputation, sans se préoccuper de fonder un parti, il ne s'est efforcé que d'arracher les âmes au sommeil du péché, de les faire trembler en présence du jugement, et de les amener ainsi, avides de délivrance, à Celui qui pouvait et qui peut seul sauver. Voilà pourquoi après avoir crié : Faites des fruits ! il s'est hâté d'expliquer de quels fruits il entendait parler. C'est cette seconde partie de sa prédication que nous avons encore à examiner.

On pouvait craindre que sa franchise, disons, si vous voulez, sa rudesse, n'eût promptement repoussé les foules. Il n'en fut rien. Et le prédicateur put considérer comme un grand encouragement le fait que ses auditeurs, si

vertement repris, ne l'abandonnèrent point pour cela. Si quelques-uns s'en allèrent, d'autres accoururent en plus grand nombre. Toutes les classes de la population s'empressaient autour de lui. On restait ; on conversait ; « on interrogeait. » Ce dernier verbe, écrit à l'imparfait dans l'original, montre bien qu'on ne se contentait point (comme chez nous) d'écouter un éloquent sermon, et de partir aussitôt après pour penser à tout autre chose. Non ! On s'arrêtait, on questionnait. Il y avait tant questions à poser ! Le commandement promulgué n'était pas tombé dans un terrain pierreux. Faites ! avait dit Jean. Que ferons-nous ? répondent les uns après les autres ses visiteurs. Rien de plus naturel qu'une parole semblable ; et nous pouvons ajouter : Rien de plus réjouissant. Car c'est la marque d'une inquiétude salutaire, qui, bien dirigée, peut aboutir à la conversion. Des conseils qui vont être donnés dépendra l'avènement de ce royaume de Dieu, dont Jean affirmait tout à l'heure qu'il était proche.

Il ne faut pas, en effet, se le dissimuler. Il y a beaucoup d'œuvres inutiles et, dès lors, plus ou moins nuisibles. Il y a des actions qui ne réalisent nul progrès, qui ne procurent aucun bien. Celles-là nous ramènent en arrière, bien plus qu'elles ne nous conduisent en avant. On peut – ce n'est point un paradoxe – agir beaucoup et ne rien faire ; se démener jusqu'à l'épuisement et ne produire à peu près rien, si ce n'est de la fatigue pour soi-même et pour les autres. On peut s'être livré avec emportement à une gymnastique, spirituelle ou physique, très bruyante, très échauffante, désordonnée même, et avec cela ne laisser derrière soi aucune œuvre durable. – Un des châtiements les plus durs que les lois de certains pays infligent à des condamnés, c'est de les obliger à faire tourner une roue à vide. Ils appliquent toutes leurs forces à mettre en mouvement la lourde machine. Elle tourne, elle tourne ; mais c'est tout. Elle n'actionne rien. – Il y a, mes amis, certaine morale, absolument pétrie de bonnes intentions, qui n'aboutit non plus qu'à faire tourner des roues à vide. On y dépense beaucoup d'énergie. On n'y obtient guère d'autres résultats que beaucoup de lassitude et de dégoût.

La question capitale reste donc bien toujours : Que ferons-nous ? Nous l'entendons se poser ici, pour la première fois à l'entrée des temps évangéliques. Après cela, elle se formulera souvent encore. Lorsque le Sauveur sera remonté dans le ciel, elle sortira de bouches bien différentes, mais également anxieuses d'une réponse. C'est d'abord, au jour de la première Pentecôte chrétienne, une foule émue, ébranlée, qui demande aux apôtres : « Hommes frères ! que ferons-nous ¹⁵ ? » C'est ensuite, quatre ans plus tard, sur la route de Damas, le persécuteur Saul de Tarse renversé, aveuglé, et qui s'écrie dans son angoisse : « Que ferai-je ¹⁶ ? » C'est enfin, dans une prison de la Macédoine, un geôlier qui tremble devant deux missionnaires et qui leur demande, avec autant de détresse que Paul en ressentait autrefois : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ¹⁷ ? » Cette dernière question est bien la plus complète des trois. Car elle ne poursuit pas seulement une œuvre quelconque à faire : elle en cherche une en vue du salut.

Les réponses ne sont pas moins variées. Avez-vous remarqué que la plus simple, en tout cas la plus facile à comprendre, est celle de Jésus à Saul : « Lève-toi ; entre à Damas ; là on te dira ce que tu dois faire. » D'où il suit que l'attente, le silence, acceptés pendant un certain temps, constituent parfois pour nous l'œuvre agréable au Seigneur. La plus fiévreuse activité, non seulement ne ferait pas autant de bien, mais n'agirait pas autant. Au geôlier de Philippe, Paul a répondu : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta famille. » Et Pierre aux foules de la Pentecôte : « Repentez-vous ! Soyez baptisés au nom de Jésus-Christ, et vous recevrez le don de l'Esprit Saint. » Aucune de ces deux réponses n'eût été possible dans la bouche de Jean-Baptiste. Il ne connaissait pas encore Jésus-Christ, et il n'était pas tout à fait au clair sur les conditions à remplir pour recevoir les dons de l'Esprit. C'est bien, toutefois, la parole de Pierre qui se rapproche le plus de la sienne. « Repentez-vous ! » Il n'ordonnait pas autre chose. « Soyez

15. Actes 2.37

16. Actes 22.10

17. Actes 16.30

baptisés ! » Il baptisait lui-même. Mais qu'exigeait-il de ses néophytes avant de les plonger dans l'eau lustrale ? Par quelle voie faisait-il pénétrer en eux la repentance ? Que répondait-il enfin à leur anxieux : « Que ferons-nous ? » Qu'il n'abuse point de son influence pour leur prêcher quelque agitation politique, un soulèvement contre le pouvoir abhorré des Romains, cela ne nous étonnera guère. Il nous semble le connaître assez, pour nous être assurés qu'il n'y a point en lui l'étoffe d'un agitateur. Nous admirerons plutôt sa réserve à l'égard des pratiques religieuses et des observances légales. Le fait est qu'il n'en recommande pas une seule. Il ne parle ni de jeûnes ni de macérations. Et pourtant il avait jeûné, lui. Il avait traité durement son corps, il s'était imposé une discipline sévère. Sans doute ; mais le maître qui l'instruisait, le Saint-Esprit, lui avait enseigné à connaître les hommes. Il avait compris qu'il n'est point sage de leur imposer à tous le fardeau ; que des règles, excellentes pour l'un, peuvent être fâcheuses pour un autre ; que, si le but est le même, les moyens de l'atteindre doivent différer ; que les renoncements, en particulier, s'ils sont imposés du dehors et pratiqués sans conviction, deviennent un vêtement d'emprunt qui ne tarde pas se changer en déguisement. D'ailleurs, les obligations de la loi cérémonielle n'étaient pas étrangères à ses pénitents ; la plupart d'entre eux s'en acquittaient journallement. Les replacer devant cette loi, n'était pas répondre à leur question, ni leur montrer la voie du salut.

En face de la loi morale, c'était bien autre chose. Même réduite à ses termes les plus communs, au second commandement du sommaire, par exemple, quelle puissance de réveil n'allait-elle pas déployer ! Non ; pas tant de grandes œuvres abordées avec enthousiasme et lâchées ensuite de la façon la plus triste, pour ne pas dire la plus scandaleuse. Pas tant d'entreprises brillantes ou de sacrifices retentissants, qui sont des couronnes offertes à l'orgueil et à l'ambition, et qui laissent tranquillement le cœur à son égoïsme, Non ! Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Pour lui prouver ton amour, tu lui feras ce que tu voudrais qu'il te fît. Tu auras

soin des plus petits devoirs de la charité la plus ordinaire. Tu réaliseras les principes, vieux comme le monde et toujours oubliés, d'une solidarité qui n'a pas le droit de dire : Suis-je le gardien de mon frère ? Et, pour préciser, si tu as deux tuniques tu partageras avec celui qui n'en a point. Si tu as de quoi manger, tu feras de même avec ton frère qui meurt de faim.

Comment, rien que cela ? Parfaitement ; mais tout cela. Essayez. Vous verrez comme c'est facile et commode, quand ces devoirs reviennent tous les jours. Car vous l'avez compris, je suppose. Cet exercice de l'amour fraternel, Jean-Baptiste n'entend pas le borner à quelques circonstances exceptionnelles. Ce n'est pas seulement aux grandes fêtes de l'année, à Pâque, au Nouvel-an, qu'il faut couvrir le malheureux qui frissonne et partager son repas avec l'affamé. C'est demain comme aujourd'hui, et après-demain encore. Même quand ce pauvre est très indiscret, très importun, tranchons le mot : très ennuyeux. Même quand c'est un ennemi qui nous a fait beaucoup de tort, et auquel nous aurions eu le droit de montrer, dans sa misère actuelle, la peine méritée de son injustice... Ah ! vous dites : Ce n'est que cela ! Vous trouvez que c'est si simple. Essayez donc. Persévérez. Vous ne tarderez pas à faire l'expérience que les foules ont faite au bord du Jourdain : c'est que l'amour du prochain n'est pas naturel au cœur de l'homme, et que, pour pratiquer cet amour, il faut que ce cœur soit changé ? Les moralistes modernes n'ont rien trouvé, jusqu'à maintenant, qui dépassât cette vérité.

Le Précurseur inculque la même leçon, sous des formes un peu changées, à deux classes particulières de consultants qui s'adressent encore à lui. Les péagers d'abord. Ils ont surmonté, c'est déjà une victoire, cette répulsion qu'ils inspiraient plus ou moins à tous, et qu'ils rendaient en haine et en mépris aux habitants de la Palestine. Ils ont osé se mêler à la foule. Ils s'approchent du jeune prophète. Ils ont une demande à exprimer : « Et nous, maître, que ferons-nous ? » Ces serviteurs des Romains osent appeler « maître » cet inconnu. Leur conscience les harcèle, ils sont persuadés

qu'ils ont quelque chose à faire. Quoi ? Changer de métier, peut-être ? . . . Non ; mais changer de conduite. Sauf exception, ce n'est pas la position qui perd ; c'est la façon de s'y tenir et de s'y comporter. Non, mes amis. Péagers vous êtes, péagers vous pouvez rester. Mais il vous faut l'être tout autrement. Devenez des publicains honnêtes. Ce sera difficile ; pourtant pas impossible, N'exigez rien au delà ce qui est ordonné. Ne faussez pas les taxes. N'élevez pas frauduleusement les tarifs, malgré la connivence plus ou moins avouée de vos chefs. Vous avez votre traitement. Ne cherchez point à l'augmenter aux dépens, tout ensemble, et du fisc et de vos concitoyens. J'ai recommandé aux foules la charité. Je vous l'ordonne aussi, et j'y associe la justice. L'une ne saurait aller sans l'autre. Or, comme un cœur naturellement égoïste ne peut apprendre à aimer aussi longtemps qu'il n'est pas changé, de même une vie d'extorsions ne peut devenir juste tant qu'elle n'est pas convertie. Pour la seconde fois, et tout en paraissant ne toucher qu'à la surface, le prédicateur est descendu jusqu'au fond même de la vie morale.

Les soldats viennent ensuite. Toujours la même question : Que ferons-nous ? L'impulsion qui les amène vers Jean est si puissante, qu'elle domine pour un moment l'indifférence ou les fanfaronnades de la vie militaire.

Dire exactement qui étaient ces soldats n'est pas très aisé. Il ne semble pas probable que ce fussent des Romains, en garnison dans la Palestine. C'étaient plutôt, suivant quelques auteurs, des hommes de la police, des gendarmes envoyés par les autorités pour veiller, et au besoin pour contenir, le grand mouvement populaire dont le Baptiste était le centre.

C'est fort possible. Un passage intéressant de Joseph nous mettrait cependant sur une autre voie. A l'époque où nous place notre récit, Hérode Antipas était en train de faire campagne contre son beau-père Arétas, roi d'Arabie, dont il venait de renvoyer la fille. Les troupes qu'il avait rassemblées devaient précisément alors se réunir au midi de la Judée, et marcher de là contre l'ennemi. Quelques-uns de ces guerriers, se trouvant dans le

voisinage du prédicateur, en auraient profité pour venir le consulter¹⁸.

Qu'ils aient été, du reste, ce qu'on voudra, ces soldats reçoivent de Jean, comme leurs prédécesseurs auprès de lui, les ordres les plus pratiques et les plus simples. Rien absolument qui touche à la dogmatique. Pas un mot sur la doctrine ni sur la foi. – Point d'extorsions ; point de fraudes ; contentez-vous de votre solde. C'est tout ce j'ai à vous prescrire de la part de mon Maître. Au lieu de profiter de vos armes pour épouvanter les pauvres gens, soyez charitables, soyez justes, comme tous ceux à qui j'ai déjà parlé ; et de plus soyez humbles. Laissez le parler bruyant et rogue du soudard. N'ajoutez pas aux réquisitions ordonnées par vos généraux les dures exigences de votre fantaisie... Contentez-vous... Se faire aimer est plus sûr que se faire craindre.

Quelle que soit donc la classe particulière de consultants qui s'adresse à lui, Jean n'a pour eux tous qu'un même but : leur conversion. Et il y parvient par un moyen qui ne varie guère : provoquer en eux le sentiment du péché. Ses préceptes sont ceux d'une morale que vous appelleriez volontiers terre à terre. Il ne nous semble pas, cependant, qu'il pût agir en éducateur plus consommé. Sa méthode trahit une connaissance approfondie du cœur humain. Elle nous étonne d'autant plus qu'il avait eu moins de rapports avec les hommes. Elle nous contraint à admirer les leçons qu'il avait reçues du Saint-Esprit. Rien ne peut être changé efficacement dans la vie, si les sources mêmes de la vie ne sont pas changées, et c'est dans le cœur seul qu'il les faut chercher. En d'autres termes, et pour parler avec Celui que Jean-Baptiste annonçait, il faut commencer par rendre l'arbre bon, afin qu'il soit mis en état de porter de bons fruits. Les œuvres de la charité ne jailliront pas l'égoïsme ; l'avarice ne saurait faire naître des actes de

18. Cette opinion pourrait bien être confirmée par le terme que Luc emploie, *strateuomenoi*, moins des soldats en général que des hommes en campagne. Cp. Jos. Antiq. XVIII, 5, 1. D'autre part, le terme traduit par : N'usez pas de violences, ou : de chicanes, et qui signifie littéralement : « Ne faites pas les sycophantes, les délateurs, » s'appliquerait bien à des employés de la police.

désintéressement. Quand les racines et le tronc seront changés, alors les fruits le seront aussi. Alors les vallées seront comblées ; les collines seront [baissées ; ce qui est tortueux sera redressé ; les chemins raboteux seront aplanis. Alors le Seigneur pourra venir ; il trouvera pour l'accueillir un peuple bien disposé¹⁹.

Jeunes gens, mes amis, ne voulez-vous pas vous approcher à votre tour du Précurseur et lui dire : Que ferons-nous ? N'avez-vous pas besoin d'agir, mais en sachant quelle action vous pouvez faire ; de travailler, mais en connaissant le travail qui vous est imposé ? La réponse de Jean ne sera pas moins claire que celles qu'il adressa jadis aux péagers et aux soldats. Il ne vous dira point, j'ose vous l'affirmer : Quittez votre famille. Abandonnez votre carrière. Hâtez-vous d'en choisir une autre. Laissez là les petits devoirs. Visez à l'extraordinaire, au nouveau. – Vraiment non. Mais il vous dira : Quittez le péché. Renoncez aux plaisirs frivoles et séparez-vous de la vanité. Abandonnez ces conversations équivoques, remplies par des histoires scabreuses et des récits à double entente. Encore une fois, ce n'est pas le devoir présent qu'il faut quitter : c'est le péché, qui vous empêche de le remplir ou vous engage à le laisser. Attachez-vous aux préceptes les plus ordinaires de la morale. Voyez, reconnaissez, confessez les obstacles qu'ils rencontrent dans votre volonté timide ou rebelle... Faites des fruits dignes de la repentance.

Après cela, si les fruits portés sont de telle nature qu'il en résulte une vocation nouvelle, un appel à laisser pour un temps votre foyer, à vous avancer dans une carrière qu'autrefois vous n'aviez pas même prévue... allez ! Le Seigneur est avec vous, puisque c'est Lui qui vous envoie. Beaucoup de disciples de Jean-Baptiste l'ont quitté ; mais pour suivre Jésus-

19. On remarquera l'analogie profonde entre la prédication de Jean et celle d'un contemporain d'Ésaïe, le prophète Michée. « Qu'est-ce que l'Éternel demande de toi ? » dit-il au peuple assemblé dans le plus solennel des procès ? Et il répond : « Pratiquer la justice, aimer la miséricorde, marcher humblement avec Dieu. » Michée 6.8.



Christ. Lui-même, un jour, a dit adieu aux campagnes de la Judée et aux rives du Jourdain. L'homme austère est entré dans un palais. Il y a trouvé le marbre. Mais, pas un instant il n'avait failli au devoir. Ce qu'il avait si vaillamment prêché aux autres, il se l'était prêché à soi-même, et il avait obéi.

Baptême

Matthieu 3.5-6, 11-12. – Luc 3.3, 18-17, 21

Je répandrai sur vous une eau pure,
et vous serez purifiés.

(Ézéchiel 36.25)

Le baptême de Jean, d'où venait-il ?
Du ciel ou des hommes ?

(Matthieu 21.25)

La prédication n'était qu'une des faces du ministère exercé par le Précurseur. Malgré l'empreinte profonde qu'elle a laissée, elle n'était pas la partie la plus importante de son œuvre. Moyen et non pas but, elle conduisait au baptême et ne le remplaçait point. Elle rassemblait et retenait les foules en vue d'un acte. C'est cet acte qu'il nous faut étudier maintenant, à l'aide des documents assez rares qui nous sont parvenus.

Le baptême de Jean a exercé dans l'histoire religieuse d'Israël une influence considérable. Un quart de siècle environ après que le prophète était mort, nous en retrouvons encore les traces. Chez Apollos, par exemple, ce Juif d'Alexandrie, que les Actes nous représentent comme éloquent,

versé dans les Écritures, instruit dans la voie du Seigneur, fervent d'esprit, et ne connaissant tout d'abord « que le baptême de Jean¹. » De même, chez les douze disciples que Paul rencontre à Éphèse, au cours de son troisième voyage, et qui avouent naïvement ne posséder aucune notion du Saint-Esprit. Ils avaient été cependant « baptisés du baptême de Jean². » Examinons, il en vaut la peine, en quoi ce baptême consistait ; ce qu'il avait tout ensemble de nécessaire pour l'époque et néanmoins d'incomplet ; quel rôle il a joué dans la préparation à la venue du Messie.

D'entrée une question se pose. Le baptême était-il déjà connu et pratiqué chez les Hébreux avant le précurseur ? D'une manière générale et en tant que obligatoire, non. Nous n'en surprenons aucune trace précise dans l'Ancien Testament. Au moment de l'apparition de Jean, le titre de Baptiste qui lui est donné, la députation officielle du sanhédrin lui demandant de quel droit il baptise s'il n'est ni le Christ ni le prophète, tout cela semble établir deux choses : d'une part, que le baptême était envisagé comme un privilège exclusif, sinon du Christ, au moins de son Précurseur ; de l'autre, qu'on ne le pratiquait point encore dans les cercles religieux.

Pourtant, si elle n'existait pas sous la forme où Jean l'établit, cette cérémonie avait été annoncée, en termes plus ou moins précis, par plus d'un prophète. Les rites ordonnés pour la purification du lépreux en étaient déjà un symbole. On peut presque en dire autant de l'ensemble de ces prescriptions légales instituées pour effacer les souillures que l'Israélite avait contractées.

L'action de l'eau sur les objets et sur les corps préfigurait, assurément, l'action d'un autre agent sur l'âme. David doit bien l'avoir compris dans la prière de son repentir : « Purifie-moi avec l'hysope et je serai pur³. »

1. Actes 18.24-25

2. Actes 19.4

3. Psaume 51.9

Ezéchiël le comprenait, le devinait aussi, quand il prophétisait au milieu de ses compatriotes exilés : « Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles⁴. » Car cet homme de Dieu savait bien que toutes les rivières de l'Assyrie et toutes les pluies du ciel ne suffiraient point à laver un seul pécheur de son idolâtrie. Même pensée dans Zacharie, quand il s'adresse aux colons revenus du pays de la captivité et qu'il leur annonce un jour, encore lointain, auquel « une source sera ouverte pour la maison de David et les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté⁵. » L'eau peut effacer les taches matérielles. Vis-à-vis des taches morales elle demeure impuissante. Pas un prophète ne s'y est trompé, et Jean-Baptiste moins qu'aucun de ses prédécesseurs. En établissant donc le baptême comme un rite religieux, en en faisant même pour le croyant une obligation, une preuve de son repentir, il n'introduit ni des idées ni des signes absolument nouveaux. Comme toujours, le fil des révélations et des leçons de Dieu reste continu. La nouvelle alliance se rattache par une affinité, plus ou moins visible parfois, mais parfaitement réelle, à l'ancienne.

Jean-Baptiste, au reste, prit soin d'exposer clairement son point de vue aux néophytes qui se présentent à lui. Il a exigé d'eux, en tout premier lieu, la confession de leur péché. Confession entière, détaillée, remarquez-le. Il ne fallait pas se contenter de généralités. Les portes secrètes devaient s'ouvrir et les transgressions cachées, bon gré mal gré, venaient au jour. L'expression employée par Matthieu est très précise. « Confessant leurs péchés, ils se faisaient baptiser par lui. » D'où il résulte positivement que le Baptême manquait partout où l'aveu faisait défaut, lors, on pouvait bien entendre le prédicateur ; l'admirer même ; au besoin, l'applaudir. Mais on s'en retournait comme on était venu, sans faire partie du royaume des cieux. Ce n'est pas tout. Jean fait suivre la confession non pas d'une simple ablu-

4. Ézéchiël 36.25

5. Zacharie 13.1

tion, d'une aspersion avec l'eau du Jourdain. Il demande plus que cela. Il veut une immersion complète. Le corps entier doit s'enfoncer dans le fleuve et y disparaître un instant. Faut-il chercher longtemps pour découvrir le sens et la portée de ce symbole ? Autrefois, quand le peuple conduit par Josué voulut entrer dans la terre promise, ce même fleuve l'en séparait. Les Israélites l'ont passé à pieds secs. Aujourd'hui, entre le désert de l'indifférence et le Royaume messianique, un fleuve plus profond roule ses eaux fangeuses. Il n'est possible ni de le détourner ni de le mettre à sec. L'âme y est descendue ; s'y est plongée entièrement. C'est une mort que d'y rester. C'est une résurrection que d'en sortir. De même que notre corps, abandonné dans une eau qui le recouvre, ne tarde pas à y périr, de même notre âme est perdue lorsqu'elle reste dans ses fautes et dans son péché. Elle y meurt, dit saint Paul ⁶. Il faut à tout prix qu'elle en soit retirée, et retirée entièrement, pour revenir à la vie.

Or il y avait dans cet acte, et dans tout l'enseignement qui s'y rattachait, une humiliation incontestable pour Israël. Les pharisiens et les sadducéens qui se pressaient autour du jeune prophète devaient la ressentir, d'une façon tout particulièrement vive. Ils pouvaient se rappeler, certes, comment Elisée avait envoyé jadis un lépreux dans les eaux du Jourdain, pour y chercher la guérison de sa maladie. Mais ce lépreux était un païen, Naaman le Syrien. Dès lors, il n'y avait rien de plus naturel que de le forcer à se plonger dans ce fleuve Israélite. Tout le monde en convenait. Et chacun ajoutait, à part soi, que les choses changeaient complètement de face dès qu'il s'agissait des citoyens du peuple saint. Comment ? Un fils d'Abraham ! Un hébreu, fils des hébreux ! M'assimiler à cet idolâtre ! Donner à croire que je suis malade comme lui et que j'ai besoin d'être guéri ! Précisément. C'est le sens du baptême. Et c'est condition de la justification, telle que cet

6. Éphésiens 2.1. Comparez aussi Romains 6.3-11. On comprend que je n'essaie point ici une dogmatique du baptême. Ce serait hors de propos, et c'est à dessein que je n'entre pas dans la discussion du baptême ni du pédobaptême. Je m'efforce seulement d'exposer le sens du rite établi par Jean.

étrange indicateur la publie maintenant dans le désert de Juda.

Descends donc, Juif, héritier des promesses, juge dédaigneux des Gentils. Descends ! Ne te contente pas de tremper tes mains dans ces eaux et d'en mouiller ton front. Descends ! Plus bas encore. Tu en as jusqu'à la poitrine ; jusqu'aux épaules. Ce n'est pas assez. Descends toujours. Il faut que ces ondes fassent taire ta bouche orgueilleuse, éteignent ton regard méprisant, coulent au-dessus de ta tête, comme si tu étais mort. As-tu compris ? Noie là-dedans ta fierté, et ta propre justice, et tes haines nationales. Noie tes pratiques légales qui ne t'ont point sauvé et ne te sauveront jamais. Surtout, cesse de t'étourdir en répétant : J'ai Abraham pour père ! J'ai Abraham pour père ! Que les eaux du Jourdain emportent ton péché à la mer Morte et l'y fassent disparaître, comme le bouc des expiations emporte chaque année toutes les iniquités de ton peuple.

C'était donc beaucoup qu'un pareil baptême. C'était une révélation véritable du Dieu saint, une prédication de son impartialité. Écho anticipé de l'épître aux Romains, l'appel de Jean établissait qu'il n'y a point en l'Éternel d'acceptation de personnes. Le Juif et le Grec sont égaux devant lui, par le fait de leur péché. L'un et l'autre doivent passer par la voie de la repentance. Peut-on concevoir une préparation plus excellente au ministère de Jésus-Christ ?

Après cela, insistons bien sur ce terme. Préparation ; mais non pas l'œuvre elle-même. Le Précurseur ne peut pas remplacer le Sauveur. Paul, tout en rendant hommage au travail du Baptiste, a nettement établi ce que son baptême avait à la fois de nécessaire et d'insuffisant. Jean ne pouvait pas donner plus qu'il n'avait. Son rôle, assez grand d'ailleurs, a consisté uniquement à conduire les âmes à Celui qui devait venir. Il voulait les amener à croire en Jésus. C'est pour cela qu'il s'efforçait de faire naître la repentance. Mais le repentir tout seul n'a jamais sauvé personne. Vous le

savez peut-être par expérience personnelle, mes amis. Peut-être avez-vous ouvert les yeux sur vos fautes passées, gémi sur vos chutes, versé sur vos transgressions des larmes amères. Est-ce que ces sanglots vous ont donné la paix ? Avez-vous été en mesure de vous en consoler ? Non, n'est-ce pas ? Et c'est exactement ce que l'apôtre a fait entendre aux disciples d'Éphèse, quand il leur a dit : « Jean a baptisé du baptême de la repentance ; en disant au peuple que c'était afin qu'ils eussent la foi en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus⁷. »

Les disciples de Jean, donc, malgré les pas énormes qu'il leur a été donné de faire à l'école de leur maître, n'ont pas pu y trouver la vérité tout entière. Le Précurseur leur annonçait Jésus ; il a fait plus : il le leur a montré. Le leur communiquer n'était pas en son pouvoir. D'ailleurs, il ne l'avait pas vu encore, durant les premiers mois de sa prédication et de son baptême. Il l'avoue lui-même avec sa franchise accoutumée. « Je ne le connaissais pas » dit-il à ses adhérents, juste au moment où il vient de le leur désigner pour la première fois. Il n'était pas beaucoup plus au clair en ce qui concerne le Saint-Esprit. Car, bien qu'il en eût été rempli dès le sein de sa mère, le Saint-Esprit n'avait pas encore été manifesté comme il devait l'être plus tard. La Pentecôte n'avait pas eu lieu.

Ainsi, des trois termes qui font la formule du baptême chrétien, Jean ne pouvait en employer qu'un, le premier. Baptiser au nom du Père, oui. Au nom du Fils et du Saint-Esprit, cela ne lui était pas possible. Et si nous voulons résumer brièvement la mission du baptême de Jean et celle du baptême chrétien, nous dirons que le premier préparait pour le royaume des cieux, que le second seul y introduit.

Le fils de Zacharie, au reste, ne l'a pas seulement senti. Il l'a publié sans la moindre réticence. Il n'a pas un instant caché aux foules le but et

7. Actes 19.4

le sens du rite nouveau. « Je vous baptise d'eau, leur dit-il ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales. C'est lui qui vous baptisera d'Esprit Saint et de feu. » Ce dernier domaine m'est interdit. . . Le peuple, un instant surpris, excité, se demande si Jean ne serait point beaucoup plus qu'il ne veut bien le dire – peut-être le Messie lui-même. Le Précurseur ne favorise jamais cette erreur. E ne veut pas passer, ne fût-ce qu'un jour, un moment, pour ce qu'il n'est pas. Il étendrait son œuvre, s'il se laissait faire. Il obtiendrait plus de succès. Oui ; mais aux dépens de la vérité, et c'est ce qu'il ne fera point. – Ma place, semble-t-il dire, est assez belle comme cela. Je n'essaierai même pas d'en conquérir une autre, Non, non ! Il en vient un après moi. C'est lui qui est le grand, le souverain. En sa présence, les fonctions du dernier des esclaves sont encore trop hautes pour moi. Je ne mérite pas de les remplir.

Et puis, celui qui vient n'est pas grand seulement. Il est saint. S'il baptise de l'Esprit, il baptise aussi de feu : en d'autres termes, de cet Esprit qui consume, comme le feu, tout ce qui doit périr. Seul il sait assez, et seul aussi il peut assez, pour séparer du bon grain la balle qui doit périr. Il a son van dans sa main, et s'en sert. Le divin moissonneur ne laisse entrer dans son grenier que le froment. Tout le reste, il le brûle dans un feu qui ne s'éteint point. . .

Voulez-vous essayer de vous transporter en imagination au milieu des auditeurs du Baptiste ? Il y a longtemps, certes, qu'on ne leur avait parlé de la sorte. Ce mâle courage, cette clarté pénétrante, ces reproches incisifs où l'amour ne fait pourtant point défaut, les trouvait-on chez les scribes et chez les docteurs de la loi ? Assurément pas. Rarement la conscience a été prise à partie comme par ce nouveau prophète. La vôtre, mes amis, ne le sera-t-elle point ? Balle ou froment ? Il me semble que ce poignant dilemme devait se dresser en face de ces soldats, et de ces péagers, et de ces grands personnages qui se remplaçaient incessamment autour de



l'orateur. Ou bien le grenier du Père céleste, cette maison de l'Éternel, dont le Psalmiste chantait que son habitation y serait pour longtemps⁸ Ou bien ce feu toujours brûlant, où déjà Ésaïe voyait les méchants disparaître, et qui devient pour tous un objet d'horreur⁹. Il faut choisir. Chaque sermon du Précurseur aboutissait à cette conclusion. Votre choix est-il fait ? Savez-vous ce que vous êtes... Balle ou froment ?

Une annonce mystérieuse traverse ces exhortations. Jean, sans nommer personne, désigne quelqu'un qui doit venir, ou plutôt qui vient déjà. On dirait presque qu'il l'entrevoit là-bas, dans les derniers rangs de la foule. « Il vient celui qui est plus puissant que moi... Qui est-il donc ? Où est-il ? Jean ne précise pas. Ce qu'il sait ne va, pour le moment, pas au delà... Mais il vient ; cela, je puis le certifier... Et le prophète attend toujours.

Ah ! mes amis, il n'a pas cessé de venir, celui que le Précurseur annonçait. Il s'appelle parfois dans le Nouveau Testament « le venant. » A vous de l'attendre aussi. Ou plutôt, faites mieux : allez à sa rencontre. Il vient. Serait-ce pour vous un sujet de terreur ? Tremblez-vous à la pensée d'un tête à tête lui ? Vous n'êtes pas plus dignes que Jean-Baptiste de délier la courroie de ses souliers. Mais si vous vous êtes soumis au baptême de repentance, la venue du Christ n'a pour vous plus rien d'effrayant, car c'est désormais celle d'un Sauveur.

Une heure unique dans l'histoire va sonner. Le Précurseur et le Messie vont se rencontrer, et, pour un instant, le plus petit remplira les fonctions du plus grand. Abordons l'étude de cette scène.

8. Psaume 23.6

9. Ésaïe 66.24

Rencontre avec Jésus

Matthieu 3.13-17 – Marc 1.9-11 – Luc 3.21-22 –
Jean 1.30-34

Je publierai le décret. L'Éternel m'a dit : Tu
es mon fils ! Je t'ai engendré aujourd'hui.

(Psaume 2.7)

Selon toute apparence, Jean-Baptiste et Jésus-Christ ne s'étaient encore jamais vus – sauf peut-être pendant leur première enfance. Rien ne nous dit qu'à douze ans Jésus ait rencontré son cousin dans Jérusalem, à la fête de Pâque. Lorsque Jean affirme par deux fois, dans le quatrième Évangile, qu'il ne connaissait pas le Christ¹, nous n'avons aucun droit de douter de sa parole, et aucun motif valable pour l'interpréter spirituellement. Il ne veut pas dire : Je ne pouvais me douter de ce qu'il était. Il veut dire tout simplement : Je ne le connaissais pas. Rien de plus. Mais qu'il devait tarder au fils d'Elisabeth de s'entretenir enfin avec le fils de Marie ! La gloire qui était en train de le couvrir, le bruit que faisait son nom, rien ne contentait son cœur tant qu'il n'avait pas vu Jésus. Ce n'était pas lui qui aurait dit :

1. Jean 1.31, 33

« Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Il me semble plutôt que l'impatience de voir le Nazaréen devait de plus en plus remplir son âme.

L'importance de cette entrevue est si considérable, que nous en lisons le récit dans nos quatre Évangiles. Avec des différences de détails, tous sont d'accord sur ce point essentiel que ce fut Jésus qui vint à Jean, et non pas l'inverse. Il ne paraît pas que la rencontre ait eu lieu dans un moment où la foule aurait diminué. Au contraire. « Comme tout le peuple se faisait baptiser, dit saint Luc, Jésus se fit aussi baptiser. » Nous n'en concluons pas, cependant, que le peuple entier ait été le témoin de ce baptême.

Matthieu, dont le récit est le plus complet, est le seul qui fasse précéder l'acte lui-même d'un entretien de Jean avec Jésus. Marc, le plus bref de tous, a pourtant, selon son habitude, un trait qui n'appartient qu'à lui. Ils nous dépeint les cieux non pas ouverts seulement, mais « déchirés » (suivant une traduction littérale) ; comme si une force soudaine et violente avait alors agi dans les lieux très hauts. Luc se contente d'un résumé rapide. Il associe étroitement le baptême du Christ et celui du peuple, le premier formant en quelque sorte un épisode du second. Seul, il raconte que Jésus pria à cet instant solennel. En sorte que l'envoi du Saint-Esprit et la parole de l'Éternel peuvent être considérés comme des réponses à l'invocation du Seigneur. Nous constaterons plus loin les divergences que trois récits présentent, quant à la forme de la parole de Dieu alors prononcée. Saint Jean enfin, n'écrit pas un récit proprement dit du baptême. Il se borne à rappeler le signe qui l'accompagna, et qui servit au Précurseur à reconnaître le Messie.

Aucun évangéliste ne fixe une date à cet événement. Suivant une tradition bien difficile à contrôler, et qui paraît se rapprocher beaucoup de la légende, Jésus aurait été baptisé le 6 ou le 10 janvier. Avouons que nous

n'en savons rien ; c'est plus simple et plus franc. Le Baptiste avait remonté quelque peu le cours du Jourdain. Il se trouvait à Béthanie², probablement auprès d'un gué du fleuve ; sa voix, donc, ne résonnait plus dans le désert proprement dit. A mesure qu'il se rapprochait des localités habitées, l'empressement des visiteurs ne faisait qu'augmenter.

Un jour, il voit approcher celui qu'il annonçait depuis longtemps. D'après ses propres déclarations, nous l'avons rappelé, il ne le connaissait pas. Pour quelles raisons donc s'oppose-t-il d'abord à son projet ? Comment peut-il certifier que c'est lui, Jean, qui aurait besoin d'être baptisé par ce nouveau venu ?

Matthieu, dans le récit duquel cette difficulté se rencontre, est celui qui nous aide à la résoudre. Il insiste sur ce fait, relevé aussi par Marc, que Jean ne baptisait personne sans avoir exigé une confession. Avec chaque néophyte, une conversation – peut-être étendue à plusieurs individus à la fois – précédait nécessairement l'entrée dans les eaux baptismales. Il n'avait point d'exceptions. Il n'y en eut pas pour Jésus. Précisément par ce que Jean ne le connaissait pas, il aurait été moins qu'un autre exempté de cet entretien. Admettons que l'impression produite par lui sur le prophète ait été déjà saisissante ; que son égard, sa physionomie aient rayonné de sainteté. Je le veux bien ; il n'y a rien là que de fort probable. Et j'ajoute : raison de plus pour que la conversation ordinaire ait été réclamée. Elle aura été, aussi, plus que jamais intime.

Les historiens ont jeté un voile sur cette heure, sur ces minutes sacrées. Qui oserait le soulever ? Qui dira l'effet que produisirent, dans la conscience du prédicateur de la repentance, les premiers mots prononcés par Celui qui n'a point connu de péché ? Certes, il ne pouvait confesser ni transgression,

2. C'est ainsi, d'après les plus sûrs témoignages, qu'il faut lire Jean 1.28. Le mot Béthabara n'est qu'une correction. Inutile d'ajouter qu'il ne peut s'agir du Béthanie de Lazare.

ni oublié. Mais croyez-vous qu'il ait pu ne point parler du péché ? Ne pensez-vous pas, plutôt, qu'il s'est exprimé à son sujet en un langage tel, avec tant d'horreur pour le mal, avec tant d'amour pour les coupables, qu'un cri, bientôt, sortit de l'âme du Précurseur : C'est lui !... C'est toi ! Tu es le Désiré des nations. Et tu viens à moi ; tu veux que je te baptise, toi ! Ah ! n'intervertissons pas les rôles. C'est moi qui ai besoin de recevoir ton baptême... Bien avant les huissiers envoyés un jour pour saisir le fils de Marie, le fils d'Elisabeth a prononcé sur lui ce jugement, auquel tous les siècles ont souscrit : Jamais homme n'a parlé comme cet homme !

Jean-Baptiste avait raison, sans doute. Et pourtant il se trompait. Il ne savait pas ; il ne comprenait pas. Le néophyte qui vient de se présenter à lui est assurément supérieur à tous les autres. Il lui est très supérieur à lui-même. Néanmoins, c'est lui qui veut être et qui sera baptisé. Il n'est pas venu, cette fois, pour prêcher – bien que son humiliation volontaire soit la plus puissante des prédications ; ni pour instituer un sacrement : c'est trop tôt, et son Église n'est pas fondée ; ni pour éclipser le Précurseur : le rôle de ce dernier n'est pas encore terminé. Il est venu pour se soumettre. Fils de Dieu, Jésus est aussi fils de l'homme. En cette qualité, il entend ne point se séparer de cette foule qui, pour le moment, revient à son Père par la voie du baptême. Il estime que la justice exige que lui aussi passe par ce chemin, en tant que représentant de l'humanité. Il écarte donc les mains du prophète qui voulait le repousser. Il fait taire les objections, les scrupules. « Laisse maintenant, » dit-il. Obéis ! Et devant cet ordre qui n'admettait pas la discussion, Jean ne répond plus rien. Il a bien assez reconnu l'autorité de son interlocuteur, pour s'incliner devant sa volonté. Ils descendent tous les deux dans le Jourdain. La voix tonnante qui lançait son appel : race de vipères ! après s'être faite suppliante un instant, se tait maintenant. L'heure est au silence et à l'adoration. Il y a des moments où l'on ne questionne plus ; la parole ne peut plus exprimer la pensée ; la bouche se ferme, domptée par une force invincible. Jean-Baptiste est arrivée à l'un de ces moments. Il

n'est pas moins grand, croyez-le, qu'au sein de la multitude qui lui obéit habituellement. L'humilité de Jésus-Christ, en appelant la sienne, le conduit à la vraie grandeur.

L'acte proprement dit du baptême n'est pas raconté. A quoi bon ? Ces descriptions toutes matérielles n'ont pas d'importance. Il semble seulement résulter du récit de Matthieu qu'à peine l'acte terminé, Jésus sortit de l'eau³. Les autres néophytes y étaient probablement plus longtemps. Pour Jésus, cela n'était point nécessaire. Il convenait même que cela ne fût point, et que tout de suite une différence séparât des autres. Au surplus, sa prière devait déjà le distinguer d'eux tous. Qui donc avait prié comme lui, en entrant dans les eaux du fleuve, en s'y plongeant, en en ressortant ? Personne. Aussi, c'est à cette prière intense que Dieu va répondre par trois signes presque simultanés, qui donneront au baptême de Jésus un caractère absolument unique. Ces signes seront à la fois pour le Christ et pour le Précurseur. Car, d'après le récit du quatrième Évangile, il n'y a aucun doute que Jean-Baptiste aussi n'ait su et entendu.

C'est d'abord le ciel ouvert. Déchiré, comme dit saint Marc. Pourquoi donc cette déchirure ? Annonce-t-elle celle de ce voile du temple, qui se fendra du haut en bas lorsque Jésus mourra sur la croix ? Elle n'est pas sans analogie avec elle. Elle me semble avoir, cependant, une autre signification. Par cette brusque ouverture faite au travers des cieux, ne voyez-vous pas apparaître quelques-uns des secrets de la vie divine ? N'est-elle pas une preuve qu'une communication peut s'établir entre le ciel et la terre, que le pécheur n'est plus exclus à jamais du séjour de la gloire, et que ce rétablissement d'une union dès longtemps brisée, c'est à Jésus même qu'il est dû ? Ne dit-elle pas, dans ce langage symbolique qui convient si admirablement à la scène, que Jésus, tout en vivant sur notre terre, ne cesse pourtant point d'habiter auprès de Dieu, ainsi que lui-même prendra soin de l'affirmer

3. Matthieu 3.16, « sortit *immédiatement*. »

bientôt⁴ ? Il y a donc dans cette déchirure une révélation véritable. – Faut-il y découvrir, avec quelques esprits chercheurs, ou même un peu rêveurs, une sorte de vision accordée aux anges et aux saints de l'ancienne alliance ? Ont-ils été invités à contempler le spectacle extraordinaire du Seigneur préludant à sa carrière par un acte d'abaissement ? Il se peut. Je ne l'affirmerais pas, toutefois.

C'est, en second lieu, le Saint-Esprit descendant du ciel ouvert et, sous une forme visible, venant se poser sur la tête du Sauveur. « Comme une colombe, » dit le texte. Ce serait mettre dans les mots plus qu'ils ne disent en réalité, que d'y trouver la preuve l'apparition réelle et matérielle d'une colombe. Nulle phrase n'affirme que Jean et Jésus aient vu un oiseau. Ils ont vu l'Esprit Saint sous une apparence corporelle, voilà qui est certain. Cette apparition s'est plus ou moins confondue avec celle d'une colombe : voilà qui ne l'est pas moins. Après cela, il se peut que leurs yeux aient été frappés par un rayon lumineux, dont la blancheur éclatante leur aurait rappelé celle d'une colombe, en même temps que sa descente lente et calme les aurait fait penser au vol de cet oiseau. Il n'y a pas pour nous article de foi dans l'affirmation de cette hypothèse. Retenons surtout que l'image apparue symbolise, on ne peut plus heureusement, la pureté et la sagesse que le Saint-Esprit communique.

Nous ne serons pas moins frappés de la différence entre cette apparition visible du Saint-Esprit et celle que nous rencontrons au matin de la première Pentecôte chrétienne. Dans ce dernier cas, des langues de feu séparées les unes des autres et se posant sur la tête de chacun des disciples. Dans le premier, un oiseau, les ailes déployées, qui s'arrête sur un seul personnage. Les deux symboles sont très riches et non moins clairs. A la Pentecôte, les dons divers du Saint-Esprit sont répartis à chacun selon qu'il convient, et en vue de l'utilité commune⁵. Tous ne sont point conférés à tous. Ici au

4. Comparez Jean 3.13, « le Fils de l'homme qui est dans le ciel. »

5. 1 Corinthiens 12.1

contraire, au baptême de Jésus, l'universalité de ces dons vient se concentrer en une seule personne et demeurer en son âme. Mais aussi cette personne est celle de Jésus-Christ. L'inspiration dont il jouira ne sera point partielle, incomplète. Elle sera parfaite.

Après cela, faut-il voir dans cette colombe une allégorie rappelant le passé ? Un souvenir de celle de l'arche ? C'était un bien effroyable déluge, que celui qui couvrait le monde d'iniquités et de larmes à l'heure où Jésus de Nazareth y apparut. Jamais le rameau d'olivier n'y avait été plus nécessaire... Et malgré cela nous dirons : n'abusons pas du symbole.

La troisième et dernière réponse accordée à la prière du Christ, c'est une voix qui se fait entendre du ciel. D'après Marc et Luc, elle s'adresse directement à Celui qui sort du Jourdain, et elle lui dit : Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » Suivant Matthieu, elle aurait parlé à Jean-Baptiste et, désignant Jésus, aurait dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Voir dans cette double version une contradiction, c'est vraiment être hanté par la passion des difficultés. La voix, nous en sommes convaincus, avait pour but d'instruire Jean et de fortifier Jésus. Tous les deux l'ont entendue. Probablement dans les mêmes termes. Mais quand Jean-Baptiste l'a rapportée, il lui a donné tout naturellement la forme de la troisième personne. Parlant du Messie, du Précurseur, elle ne pouvait rester dans le souvenir ce dernier qu'en ces mots : « Celui-ci est mon Fils... »

En tout cas, rien dans le texte n'autorise à faire de cette voix un simple phénomène naturel, un coup de tonnerre par exemple. Ce sont bien des paroles articulées qui ont été prononcées. L'original de ce témoignage rendu à Jésus-Christ, nous le trouvons déjà dans l'Ancien Testament. Par exemple dans une strophe du Psaume deuxième : « L'Éternel m'a dit : Tu es mon fils ! Je t'ai engendré aujourd'hui⁶. » Ou dans une prophétie d'Ésaïe : « Voici mon serviteur, que je soutiendrai, mon élu en qui mon âme prend plaisir⁷. »

6. Psaume 2.7

7. Ésaïe 42.1

Seulement, la parole antique prend une allure nouvelle. Le serviteur est nommé. Le Fils n'est plus annoncé dans un très lointain avenir. Il est montré aussi clairement que possible. C'est celui sur qui le ciel s'est ouvert ; celui dont les ailes de la colombe couvrent la tête ; celui qui est venu de Nazareth pour recevoir le baptême de Jean.

Un autre témoin que le Baptiste a-t-il vu cette scène, entendu ce témoignage ? C'est peu probable. La même déclaration retentira plus tard sur le mont de la transfiguration : elle ne sera recueillie que par trois disciples privilégiés. En ce moment, à qui d'autre aurait-elle été utile qu'à ces deux jeunes hommes, consacrés dès leur naissance, l'un pour sauver, l'autre pour préparer le salut ? Il importait à l'un comme à l'autre d'entendre le jugement porté par le Père sur le Fils. Le Précurseur avait besoin, pour reprendre avec un redoublement d'énergie et de foi son héroïque ministère. Jésus en avait besoin, à ce premier pas public et décisif qui l'introduit dans la *via dolorosa*, pour aboutir au calvaire. A la veille de la tentation, il lui fallait savoir qu'il était l'objet de *toute* l'affection de l'Éternel, comme il avait reçu *tous* les dons du Saint-Esprit.

Mes amis, c'est aussi toute votre affection et non quelques miettes de vos sympathies que le Sauveur réclame. Il y a droit ; car il s'est livré pour vous. Ne partagez pas avec d'autres.

L'histoire des missions nous présente nombre de cas où le seul obstacle à la conversion d'un païen est précisément ce petit mot *tout* sur lequel j'insiste en ce moment. Un peu d'affection pour Jésus-Christ ? Oh ! certainement. Beaucoup d'affection même. Car Il est très supérieur à tous nos dieux. Mais tout mon cœur, toute ma vie ? C'est trop. – Ainsi pensait un brahmine, que les enseignements du Christ avaient pieusement touché et qui, passez-moi l'expression, tournait autour de lui, sans parvenir à se décider. Ce qui le retenait, c'était l'acte même auquel nous venons de voir Jésus se soumettre ; c'était le baptême. Il voulait bien abandonner son culte ; fermer ses Schastras, ne plus consulter que l'Évangile. Mais se faire baptiser, c'était

perdre la tresse sacrée qui distingue la caste ; c'était presque tomber au rang des parias. – Missionnaire, dit-il un jour, tout triomphant, à son pasteur, cet Abraham dont tu nous a tant parlé n'a jamais été baptisé. Et tu dis qu'il fut le père des croyants. Ne pourrais-je pas faire comme lui ? – Bien, répond le missionnaire. Fais comme lui. Seulement tu en es encore très loin. Il offrit son propre fils en sacrifice ; et toi tu ne veux pas offrir une pauvre tresse de tes cheveux. – Cherchez bien, mes chers amis. N'y aurait-il pas quelque tresse, aussi, je veux dire quelque habitude, quelque fantaisie, quelque chose à la fois de très petit et de très grand, qui vous empêche de donner au Sauveur toute votre affection ?... Cherchez. Le meilleur moyen de trouver, c'est encore de regarder à Christ, toujours à lui, et de lui redire avec le poète chrétien :

Que sur tes yeux, ô divin frère,
Mes yeux, arrêtés chaque jour,
Y boivent la sainte lumière,
La sainte flamme de l'amour !

Ne quittons pas la scène qui vient de nous occuper, sans nous poser encore deux questions : Quelle signification le baptême de Jésus-Christ avait-il pour lui-même ? Laquelle eut-il pour Jean-Baptiste ? Nous tâcherons de répondre sans nous lancer dans des discussions théologiques.

Demander quel sens le baptême avait pour Jésus, c'est, n'est-ce pas ? examiner pourquoi il a voulu s'y soumettre. Là-dessus, il nous fournit la réponse. C'est qu'il jugeait convenable d'accomplir ainsi toute justice⁸ Il estimait, donc, qu'il aurait manqué quelque chose à sa justice s'il ne s'était pas fait baptiser. Cela n'efface point la difficulté. Mais cela nous met cependant sur la voie pour la résoudre.

8. Matthieu 3.15

Tout acte de la vie publique de notre Sauveur doit être envisagé, pensons-nous, à un triple point de vue, savoir : dans ses rapports avec Dieu, avec les hommes, avec lui-même, c'est-à-dire avec son œuvre. Appliquons cette règle dans le cas présent, et ne sortons pas de l'idée de justice qui domine toute la question. Nous verrons peut-être ainsi le problème s'élucider. En ce qui concerne les rapports de Jésus avec Dieu, son baptême s'explique par un mot ; celui de consécration. Il était juste que tout Israélite, résolu de se consacrer à l'Éternel comme un enfant à son père, se soumit au baptême de Jean. Il devait, pour cela, confesser son péché. Mais il y avait à cet acte une autre face : la confession de son amour. Si je n'aime pas Dieu, n'est-il pas vrai ? jamais je n'irai lui faire l'aveu de mes transgressions. Si je le fais, c'est une preuve que je l'aime. Eh bien ! si Jésus n'a point de péché à confesser, il n'en a pas moins à témoigner de son amour pour son Père : Amour allant jusqu'au sacrifice de soi, et par conséquent dépassant, comme le ciel dépasse la terre, celui que le plus pieux des Israélites peut manifester en ce moment. Si le baptême est un sceau de l'amour pour Dieu, Jésus s'y soumettra. Si c'est un moyen de se mettre à part pour le service du Père, de se consacrer par conséquent, il se fera baptiser. Il dira plus tard, dans la prière sacerdotale et en parlant des disciples : « Je me sanctifie moi-même pour eux⁹. » Son amour lui en faisait un devoir. C'est ainsi qu'il lui convenait d'accomplir toute justice.

Un mot aussi explique cet acte dans les rapports du Christ avec les hommes. C'est le mot de solidarité. Jésus a été fait semblable à nous en toutes choses. Il n'a point commis de péchés ; non sans doute. Mais il a porté nos péchés¹⁰. Avant la croix, où ce fardeau l'écrasera, il s'en charge déjà, il l'enfonce avec lui dans l'eau du baptême. C'est ainsi qu'il présente au Père et les transgressions et le repentir de ses frères. Sa sainteté dès lors, loin d'élever une barrière entre eux et lui, deviendra un lien de plus, car il voudra la leur communiquer. C'est donc par cet acte qu'il entend

9. Jean 17.19

10. Voir le développement de cette pensée dans notre chapitre 8.

préfigurer la mort par où il passera, pour nous gagner la vie éternelle. Il y a, entre la scène du Jourdain et celle de Golgotha, un lien étroit et nécessaire. En pénétrant dans le fleuve comme un simple néophyte, Jésus s'engage à mourir et à sauver. Et comme son incarnation l'a lié à l'humanité tout entière et sa circoncision au peuple hébreu, son baptême, maintenant, le lie à toute la partie saine et vraiment pieuse de son peuple. Ce n'était pas autrement qu'il lui convenait d'accomplir toute justice.

La même conclusion s'impose, enfin, si nous envisageons le baptême du Christ en face de son œuvre. Son ministère est dès maintenant inauguré. Mais comment ? Par un acte d'abaissement volontaire. Il est sorti de la retraite ; il a dit adieu à la vie privée. Est-ce pour ceindre la couronne ? Non. Bien qu'il ait été annoncé, trente ans auparavant, comme le roi des Juifs, il ne se montre ici qu'en l'apparence d'un pénitent. Son œuvre d'expiation, commencée dans Nazareth, passe maintenant dans le domaine public. Or la justice établie par Dieu veut que la grandeur ne soit le partage que de celui qui s'abaisse. A Jésus humilié, le Saint-Esprit qui élève va être donné dans une mesure toute nouvelle. La proclamation de sa royauté va retentir, au moment où il semble y avoir renoncé. De même, la victoire dernière qu'il remportera sur le prince de la mort ne lui sera pas accordée, avant qu'il ait été « livré entre les mains des méchants. » S'il est entré dans l'eau baptismale comme Jésus de Nazareth, il en ressort comme le Messie d'Israël. Et c'est ce Messie qui sera le Sauveur de l'humanité !

Mystère, dites-vous ? Oh ! mes amis, je le sais, je le sens comme vous. Plus j'essaie de comprendre ces profondeurs et d'écarter ces voiles, plus je reconnais mon impuissance, et je m'écrie avec le patriarche Job : « Je mettrai maintenant ma main sur ma bouche¹¹. » Nos explications ne sont que des balbutiements. Je crois pourtant que nous les pouvons conclure par ces mots : Il y a eu, dans le baptême de Jésus, un principe de consécration, une intention de solidarité, une leçon sur la vraie grandeur. C'est ainsi qu'il a

11. Job 39.37

trouvé convenable d'accomplir toute justice.

Quant à la signification pour Jean-Baptiste de ce même baptême, nous rencontrons moins de difficultés. Nous trouvons, si je ne me trompe, deux effets de première importance que cet événement dut produire pour lui.

En premier lieu, une confirmation éclatante de tout son ministère. Si le Messie venait réclamer son baptême, certes il lui donnait un témoignage d'approbation aussi complet qu'il pouvait le désirer. Autant que nous le savons par le récit sommaire des Évangiles, c'est la seule occasion où le Sauveur et le Précurseur se soient rencontrés de manière à pouvoir converser ensemble. Eh bien ! cette occasion unique a conféré à Jean un honneur indélébile. Ne dirait-on pas un acte de déférence de Jésus-Christ, à l'égard d'un rite institué par un autre que lui ? Si nous ajoutons cet acte aux paroles que le Seigneur a prononcées plus tard, nous verrons que pas un des enfants des hommes n'a reçu du Fils de Dieu pareille marque d'approbation. Aussi, quelle puissance nouvelle le jeune prédicateur dut gagner à partir de ce moment ! Comme sa parole, déjà si ferme, y puisa plus d'énergie ! Surtout, combien ses enseignements particuliers, ses entretiens avec les néophytes progressèrent en intimité autant qu'en autorité, toutes les fois qu'ils tombèrent sur la personne de Jésus ! Désormais, il ne dira plus : Je ne le connais pas. Il le connaît, au contraire, mieux que personne. Il ne l'attend plus dans l'avenir. Il l'a vu. Il l'a entendu. Il a contemplé les cieux ouverts au-dessus de sa tête. Il a recueilli la déclaration du Père : Celui-ci est mon Fils bien-aimé.

En second lieu, un avertissement. Il semble, au premier abord, faire contraste avec ces encouragements. Il en est, cependant, la conséquence. Le baptême de Jésus-Christ prépare Jean-Baptiste à décroître. Son ministère n'est plus, désormais, le premier ; il faut qu'il s'efface. Le moment est venu pour ce prédicateur, populaire entre tous, de passer au second rang. Pour



toute autre nature que pour la sienne, c'eût été une dure épreuve. Pour lui, c'est bien plutôt le couronnement de son œuvre. Il sait qu'il doit diminuer. Il accepte joyeusement cette fin de sa tâche, comme il en avait accepté le début. Dès longtemps il avait pris pour devise : Non pas moi, mais Lui. Ne disait-il pas au peuple, quand l'admiration et l'enthousiasme étaient sur le point d'aveugler ses partisans : Il en vient un après moi ? C'est celui-là qui est grand ; en sa présence je ne suis rien. Disparaître derrière lui, c'est encore un honneur. Et quel est donc, je vous prie, entre tous les prophètes, celui qui n'a été éclipsé que par Jésus-Christ ? Cela ne peut être dit que de Jean-Baptiste ; cela reste son plus beau titre de gloire.

Interrogatoire

Luc 1.19-28

L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi. Vous l'écouteriez. . . Mais le prophète qui aura l'audace de dire en mon nom une parole que je ne lui aurai point commandé de dire, ou qui parlera au nom d'autres dieux, ce prophète-là sera puni de mort.

(Deutéronome 18.15-20)

C'est au quatrième Évangile que nous avons à demander maintenant la suite de l'histoire du Précurseur.

Jésus s'est retiré, lui aussi, dans le désert ; il avait à y subir la tentation. Pendant ce temps, Jean a continué à rendre son témoignage, plus précis et plus saisissant qu'il n'avait pu l'être jusqu'alors, car il s'était entretenu avec le Sauveur. Puis, au moment où l'épreuve du Messie approche de son terme, trois jours mémorables se suivent. Dans le premier, le prophète est appelé à répondre à un véritable interrogatoire que les autorités de son peuple lui font subir. Dans les deux autres, il prononce les paroles qui devaient,

d'une part, dépeindre et résumer toute l'œuvre de Jésus, de l'autre grouper autour du Christ ses premiers disciples, et fonder l'Église chrétienne. C'est ce que saint Jean nous raconte, avec une exactitude minutieuse, dans les versets 19 à 42 de son chapitre premier.

Les prédications du Baptiste avaient fait un bruit considérable. L'écho en avait résonné bien vite dans Jérusalem, en jetant l'inquiétude au sein du sanhédrin. On apprenait que les foules se portaient auprès du nouveau venu avec un empressement inouï ; que le peuple se demandait sérieusement s'il ne se trouvait point en présence du Christ ; que tous les rangs de la société, réunis dans une même curiosité, étaient confondus par cet étrange réformateur, dans un même jugement et dans une même pénitence. On savait que nulle distinction n'était admise ; que les pharisiens et les sadducéens étaient traités de race de vipères : qu'il leur était enjoint, comme au plus vulgaire péager, de confesser leurs péchés et de descendre dans l'eau du Jourdain en signe de repentir. Autant de traits auxquels il était impossible de méconnaître une doctrine nouvelle. Un prophète surgissait en Israël, sans avoir encore reçu de mandat régulier. Le devoir du conseil religieux, en pareilles conjonctures, était fort nettement tracé. Il avait, de par le législateur, le mandat d'examiner, de s'informer. Gardien de la loi, il était tenu par son serment à ne laisser passer aucune innovation sérieuse sans lui demander ses titres, et sans la soumettre à une analyse sérieuse. Car, avait dit l'Éternel, « tout prophète qui aura l'audace de dire en mon nom une parole que je ne lui aurai point commandé de dire, ou qui parlera au nom d'autres dieux, ce prophète-là sera puni de mort¹. »

Une délégation sera donc envoyée à Jean par le sanhédrin, avec mission de lui poser des questions très serrées. En ajoutant que ces députés appartenaient au parti des pharisiens (verset 24), peut-être l'évangéliste a-t-il voulu nous donner à entendre que ces gens-là se sentaient très particulièrement

1. Deutéronome 18.20-22

visés et touchés. La loi ne leur aurait pas commandé d'aller interroger ce prophète, que déjà leur orgueil blessé leur en aurait fait une obligation. « Toi qui es-tu ? » demandent-ils, non sans hauteur, aussitôt après leur arrivée.

Les réponses qu'ils obtiennent se signalent tout ensemble par leur décision et par leur réserve. Beaucoup de décision : « Il déclara, dit le texte. Il ne nia point. Il déclara. » Pas un instant d'hésitation ni de timidité. Il y a longtemps, semble-t-il, que la réponse était toute prête. Beaucoup de réserve ensuite. Nulle causerie inutile. Pas une parole de trop ; rien qui ressemble au plaisir de se faire entendre et de jouer un rôle. Une seule et unique ambition : dire la vérité. Il l'a dite aux foules ; il ne la cachera pas aux représentants de l'autorité.

Les voilà devant lui. Non seulement des lévites, mais des sacrificateurs aussi. Une sorte de juge d'instruction avec ses greffiers. C'est solennel ; et c'est presque en prévenu que Jean comparait devant eux. En tout cas, ils ne doivent éprouver pour lui aucune sympathie. Ne leur a-t-il pas causé le grand tort de détourner d'eux le courant de l'admiration populaire ? C'est une de ces injures qui ne se pardonnent guère.

Cinq questions lui sont successivement posées ; quatre concernent sa personne ; la cinquième, ses fonctions. Il répond brièvement, mais avec une précision qui ne doit rien laisser à désirer. Il dira d'abord ce qu'il n'est pas ; ensuite ce qu'il est ; enfin pourquoi il baptise.

Première question : Qui es-tu ? Elle a dû être un peu plus longue que cela. Car Jean déclare qu'il n'est point le Messie. Il faut donc bien qu'on lui ait demandé s'il l'était. Avec toute la partie éclairée et plus ou moins religieuse de la nation, les députés du sanhédrin attendaient très certainement un Messie. Qu'ils fussent très au clair sur ce qu'il devait être, c'est une autre affaire. Mais ils comptaient sur lui, ils le désiraient ; nous osons l'affirmer. Et comme ce personnage devait avoir probablement dans ses attributions celles d'administrer le baptême, il est naturel que l'interroga-

toire du Baptiste commence par ces mots : Es-tu le Christ ? c'est-à-dire le Messie ? – Une dénégation absolue, sans phrases comme sans ambages, est la seule réponse de Jean. Non ; je ne suis point le Christ.

Seconde question : Es-tu Élie ? Cela, ce serait admissible. Israël n'attend pas seulement son Christ. Il compte aussi sur le messenger qui doit ouvrir les voies devant lui, et ce messenger, nous savons quel il doit être : Élie. Ici, convenons-en, la réponse était plus difficile. Car enfin, dès sa naissance, Jean avait été revêtu de l'esprit et de la vertu d'Élie. Son ministère, jusqu'ici, n'avait pas été autre que celui du Thischbite. Comme lui, il a ramené les cœurs des pères vers les enfants, et les rebelles à la sagesse des justes. Bien. Si c'est là ce qu'entendent les députés, le Précurseur est Élie, en effet. Mais ils entendent tout autre chose. Ils se figurent un vrai Thischbite ressuscité ; beaucoup moins un prédicateur de la justice qu'un réformateur un peu révolutionnaire ; un tribun se présentant en maître devant le moderne Achab, le jetant à bas de son trône et rétablissant de force l'empire de Salomon. . . Non, alors !

Jean-Baptiste n'est point cela. Il n'a jamais voulu l'être. Pas un de ses actes et pas une de ses paroles n'autorisent à lui prêter de pareilles visées. . . Es-tu Élie ? Je ne le suis point !

Une troisième hypothèse reste possible. Les avocats du gouvernement ont le devoir de l'émettre. En dehors du Christ et d'Élie, on attendait aussi chez les Hébreux un personnage assez mal défini, qui jouerait à peu près le rôle d'un précurseur en second, complétant Élie, l'aidant, le remplaçant au besoin. On lui donnait quelquefois un nom propre, Jérémie par exemple². Ou bien on le désignait par un terme plus vague, et l'on se contentait de l'appeler « le prophète. » Quelques-uns, peut-être, voyaient en lui, sans bien s'en rendre compte, l'antitype de celui qu'avait annoncé le Deutéronome³ et qui devait, comme Moïse, être suscité du sein du peuple élu. Eh bien !

2. Comparez Matthieu 16.14

3. Deutéronome 18.15-18

Jean serait-il ce prophète?... Non ! Ses réponses deviennent toujours plus brèves. On dirait qu'il ait hâte d'échapper à ces questionneurs – ou du moins de détourner l'entretien de sa personne.

C'est pourtant trop tôt pour le briser. Des négations ne suffisent pas ; il faut bien arriver à une affirmation. Voyons. Tu n'es, reprennent les délégués, ni le Christ, ni Élie, ni le prophète. Nous t'en croyons. Mais alors, qui es-tu ? Nous n'avons point encore de réponse, et il faut que nous en rapportions une à ceux qui nous ont envoyés.

C'est une mise en demeure très pressante. Il n'y a pas moyen d'échapper. N'ayez pas peur, au reste, que Jean cherche une échappatoire. Ne craignez pas non plus qu'il sorte un seul instant des voies de la plus stricte vérité. Mais laissez-moi vous montrer combien, à cet instant, les tentations ont été sérieuses pour lui.

Qui es-tu?... Eh ! sans mentir, il y a des choses très glorieuses et très belles à répondre. Si je ne suis pas un de ces prophètes que vous venez de nommer, je suis beaucoup plus grand qu'eux tous. Ils ont annoncé le Christ. Je l'ai vu, moi. J'ai parlé avec lui. Bien mieux. Je l'ai baptisé. Il s'est soumis volontairement à un rite institué par moi. Il a dit que c'était pour lui le moyen d'accomplir toute justice. Il n'y a pas six semaines que nous étions là, ensemble, lui et moi, et c'est lui qui s'est abaissé devant moi. Jérémie n'a pas eu cet honneur. Élie pas davantage. Cherchez donc parmi les prophètes qui sont nés de femmes s'il en est un plus distingué que moi. . . Vous trouvez que je m'égare. Vous m'accusez d'un orgueil insensé. Eh bien ! écoutez encore. Je baisse d'un ton. Je suis le fils de Zacharie et d'Elisabeth. J'appartiens à la race d'Aaron. Mon père était prêtre. Je suis votre égal, donc. Lévite et sacrificateur, comme vous. Un ange a annoncé ma naissance. Est-ce que cela s'est passé pour la vôtre ? Des prédictions admirables ont retenti autour de mon berceau. Où sont celles qui vous concernaient ? Vrai, s'il y a des juges ici, j'ai à l'être autant et plus de droits que vous ! Je ne suis, encore une fois, ni Élie, ni Jérémie, C'est entendu. Mais je suis le prophète

du Souverain. Qui de vous mérite ce titre ?

Le Précurseur aurait ainsi parlé qu'il ne serait pas sorti, répétons-le, de la vérité la plus absolue. Et cependant, qu'il est plus noble, sans cesser d'être exact, dans la réponse qu'il adresse aux inquisiteurs ! « Je suis, leur dit-il, une voix. Celle qui crie au désert : Redressez les chemins du Seigneur. » Une voix ; rien que cela. Pas de sceptre ni de couronne. Pas de dignités apparentes. Pas de cortège pompeux pour signaler ma personne. Une voix seulement. Et encore n'est-elle qu'un écho. Elle se borne à répéter les propres paroles des anciens prophètes. Elle est forte ; elle est surtout fidèle. Quand elle se taira, c'est qu'elle aura fait son œuvre. . . L'exemple de Jésus-Christ a décidément porté du fruit. Jean, dans l'entretien qu'il eut avec lui, au moment du baptême, a compris le secret de la grandeur : il consiste à s'humilier. Je ne sais pas si les députés ont compris. Ils se sont figurés que le prévenu se moquait d'eux. On me dirait qu'ils sont repartis furieux pour Jérusalem, que cela ne m'étonnerait nullement. Ce qui est certain pour moi, c'est que Jean n'a jamais mieux été Élie, le prophète, le Précurseur, que lorsqu'il a fait entendre cette modeste confession : Je suis une voix ! Vous aussi, lecteurs, vous êtes des voix. Vous ne pouvez pas ne pas l'être, que vous le vouliez ou non. A chaque entretien avec vos amis, à chaque visite que vous leur faites ou que vous recevez d'eux, vous êtes une voix. Mais de quelle sorte ? Bonne, ou mauvaise ? Au service de Dieu, ou du diable ? Que prononce-t-elle, cette voix ? Des paroles de vie, ou des chansons de mort ? Réfléchissez. Je vous assure que je ne cède aucunement à la triste envie de faire une tirade. . . Une tirade ! Il s'agit bien de cela, vraiment !

Il est question de savoir comment vous employez l'un des plus nobles dons que Dieu vous ait faits : la parole. Muets, vous ne l'êtes pas, vous ne devez pas l'être. Le Seigneur ne vous invite point à prendre la robe des trappistes. Il vous a créés pour que vous soyez des voix. Vous servez-vous de la vôtre pour préparer, selon qu'il vous est possible, les chemins du Sauveur – ou pour en détourner les âmes que vous rencontrez ?

La quatrième réponse de Jean, hâtons-nous de le reconnaître, ne pouvait pas satisfaire les interrogateurs. Il avait dit ce qu'il n'était pas et ce qu'il était. Un point grave restait encore à expliquer. Pourquoi faisait-il ce qui n'eût été permis qu'à ceux précisément qu'il disait ne pas être ? Pourquoi baptisait-il ? Et ici la question devenait plus pressante, presque menaçante. On sent, derrière les termes employés, je ne sais quelle jalousie de métier qui ne sait déjà plus se contenir. L'ordre n'est pas encore donné ; mais il gronde déjà : Retire-toi ! Tais-toi ! Assez de baptêmes comme cela. Tu n'es pas reconnu par l'autorité. Tu ne chemines pas dans les ornières officielles. Arrière donc ! Ne vois-tu pas que le sanhédrin sacro-saint n'est pas content de toi ? . . .

Oh ! médecins immortels de Molière ! N'est-ce pas ? « Il vaut mieux mourir suivant les règles que de l'échapper contre les règles ? ! »

Écoutons la cinquième réponse de Jean. Elle ne sera pas indigne des autres.

Vous voulez savoir pourquoi je baptise ? C'est, en d'autres termes, me demander si j'en ai le droit. Oui, je l'ai ; et le devoir aussi. Ce baptême qui vous étonne, qui vous scandalise peut-être, rentre directement dans mes fonctions de Précurseur. Le droit que je n'ai pas, c'est de m'y soustraire. Précisément parce que je suis une voix dans le désert, chargée de redresser par ses appels le chemin du Seigneur, je puis, je dois baptiser. Comment préparer ces routes sans amener les âmes à la repentance ? Mon baptême en est le signe, le gage incontestable. Demandez plutôt à mes néophytes. Ils l'ont compris, eux. Aussi bien ceux qui m'ont quitté, repoussés par mes exigences, que ceux qui ont loyalement essayé, de revenir aux commandements de la charité et de la justice. D'ailleurs, ce n'est pas tout. Je sais que mon baptême est incomplet. L'eau ne purifie pas le cœur ; elle n'est qu'un symbole. Mais voici ce que je sais encore, et ce que vous ne savez pas. Il y

a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas, et que moi je connais. A celui-là est réservé le baptême par excellence, celui du feu. Vos regards, trop préoccupés de vous-mêmes, ne le discernent pas. Les miens l'ont rencontré. Et comme je me suis déjà humilié devant lui, je suis aussi prêt que jamais à le faire encore. Je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales. Non. Mais je suis la voix qui le salue, la main qui le montre. Et je baptise pour lui former son Église.

Il est très surprenant, j'en conviens, que des paroles aussi directes n'aient éveillé chez les députés du sanhédrin aucune envie de rester, afin de voir celui que Jean leur désignait. A ne considérer même que leurs devoirs de fonctionnaires, il semble qu'ils étaient tenus d'attendre encore un peu. Qui sait ? Un cas des plus intéressants allait peut-être se présenter. S'ils avaient l'honneur d'être les premiers à en nantir leurs mandataires ! Non ; ils s'en vont. Ils ne demandent rien de plus. Ils sont bien les collègues de ces autres « sanhédristes » qui, trente ans plus tôt, ont très correctement indiqué à Hérode où le Christ devait naître, mais n'ont pas fait un pas du côté de Bethléhem. – Et il y a beaucoup de chrétiens modernes qui n'ont pas plus de curiosité, disons pas plus de vie. On leur parle de mouvements religieux du meilleur aloi ; de réveils vivifiants où la piété se retrempe et se rajeunit. C'est le Seigneur qui est là, comme en personne ; Celui que Jean-Baptiste annonçait en disant : Il est au milieu de vous. Il vaudrait la peine d'aller voir... Oh ! non ! Ces bons chrétiens dorment sur leurs deux oreilles. Ou bien ils sont retenus par des occupations de première importance. Il y a un règlement à élaborer, une liturgie à réviser ! Il y a de graves questions d'administration !... Toujours le sanhédrin !

Je ne veux pas railler ; le sujet est trop sérieux pour cela. Il nous faut seulement noter ici un de ces points tournants comme il ne s'en rencontre que quelques-uns dans notre vie. Les députés ne montrent, dira-t-on, que de l'indifférence. Oui ; mais c'est le moment précis où l'indifférence va

devenir de l'incrédulité, d'abord, et très vite après de l'hostilité. Rester aveugle et sourd en présence de révélations pareilles, c'est le rester volontairement, et non par accident. C'est donc mettre en jeu sa responsabilité. C'est être coupable sans avoir aucune excuse d'ignorance. Je ne saurais trop vous y rendre attentifs, mes jeunes amis. Si vous prétendiez laisser écouler votre jeunesse sans faire connaissance du Christ des Évangiles, vous ne resteriez pas longtemps indifférents à son égard. Vous deviendriez bientôt ses ennemis. Si le mot était chrétien, je dirais que c'est fatal.

Nous pouvons, enfin, formuler ici une réponse à une question que nous avons posée tout au début de la prédication de Jean. Nous l'avions entendu à la fois commander la repentance et annoncer le royaume des cieux. Sur quoi nous avons demandé : Qu'entendait-il par le royaume des cieux ? Il vient de nous le dire, par la manière même dont il se détache des autorités religieuses de son peuple.

Pour ces dernières, le royaume des cieux ne saurait être qu'une prolongation des royaumes de la terre en général, du royaume de Juda en particulier. Il y faut un trône visible ; un sceptre brisant les rebelles ; une autorité juive n'acceptant les gentils qu'en les courbant sous les ordonnances légales. Il y faut un sanhédrin, surtout, décrétant la vérité, excommuniant les novateurs.

Rien de tout cela pour Jean-Baptiste. Le royaume qu'il annonce et qu'il voit déjà rapproché, c'est un royaume spirituel. Peut-être y cherche-t-il encore plusieurs souvenirs des jours de David. Mais il sait et il prêche qu'on n'y entre pas autrement que par la repentance, c'est-à-dire par la conversion. Il n'y voit pas d'autre roi que ce Jésus baptisé par lui, proclamé par Dieu son Fils unique et bien-aimé. Ces principes une fois posés, les cadres israélites qu'il met probablement à ce royaume, s'élargiront et s'étendront jusqu'à sauter. Les gentils entreront dans cette association nouvelle qui s'appellera



l'Église. Le règne de Dieu est venu ; son royaume est fondé !

Avec leurs étroites préventions, les membres du sanhédrin ont passé, sans le voir, à côté du Messie. Avec sa foi croissante, avec son humilité et son détachement de lui-même, Jean va se trouver digne d'un nouvel honneur. Il présentera aux premiers croyants l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

L'Agneau de Dieu

Jean 1.29-40

Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie...

(Ésaie 53.7)

Vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre que vous avez héritée de vos pères... par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache.

(1 Pierre 1.18-19)

A mesure que nous avançons dans ce premier chapitre de saint Jean, les souvenirs se multiplient avec une plus admirable précision. L'historien est devenu témoin oculaire et auriculaire. Il ne raconte pas ce que d'autres lui ont dit. Il se rappelle les moindres détails avec une lucidité parfaite. N'était-ce pas l'heure de sa naissance spirituelle ? Aussi les dates se suivent-elles presque sans intervalle. Trois « lendemain » se succèdent en quinze versets. La description est aussi vivante que possible.

La députation du sanhédrin est repartie pour Jérusalem. Jean a repris son œuvre. Il prêche, il baptise, comme à l'ordinaire. Il doit être possédé,

cependant, d'une préoccupation de plus en plus intense. Cet homme qu'il indiquait aux lévites, ce Jésus que son regard discernait à travers la foule, va-t-il disparaître de nouveau ? Ne viendra-t-il point une fois encore jusqu'à lui ?... Jean, au désert, a appris la patience. Il attend donc.

Son attente n'est pas vaine. Le lendemain, comme il porte les yeux au delà du cercle de ses disciples, il aperçoit de nouveau Jésus en personne. Et Jésus ne s'en va point ; il s'approche, il vient à lui. Trait remarquable et touchant. C'est lui qui cherche. Revenant du désert, consacré par la victoire sur le tentateur, comme il l'avait été déjà par le baptême, Jésus aurait-il quelque chose encore à demander à Jean ? Aurait-il besoin de lui ? Oui, vraiment. Il vient réclamer son témoignage. Après celui qu'il a reçu du Père, il veut celui de son prophète. De sa part, quelle condescendance ! Pour Jean, quel précieux encouragement ! En même temps, appel à compléter son œuvre. Ce n'est pas assez qu'il ait répondu avec tant de franchise aux envoyés de la capitale. Il importe que la proclamation de sa foi soit entendue aussi de la foule, et qu'elle y éveille pour Jésus-Christ des sympathies encore sommeillantes.

Jean l'a compris. Que dira-t-il pour répondre à cette exigence nouvelle ? Sous quelle forme exprimera-t-il sa conviction, si récente et pourtant tellement enracinée, que Jésus est le Sauveur ?

Sous une forme tellement heureuse, qu'elle est devenue le mot d'ordre de toutes les Églises chrétiennes. Gravés dans leurs cantiques et dans leurs liturgies, les *Agnus Dei* ne sont après tout que la traduction, plus ou moins réussie, de la parole prononcée par Jean, quand, pour la seconde fois, il vit Jésus venir à lui au bord du Jourdain : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » Elle est assez grande, cette parole, pour que nous tâchions d'en comprendre et l'origine et la portée.

Elle semble absolument spontanée. C'est ce qui en fait le charme et la

grandeur. Il est permis, cependant, de supposer qu'elle a été suggérée au Baptiste par plus d'une réminiscence. D'abord, par l'impression ineffaçable que son premier entretien avec le Christ lui avait laissée. Nous ne savons pas ce que cette conversation dura. Nulle part nous n'avons pu en rencontrer les termes. Néanmoins, nous ne pensons pas nous égarer en admettant que le prophète avait découvert, peu à peu, en son interlocuteur la victime destinée à souffrir pour les coupables.

Les quarante jours écoulés dès lors avaient mûri la semence. Il y avait eu dans la pensée de Jean une sorte d'élaboration graduelle des leçons reçues. Les rites de l'ancienne alliance lui étaient apparus sous un jour nouveau. Les pages des prophètes aussi. Bien des traits qu'il n'avait pas complètement compris jusqu'alors s'étaient illuminés soudain dans son esprit. Il avait vu passer en quelque sorte devant lui ces innombrables agneaux que ses ancêtres, et son père lui-même, avaient égorgés sur l'autel d'airain. Surtout, il s'est rappelé cet agneau pascal, dont la mort devenait une source de vie pour tout Israélite croyant, en préservant sa maison des atteintes du destructeur. Victimes imparfaites, sans doute. Insuffisantes par conséquent, mais symboliques et qui, en mourant, appelaient la victime parfaite qui devait un jour venir. Aujourd'hui, n'est-elle pas venue ? N'est-elle pas là, dans la personne de ce Messie, sur qui l'Esprit s'est posé ?

Les pages d'Ésaïe ne pouvaient que confirmer les résultats de ces réflexions, donner des contours précis à ces espérances. Or c'était Ésaïe, précisément, qui n'avait cessé de se présenter à la mémoire du Baptiste. C'était par lui qu'il avait appris ce qu'il était, et quelle réponse il devait faire à la délégation de Jérusalem. Du chapitre où ce prophète reproduit la voix qui crie dans le désert, il n'y a pas loin jusqu'à ces versets où il dépeint le serviteur de l'Éternel, sous les traits d'un agneau muet, d'une brebis conduite à la boucherie. Cet agneau, ce serviteur, qu'a-t-il fait ? « Il a porté nos souffrances, il s'est chargé de nos douleurs. . . Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui. » Voilà le véritable agneau pascal.

Voilà la victime ; la seule dont le sang puisse effacer nos iniquités. Cette désignation symbolique du Sauveur ne devait pas tarder à devenir courante et classique. Nous la retrouvons, presque comme un nom propre, sous la plume du disciple qui la recueillit des lèvres du Baptiste. Un jour, il entendit « toutes les créatures, dans le ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer, » s'écrier en chœur : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient la louange, l'honneur, la gloire et la force aux siècles des siècles !¹ »

Il ne suffit pas à Jean-Baptiste de dire : « Voici l'Agneau. » Il explique sa pensée, et il dit : « l'Agneau de Dieu. » Pour lui, évidemment, ce n'est qu'une autre manière de désigner celui que la voix venue du ciel avait appelé « mon Fils bien aimé. » Comme Jésus est le Fils de Dieu, il est aussi l'Agneau de Dieu. Ce ne sont pas deux personnages différents. Il est Agneau, parce qu'il est Fils. Toutes les douceurs et les obéissances de l'Agneau, il les a parce qu'il possède toutes les tendresses du Fils.

Donner à Jésus son vrai titre, ce n'est pourtant point encore assez. Il faut exprimer son œuvre, et cela par un mot, par un trait qui ne soit pas moins exact que le titre. Jean trouve aussi le mot nécessaire. Il lui est fourni à l'heure même, par le Saint-Esprit, dans la contemplation de cet Agneau : Il ôte le péché du monde.

Le terme employé dans cette occasion peut signifier à la fois « ôter » et « porter. » On a discuté pour savoir lequel des deux sens il fallait retenir ici. Discussion oiseuse, me semble-t-il. Ce n'est pas l'un ou l'autre qu'il faut choisir ; c'est bien plutôt l'un et l'autre, et cela toujours d'après les images et les leçons de l'Ancien Testament. Aaron, orné du pectoral avec l'urim et le thummim, portait sur son cœur le jugement des enfants d'Israël² – mais il le portait pour l'ôter, pour l'enlever. Car il savait bien que celui

1. Apocalypse 5.13

2. Deutéronome 28.30

qui n'a pas reçu le pardon reste « chargé » de sa faute³. Et d'ailleurs, dites-moi, connaissez-vous le moyen d'enlever un fardeau qui écrase votre frère, sans le porter ? Savez-vous comment vous vous y prendriez pour porter la charge d'un autre, sans la lui ôter ? Au moins sans la diminuer, sans en prendre une partie ? A quoi bon chercher des subtilités ? L'Agneau de Dieu porte notre péché. C'est le seul moyen de nous l'ôter. Il nous l'ôte ; mais il ne le peut pas sans en être accablé lui-même.

Il nous faut, mes amis, envisager cette idée en face, et ne point la repousser comme gênante pour nos théories. Autrement, nous n'avons aucun droit de croire que Jésus ait ôté notre péché. Il n'en aurait pas enlevé la plus petite parcelle de notre cœur et de notre vie, s'il n'avait pas commencé par le porter, lui qui n'en avait point commis. Et veuillez remarquer que Jean ne parle pas des péchés, au pluriel. Il nomme le péché, au singulier. C'est plus complet, et plus écrasant. Quelques transgressions isolées pourraient nous être enlevées, sans que, pour cela, le fardeau de notre péché en devînt moins accablant. Ce serait toujours les palliatifs mis à la place du remède, les symptômes disparaissant pour un temps, sans que le mal fût attaqué dans sa racine. Couper les fruits et laisser subsister l'arbre, c'est amener à brève échéance des fruits plus nombreux encore et plus dangereux. Ainsi, pour enlever *notre* péché et pour effacer par là même *nos* péchés, Jésus a dû s'en charger. Et il l'a fait. Il y a plus. La parole du Précurseur a une portée plus étendue. Il ne dit pas que l'Agneau de Dieu ôte le péché de l'humanité. Il déclare qu'il ôte celui du monde. L'homme seul est pécheur, sans doute, sur la terre que nous habitons. Mais son péché a traversé et souillé le monde entier. La malédiction de Dieu est tombée jusque sur les plantes, qui ont produit du poison, et sur les animaux, qui sont devenus féroces. Ce n'est pas de l'humanité seulement, c'est de la création entière que l'apôtre écrit : « Elle gémit, et souffre les douleurs de l'enfantement.⁴ » Eh bien ! c'est ce gémissement universel qui a retenti dans le cœur du Christ.

3. Comparez Lévitique 5.1

4. Romains 8.22

Ce sont ces douleurs insondables qu'il a portées ; c'est de ces souffrances qu'il a souffert.

Il n'y a pas moins que cela dans ces mots : Ôter le péché du monde. Essayons d'en restreindre le sens, nous diminuons aussitôt la valeur de la rédemption. Nous ne pouvons plus même croire que nous soyons sauvés en espérance. Nous ne sommes plus sauvés du tout. Il n'y a pas d'explication théologique ni philosophique qui nous sorte de ce dilemme. Si personne ne se présente pour porter mon fardeau, je n'ai plus qu'à le porter moi-même jusqu'à en être écrasé. Et non pas le mien, seulement. Mais aussi celui de mes frères, qui m'opresse de son poids par la loi de la solidarité.

Je sais bien, certes, que le péché n'est point ôté du monde à l'heure où j'écris ces lignes. Les injustices y semblent partout semées, et les violences y lèvent haut la tête. L'impureté n'en est point chassée ; la débauche s'y promène et s'y étale, à faire douter qu'il y ait un juge et un vengeur. Depuis dix-neuf siècles bientôt que la grande parole de Jean-Baptiste a résonné aux oreilles de la foule, c'est presque à croire qu'il s'est trompé, et qu'il aurait dû exprimer plutôt un espoir qu'un fait : Voici l'Agneau de Dieu qui ôtera le péché du monde.

Regardons mieux, pourtant. Ne nous laissons pas prendre à l'apparence. Jésus n'a pas ôté le péché, dites-vous ? Oseriez-vous assurer qu'il ne l'a pas porté ? Et s'il ne le portait pas à cette heure, pourriez-vous bien dire où nous serions, vous et moi, et tous nos frères, et le monde entier ? Si ce poids effroyable pesait sur nous seuls... mais nous ne serions plus, dès longtemps. Et le monde lui-même, où serait-il ? Englouti, anéanti par le juste jugement de Dieu. Essayez, un instant, de faire disparaître de l'histoire cette croix un jour plantée sur une colline de Juda, ce bois sur lequel, dit un apôtre, Jésus a *porté* nos péchés en son corps⁵. Ramenez ces récits – ne

5. 1 Pierre 2.24

disons pas à une légende, le mot vous répugne, – mais à une haute leçon de morale, destinée à nous faire apprécier la beauté du sacrifice. Réduisez le salut offert par cette victime à n'être plus qu'un modèle de dévouement et un appel à l'imiter de notre mieux. . . Savez-vous ce qui va se produire ? Un craquement épouvantable dans l'humanité ; un brisement du monde sur qui va retomber le poids du péché, sans que rien l'atténue. Il ne pourra pas résister. Il étouffera sous ses propres débris. Il mourra.

Mais non. Jésus a porté, Jésus porte le péché du monde. Intercesseur, avocat, il nous aime assez pour faire de notre cause la sienne et, dès lors, de notre fardeau son fardeau. Revenez à Golgotha. C'est là que tout s'éclaire et que tout s'explique. Le commentaire toujours vrai de la parole du Précurseur, c'est l'agonie du Fils de l'homme. « Voyez les torrents d'angoisse qui l'inondent, au lent et lourd passage des péchés de ses propres disciples ; les trahisons des Judas, les reniements des Pierres, les ambitions, les jalousies et les querelles des successeurs des apôtres, les vices scandaleux des pasteurs, et les loups en habit de berger ; les iniquités de ceux qui feront des miracles en son nom ; les haines mutuelles des docteurs, et leurs injures autour de la table sainte, l'ivraie étouffant le bon grain, cinq vierges folles pour cinq sages ; le zèle féroce du fanatisme égorgeant les martyrs ; les faux Christs, les faux réformateurs, et l'Église déchirée par d'innombrables hérésies ; l'ingratitude, la tiédeur universelle, la foi s'éteignant sur la terre. . . Son âme succombe sous un tel fardeau. . . ⁶ » Oui, succombe ; et triomphe cependant. . . Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Si, laissant maintenant les explications nécessairement pauvres que nous pouvons essayer de cette parole, nous revenons à celui qui l'a prononcée, nous verrons les progrès accomplis par la foi de Jean. Les quarante jours qui se sont écoulés depuis sa première rencontre avec le Christ n'ont pas été perdus. Nous le sentions déjà, quand il répondait aux envoyés du sanhédrin.

6. F. de Rougemont : *Un mystère de la passion*, p. 289.

Nous le sentons plus encore, maintenant qu'il proclame son témoignage devant la foule. Il a fait des pas de géant. Il a trouvé un mot qui résume tout l'Évangile, et qui n'a pas été dépassé par les plus profondes Épîtres de saint Paul. La réformation n'a rien dit de plus complet par la bouche de ses premiers docteurs. Si nous parvenons à balbutier quelques prédications utiles, propres à produire des conversions, c'est en les appuyant sur la déclaration du Baptiste. D'un regard d'aigle, aussi prophétique pour le moins que celui d'Ésaïe ou celui de Daniel, le fils d'Elisabeth a embrassé le plus vaste horizon. Et il n'a pas vu loin, seulement ; il a vu juste aussi. Tout ce qu'il y a d'essentiel dans la personne et dans l'œuvre du Christ lui est maintenant révélé. Il voit se reculer en quelque sorte, devant Jésus, les limites de l'espace et celles de la durée. Le Messie d'Israël est devenu pour lui le Sauveur du monde. Il déclare, en outre, que ce Christ était avant lui ⁷ ; que son origine est bien autrement ancienne que la sienne ; en un mot, il l'a presque adoré comme les milliers d'anges l'adoreront dans le ciel : « L'agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange ⁸ »

Quelle réponse, en même temps, à ceux qui se demandaient naguère, en entendant le Précurseur : Ne serait-ce point le Christ ? Non ! c'est assez beau déjà de le montrer. Le remplacer, jamais ! Jean reprend sa vraie place. Contemplée de la plaine, une étoile brillante peut nous sembler posée sur la crête de la montagne. Nous montons. Nous atteignons le sommet. L'étoile monte plus vite. Quand nous nous arrêtons, elle est séparée de nous par l'immensité. Jean-Baptiste est arrivé sur la montagne. Il voit les distances dans leurs rapports vrais. A la foule qui le saluait comme l'astre attendu, il montre du doigt l'étoile, et il s'écrie : Plus haut ! Voici l'Agneau de Dieu.

7. Jean 1.30

8. Apocalypse 5.12

Ici, pour la seconde fois, une question nous étonne. Nous avons été surpris que pas un seul, des envoyés du sanhédrin n'ait cherché à connaître le Messie, après que Jean avait dit : Il est au milieu de vous. Comment se fait-il que, dans une foule autrement nombreuse, après une désignation bien autrement claire, la même indifférence retienne tout le monde ? Jean ne s'est pourtant plus contenté de dire : « Il est parmi vous, » – ce qui obligeait encore à chercher. Il a dit : Le voici ; il n'y avait donc plus qu'à regarder. De plus, il lui a donné un tel titre, attribué de telles fonctions, que la plus ordinaire curiosité devait pousser ses auditeurs à se rendre auprès de « l'Agneau de Dieu. » Eh bien ! non. Personne ne vient à lui. Nous n'en surprenons du moins, dans le texte, aucune trace durant ce premier jour.

Pourquoi ? La réponse n'est que trop aisée. Il n'y avait pas, parmi les auditeurs du Baptiste, une seule âme assez oppressée de son péché pour aller tout de suite le porter à ce nouveau venu. Il n'y avait pas de cœurs réellement affamés et altérés de la justice. Autrement, ils n'auraient pas eu de repos jusqu'à ce qu'ils eussent été rassasiés. Ce qui avait permis à Jean de montrer le Christ avec une telle décision et de lui donner d'emblée son vrai nom, ce n'était pas uniquement le regard prophétique dont il était animé. C'était aussi, c'était surtout peut-être, la douleur personnelle du péché, la soif individuelle de sainteté dont il était comme tourmenté. Cette double souffrance n'avait fait que s'accroître par ses innombrables conversations avec les néophytes. Et plus il avançait dans ses découvertes plus il avait compris qu'un autre, le Saint de Dieu, pouvait seul enlever le poids de ces iniquités. Comme il l'avait compris, il l'avait dit.

Sa parole, certes, ne devait pas être perdue. Elle ne pouvait agir cependant, avec une efficacité déterminante, que chez ceux qui auraient senti et souffert comme lui. Or cela n'est point donné à tous. Ses prédications et ses baptêmes, pour fidèles qu'ils aient été, ne pouvaient agir magiquement sur la conscience de son peuple. Il fallait du temps. Le lent travail de la repentance était nécessaire chez tous. Avons-nous bien le droit de

nous en scandaliser, quand nous voyons, après dix-neuf siècles bientôt de prédications évangéliques, le sentiment du péché être encore si rare et les conversions si peu abondantes, au sein même des Églises fidèles ? Ce n'est pas que l'Agneau de Dieu n'ait pas été annoncé, dépeint de toutes les manières. Néanmoins les âmes qui accourent vers lui pour que leur péché soit ôté, ne forment qu'une petite minorité, et si nous ne savions pas que les promesses de Dieu sont oui et amen, ce serait à perdre courage. Ne nous laissons pas de le redire. A qui ne sent pas son péché, à qui ne *veut* pas une vie nouvelle, Jésus est inutile. Et toutes les tendresses dont cet Agneau sera paré, toutes les grâces qui pénétreront ses appels demeureront sans effet, là où le cri ne s'est pas fait entendre : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort⁹ ? » Or à quoi tendent, je vous prie, plusieurs des sermons les plus goûtés de la littérature et de la philosophie contemporaines ? A effacer le sentiment du péché ; à n'en faire pour ainsi dire plus un mal, tant il devient nécessaire à la variété dans notre univers. Le savant dont les journaux couvraient la tombe de fleurs, il y a quelques jours, Ernest Renan, a rendu sous ce rapport à notre jeunesse le plus détestable des services. Littérateur hors ligne, écrivain peut-être sans pareil, il ne croyait pas à la sainteté. Dès lors, il ne pouvait pas croire au péché, et il a pris le parti d'en sourire. Heureux, il l'a dit lui-même, d'appartenir à la catégorie des honnêtes gens, il aurait été très fâché que tous les hommes fussent comme lui. Car alors le monde aurait été insupportablement ennuyeux. Un peu de vice est nécessaire pour égayer la vertu... Ah ! mes amis, sans oublier le respect dû à la mémoire d'un mort, je ne veux pas négliger celui que je dois à vos âmes et à la vérité¹⁰ ! Voilà pourquoi je vous crie, de toutes les forces que Dieu me donne : Prenez garde ! A rire du péché, on perd vite toute puissance pour lui résister. Satan n'a pas de plus grands amis que ceux qui nient son existence. Si vous entrez dans cette voie, vous n'avez

9. Romains 7.24

10. J'ai à peine besoin de dire que cette leçon n'a été rédigée qu'après la mort d'Ernest Renan. Mais le fond en était le même sept mois plus tôt.

plus rien à faire avec Jésus. Il reste pour vous un rabbi de Galilée, qui a dit beaucoup de bonnes choses et pas mal d'erreurs. Tout au plus l'honorerez vous d'un regard, à la fois distrait et poli, parce que son nom a pourtant fait quelque bruit dans l'histoire. Mais ce n'est pas vous qu'on trouvera parmi les adorateurs de l'Agneau de Dieu, ni dans les rangs de ceux dont il a ôté le péché.

Il y avait de ces douteurs et de ces négateurs dans l'auditoire de Jean-Baptiste. Mais ils ne le composaient pas tout entier. Luc nous apprend que le prophète avait créé une sorte d'école. Il y formait des disciples ; il leur avait même appris à prier¹¹. Des leçons pareilles, données par un tel maître, ne pouvaient pas être restées stériles. Surpris, probablement, lorsqu'ils ont entendu parler pour la première fois de l'Agneau de Dieu, leur surprise est de celles qui préparent les bonnes décisions. L'un d'eux, en particulier, celui-là même qui nous raconte toute cette scène avec une si parlante précision, avait réfléchi à cette révélation. Elle n'était pas pour lui entièrement inattendue. Le Précurseur lui avait appris, comme à ses collègues, qui serait le serviteur de l'Éternel annoncé par Ésaïe. Il avait raconté ce qui pouvait l'être de son entretien avec le néophyte venu de Nazareth. De pareilles communications étaient tombées dans un terrain tout préparé pour les recevoir. Encore quelques heures de méditations ; après cela une dernière impulsion, et nous ne serons pas surpris de voir se détacher du groupe qui suivait Jean-Baptiste un jeune homme qui sera connu plus tard sous ce titre : le disciple que Jésus aimait.

Reprenons la suite du récit.

« Le lendemain, » continue le texte. Où Jésus a-t-il passé ces vingt-quatre heures ? S'est-il encore rapproché du Baptiste ? A-t-il eu avec lui un secret entretien ? C'est possible ; cela n'est pas sûr. L'historien garde sur ce point

11. Luc 11.1

une réserve absolue. Ce que je crois surtout, c'est que l'âme généreuse de Jean a profité de ce temps, pour hâter l'œuvre déjà commencée dans le cœur de ses disciples. Il a compris que l'Esprit Saint lui imposait ce ministère... et bientôt ce sacrifice. Car il faudra se séparer des plus intelligents et des plus croyants. Il les enverra lui-même à un nouveau maître, afin qu'ils soient le premier noyau de son Église.

Le lendemain donc, il voit encore Jésus. Il n'est pas dit, cette fois, que le Seigneur soit venu à lui. Le texte donne plutôt à entendre qu'ils ne se sont vus qu'à distance. « Jésus passait, » littéralement : Il se promenait. Ne semblait-il pas qu'il attendît, que ses yeux cherchassent parmi la foule celui ou ceux qui se décideraient aujourd'hui à le suivre ? Dans la proximité la plus immédiate, voici encore Jean accompagné de deux disciples. Que va-t-il sortir de cette rencontre ? Évidemment le Baptiste ne veut rien forcer. Tout doit être libre. Est-il interdit cependant d'aider, d'encourager ? Il sait si bien que l'âme est faite pour Jésus-Christ, qu'il veut au moins fournir l'occasion de le voir, et puis de choisir. Il peut, sans abuser le moins du monde de son autorité, sans violenter aucune conscience, répéter sa déclaration de la veille. Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu. Cela suffira. Il n'y a plus besoin d'ajouter que cet Agneau ôte le péché du monde.

Ce n'est donc qu'une répétition abrégée. Oui, mais quelle invitation aussi !... Maintenant que vous le connaissez par mes enseignements, maintenant que vous avez l'occasion, inespérée peut-être, de le revoir, vous serait-il seulement possible d'hésiter ? C'est le moment, ou jamais, de prendre une résolution. C'est aujourd'hui le jour du salut ; c'est à présent le temps favorable. Demain, il se pourrait fort bien que Jésus ne fût déjà plus là.

Les deux disciples ont compris. Ils ne se croient point infidèles à leur ancien maître en se rendant auprès du nouveau. Celui-là, ils ne le quitteront point. Ils le suivront jusqu'à l'heure où il leur sera enlevé. De la scène des adieux, pas un mot. Rien sur les regrets de Jean-Baptiste en se séparant de

ces jeunes gens. Il n'en a peut-être point exprimé. De plus en plus il prenait pour devise : Il faut qu'il croisse et que je diminue.

Un seul de ces deux disciples est nommé dans notre récit ; c'est André. Mais l'autre est si clairement désigné, qu'il semble impossible d'avoir un doute sur son nom. En fait, la critique est à peu près unanime à prononcer celui de Jean, le futur apôtre. Quel autre que lui aurait pu nous donner des détails aussi délicats et aussi vivants sur la scène qui suit, et qui marqua sa vie entière d'un sceau indélébile ? Tout y est, jusqu'à l'exacte mention de l'heure à laquelle il rencontra Jésus et s'entretint avec lui¹².

Notre tâche n'est pas de nous occuper du fils de Zébédée. C'est à son premier maître que nous revenons. Il me semble que nous le connaissons mieux aujourd'hui, en voyant qu'il a su, d'abord, former un disciple tel que Jean, ensuite, l'amener lui-même à Jésus et se dépouiller de la sorte d'un des plus beaux fleurons de sa couronne. Certes, il a bien prouvé, par cet acte d'abnégation, qu'il attribuait au Christ une mission de tout point supérieure à la sienne. Ce n'était pas la première fois qu'il le déclarait. Jamais il n'y avait eu dans sa déclaration un plus noble désintéressement, un plus complet oubli de soi-même. Jean-Baptiste est très sûr de lui quand il répète son témoignage : Voici l'Agneau de Dieu. Il sait qu'en s'exprimant ainsi il détachera de sa personne plus d'un ami dévoué. Mais c'est précisément ce qu'il veut. C'est pour cela qu'il prêche et qu'il baptise. Il n'a pas pris pendant quinze ans, au désert, des habitudes de renoncement, pour devenir tout d'un coup égoïste. Il n'y a en lui ni parade d'humilité ni besoin maladif d'offrir ce qu'il pourrait garder. Il n'y a que le désir de servir, le mieux possible, Celui qui est venu non pour être servi mais pour servir.

« Ce grand saint, dit Bourdaloue, n'eût point de désir plus ardent que de gagner des disciples à Jésus-Christ ; voilà pourquoi, non content de lui en

12. Jean 1.39

former de nouveaux, il lui donnait même les siens. Allez, leur disait-il, mes chers enfants ; je ne suis plus votre maître ; le grand maître est venu ; c'est le vôtre et c'est le mien : ne pensez plus désormais à moi. C'est à celui-là qu'il faut vous attacher ; il a les paroles de la vie éternelle.¹³ »

Observons-le, du reste. Chez l'un au moins de ces disciples, nous trouvons des échos bien nets de l'enseignement du Précurseur et l'influence très marquée de son exemple. Nous les signalerons dans trois points seulement.

Aucun Évangile n'affirme comme celui de Jean le fait de la préexistence du Christ. Le prologue entier de ce livre paraît n'avoir aucun sens en dehors de cette affirmation. Or, comment Jean-Baptiste a-t-il parlé du Sauveur, la veille du jour où Jean l'évangéliste s'est donné à lui ? A l'instant où il venait de le désigner comme l'Agneau de Dieu, il a continué en ces mots : « C'est celui dont j'ai dit : après moi vient un homme qui m'a précédé, car il était avant moi¹⁴. » Parole, selon moi, sans but et sans raison, si la foi à l'existence antérieure du Sauveur n'y est pas renfermée. A ne parler qu'humainement, elle ne serait pas vraie. Jésus avait six mois de moins que Jean-Baptiste. Il n'était donc pas avant lui.

Aucun Évangile, ensuite, n'insiste autant que le quatrième sur le rôle expiatoire et sur le caractère sacerdotal de l'œuvre accomplie par Jésus-Christ sur la terre. Seul il nous a conservé cette prière sublime du chapitre dix-septième, où le Sauveur se présente à Dieu comme souverain sacrificateur, offrant son propre sang, et non celui d'une victime étrangère. – N'est-ce pas aussi ce caractère que nous retrouvons profondément gravé, soit dans le baptême de repentance auquel Jésus a voulu se soumettre, soit dans le portrait que le prophète a tracé de lui, en le montrant chargé des péchés du monde ? Second point où nous pouvons marquer l'influence directe de Jean-Baptiste sur l'apôtre Jean.

13. Bourdaloue : *Panegyriques*, I, *Sermon pour la fête de Jean-Baptiste*, p 376-377.

14. Jean 1.30

Ce même apôtre enfin, dans la première de ses trois épîtres, insiste avec une extrême énergie sur les dangers du monde. Il montre qu'il est impossible de l'aimer sans se faire l'ennemi de Dieu ; qu'il produit la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ; qu'il passe avec ces convoitises sans rien laisser après lui¹⁵. Est-ce s'aventurer beaucoup que de surprendre dans cette prédication le souvenir de celles qu'il avait entendues de l'homme du désert ? Jean-Baptiste s'était détourné du monde. Il avait rompu avec lui ; non pour le condamner, mais pour mieux préparer les voies au seul qui pût le sauver. Il avait vécu de sauterelles et de miel sauvage, afin de mieux résister aux tentations du bien-être. Il avait fui les honneurs et dédaigné toute flatterie, pour n'être point séduit par l'orgueil de la vie, et pour enseigner mieux aux foules à fuir la colère à venir. Tel maître, tel disciple. L'apôtre n'eût peut-être pas écrit sa première épître, s'il n'avait pas été élevé à l'école du Précurseur. Et si nous voulons signaler les trois instructions religieuses qu'il eut le privilège de recevoir, nous nommerons : pendant sa première jeunesse, celle de Jean-Baptiste ; pendant l'âge de la force et du plein développement, celle de Jésus-Christ ; pour finir, celle de Marie la mère du Sauveur, que ce disciple prit chez lui dès le jour de la crucifixion. L'influence de ces trois maîtres n'est pas difficile à discerner dans le quatrième Évangile.

Mais ne cédon pas trop à la tentation de nous arrêter auprès de cet admirable disciple. C'est auprès du premier instituteur que nous devons revenir. L'heure approche où son activité publique prendra fin. Avant que ce grand missionnaire soit réduit à l'inaction, il a deux leçons de premier ordre à nous donner. Une d'humilité d'abord ; une de fidélité ensuite.

15. 1 Jean 2.15-17

Ami de noce

Jean 3.22-36

... Eldad et Médad prophétisent dans le camp. Et Josué, fils de Nun, serviteur de Moïse depuis sa jeunesse, prit la parole et dit : Moïse, mon Seigneur, empêche-les ! Moïse lui répondit : Es-tu jaloux pour moi ?

(Nombres 11.27-29)

Un accord bien touchant et bien complet venait d'être scellé entre Jean-Baptiste et Jésus. Le don fait au Christ des meilleurs disciples du Précurseur en était un gage incontestable. Qui pourrait troubler jamais une union aussi intime ?

Elle n'a pas été troublée, grâce à Dieu. Mais des amis maladroits, des jaloux, ont fait ce qu'ils ont pu pour la compromettre. Ils auraient réussi auprès d'un cœur moins honnête que celui de Jean. Et vraiment, à voir leurs efforts, on se prend à répéter avec un sage hindou : « Mon Dieu, préserve-moi de mes amis. Quant à mes ennemis, je m'en charge ! »

Jésus, après avoir quitté le Jourdain, était retourné en Galilée. Il avait assisté aux noces de Cana, et fait ensuite un séjour peu prolongé dans Capernaüm. A l'occasion de la fête de Pâque, il s'était rendu de nouveau à Jérusalem où il avait déployé son autorité de Messie en purifiant le temple. Il avait accordé ensuite au sénateur Nicodème l'occasion de s'instruire des secrets de la nouvelle naissance. Puis il paraît avoir très vite cherché la solitude de la campagne de Judée. Cinq disciples l'accompagnaient. Une petite Église commençait à se former. Les futurs apôtres écoutaient le Maître, et répétaient ce qu'ils pouvaient de ses enseignements. Ils avaient même adopté, notre texte en fait foi, le rite du baptême. Ils s'y croyaient d'autant plus autorisés, que Jésus s'y était soumis. Ils avaient demeuré assez longtemps dans la compagnie de Jean pour savoir comment il fallait administrer l'eau lustrale, et par quelle préparation il convenait de faire passer les candidats. De là vint bientôt l'habitude de parler du baptême de Jésus. Ce n'était pas rigoureusement exact. Il ne baptisait pas lui-même¹. Mais il avait connaissance de la pratique de ses disciples ; il ne s'y opposait pas. Nous pouvons admettre qu'il la surveillait et, de la sorte, la sanctionnait en une certaine mesure.

Jean, de son côté, avait continué ses prédications et ses baptêmes. Rien, dans ses deux rencontres avec Jésus, ne lui avait donné à entendre que l'heure fût venue d'abandonner ce ministère. En fait, il n'y renonça qu'au moment où sa liberté lui fut ravie. Il est permis de supposer, toutefois, j'allais dire d'affirmer, que son étoile naguère encore si brillante, commençait à jeter moins de lueur. C'est naturel. Un autre astre s'était levé. Et ce n'était pas l'amour banal du changement qui amenait les auditeurs et les néophytes du côté du nouveau prophète. Le Précurseur ne cessait d'y pousser. Ce qu'il avait fait avec André, avec Jean, il l'avait certainement fait avec beaucoup d'autres. Il le faisait encore tous les jours. Il rompait de ses propres mains le cercle dont il avait été le centre. Faisons la part très large à

1. Jean 4.2

l'exagération dans les plaintes que ses disciples proféreront en parlant de Jésus : « Tous vont à lui ! » Il n'en reste pas moins que le temps du grand concours était fini. S'il est permis de parler de mode en pareil sujet, la mode était de moins en moins d'aller entendre le Baptiste. Sa popularité baissait.

Cela dura pendant sept mois environ. Lorsque le Seigneur quitta la Judée et traversa la Samarie, comme saint Jean le raconte en son quatrième chapitre, on se trouvait à quatre mois de la moisson² ; donc à la fin de novembre, ou peut-être au commencement de décembre. La Pâque, à l'occasion de laquelle il était venu à Jérusalem, se célébrait en mars, en avril au plus tard. Nous arrivons bien entre ces deux époques à un minimum de sept mois.

Quelle localité fut alors témoin du ministère de Jean-Baptiste ? L'Évangéliste nomme Enon près de Salim. Où chercherons-nous cet emplacement ? Les auteurs anciens, reproduisant les données d'Eusèbe et de Jérôme, placent Enon à huit mille pas de Beitsan, ou Scythopolis, c'est-à-dire en pleine Samarie. Le voyageur américain Robinson croit pouvoir préciser plus encore, et placer Enon très près de Naplouse, l'ancienne Sichem. D'autres commentateurs remontent même plus au nord, et cherchent les noms conservés par Jean, Enon et Salim, sur la frontière entre la Galilée et la Samarie, dans la juridiction de cet Hérode-Antipas qui devait bientôt faire arrêter le prophète.

Beaucoup d'objections ont été soulevées contre ces conclusions. On n'admet pas volontiers que le Précurseur ait exercé un ministère en Samarie. Les Juifs, dit-on, y étaient trop mal reçus, et c'eût été de gaieté de cœur heurter les préjugés les plus enracinés. C'est possible. Nous rappellerons cependant que Jean n'était pas au nombre des timides, que son appellation de « race de vipères » devait heurter bien d'autres préjugés, et que Jésus,

2. Jean 4.35

lui, n'a pas hésité à traverser la Samarie, pour y prêcher le culte en esprit et en vérité. Si l'on veut, avec quelques savants, faire de Enon et de Salim le dédoublement du nom propre En-Rimmon³ qu'il faut chercher sur la frontière tout à fait méridionale de Juda, on aboutit à rapprocher beaucoup l'un de l'autre les deux cercles d'activité de Jésus et de Jean. Ce n'est pas impossible qu'il en ait été ainsi. Est-ce bien probable ? La concurrence aurait paru cherchée ; les conflits auraient été facilités. Je doute un peu que Notre-Seigneur ait établi ses disciples et son travail si près de ceux du Baptiste. D'autre part, je me demande s'il n'y avait pas une place toute marquée pour le Précurseur en Samarie, aussi bien qu'en Judée. Les foules, qui nous ont d'ailleurs paru diminuer, pouvaient encore se rendre à lui si Enon était près de la frontière. Et qui nous dit que ces dernières ouailles n'aient pas été composées de Samaritains⁴ ?

Après cela, reconnaissons que cette discussion n'a point une importance capitale. Deux faits restent certains ; notons-les avant de passer plus avant. En premier lieu, il y eut une période de quelques mois durant laquelle le Messie et le Précurseur exercèrent leur ministère parallèlement. Ensuite, saint Jean est le seul évangéliste qui place cette activité des deux prédicateurs dans son cadre historique parfaitement exact. Suivant les Synoptiques, on pourrait admettre que Jésus n'est remonté de Judée en Galilée qu'une fois, et après l'emprisonnement du Baptiste. Le quatrième Évangile distingue nettement deux retours. Le premier, après l'appel des cinq disciples. Le second, à travers la Samarie, au moment où l'on pouvait craindre une dispute entre les disciples des deux maîtres. C'est cette dispute, et surtout la manière dont elle fut calmée, que nous avons à raconter maintenant.

3. D'après le rapprochement des passages Josué 19.7 ; 15.32 ; 1 Chroniques 4.32 ; Néhémie 11.29.

4. M. Godet adopte la combinaison qui place Enon et Salim vers la frontière méridionale de la tribu de Juda. *Commentaire sur Saint-Jean*, 2^{me} édition, II, p. 300.)

Elle paraît avoir eu pour origine la discussion entre un Juif inconnu⁵ et les adhérents de Jean. Le sujet, dit le texte, était la purification, c'est-à-dire le baptême. Le Juif était-il adversaire, d'une manière générale, de ce rite ? Se plaignait-il seulement de la façon dont Jean l'administrait, et en proposait-il une modification ? Nous n'en savons rien. Il est permis de supposer qu'il ne parlait pas en son nom seulement, mais qu'il représentait un certain parti. Surtout, il voulait préconiser le baptême dit de Jésus, aux dépens de celui qui portait le nom de Jean. Or, si la comparaison a pu déjà sembler audacieuse aux partisans du Précurseur, un essai, même modéré, de le rabaisser lui et sa doctrine, c'était plus qu'ils n'en pouvaient supporter. Séparés un instant de leur maître, ils accourent auprès de lui, très échauffés, très indignés, un peu comme Josué qui trouvait fort grave la tentative d'Eldad et de Médad de prophétiser, sans avoir reçu de Moïse une investiture dans les formes. Ce qui nous permet de les peindre ainsi, ce sont leurs propres paroles. L'Évangéliste nous les rapporte fidèlement, et il faut bien avouer que leur accent est celui d'un cœur aigri qui voudrait communiquer à un autre sa mauvaise humeur. « Rabbi, disent-ils, celui qui était avec toi au delà du Jourdain. . . voici, il baptise et tous vont à lui. » Vous entendez : « Celui qui. » Pas même le nom propre ; un simple pronom. Ce n'est pas seulement du dédain ; c'est un peu de colère sourde ; une rancune qui ne demande qu'à éclater. . . Car enfin, il te devait beaucoup, celui qui était naguère avec toi, au delà du Jourdain. Tu lui as rendu un superbe témoignage. Sans toi, il n'aurait peut-être à cette heure pas un seul disciple. Eh bien ! tout ce qu'il sait faire pour te marquer sa reconnaissance, c'est de t'enlever des néophytes. Il s'est mis à baptiser ; tout le monde accourt vers lui. . . C'est une ingratitude inconcevable. Couper ainsi l'herbe sous les pieds de quelqu'un qui s'est presque sacrifié pour vous ! Avise au plus tôt, maître. Cela ne peut pas durer ainsi.

5. La plupart des manuscrits lisent en effet : Un Juif. De fortes raisons, toutefois, permettraient d'adopter une leçon très ancienne qui donne le substantif au pluriel : « Il survint une dispute avec des Juifs. » Psychologiquement, c'est plus probable.

Ces paroles sont bien calculées pour éveiller la jalousie. Elles indiquent assez que la foule commence à désertier le Précurseur. Prenez donc un cœur d'homme ordinaire. Je ne dis pas du tout celui d'un méchant homme. Non ; le vôtre. Examinez-le bien ; impartialement après une communication pareille, et voyez s'il ne montre pas une légère blessure. Peut-être une blessure profonde ; car la jalousie, hélas ! nous est naturelle, et même entre chrétiens on la rencontre quelquefois.

Pas toujours, Dieu merci ! Il me souvient d'un cher et vénéré collègue dont la piété avait brillé modestement, mais fidèlement, à travers un pastorat de plus de trente ans. Respecté de tous pour ses mérites personnels, il n'était pas suivi par les auditoires qui veulent avant tout l'éloquence. Un jour, fatigué à la suite d'une maladie, il pria un jeune frère de prêcher pour lui. Ce dernier n'avait ni l'expérience ni l'autorité de son aîné. Mais il avait l'oreille de la foule. On venait l'entendre. Au dimanche, convenu, le vieux pasteur entra dans la sacristie quelques instants avant le culte. Serrant la main de son remplaçant : Savez-vous ? lui dit-il : L'église est toute pleine. C'est moi qui suis content ! – Eh bien, ce jour-là, le meilleur sermon ne fut pas celui que le jeune pasteur prêcha. Ce fut celui qu'il entendit. Il était tout entier dans ce : *C'est moi qui suis content !*

Jean-Baptiste était de la même famille. On a pensé le rendre jaloux ? Il n'y comprend rien, mais rien du tout. On croyait lui faire de la peine ? Il est enchanté. On parle de son influence qui baisse, de son pastorat qui pâlit ? ... Allons donc ! Mais c'est tout le contraire. Ce qui se passe, c'est précisément ce que j'ai voulu, ce que j'ai cherché. Vous ne pouvez pas me faire un plus grand plaisir qu'en me donnant cette preuve du succès de mon ministère. Comment ? Jésus prêche ? Jésus baptise ? Jésus a du succès ? Tous vont à lui ? Quel bonheur ! C'est cela qu'il fallait. C'est pour cela que je suis venu. Que ma voix maintenant se taise ; quand Dieu voudra. Elle n'a pas retenti en vain. On a compris mes appels et suivi mes conseils. ... Tous vont à lui !

Si seulement c'était bien vrai !

Dégageons quatre affirmations principales dans la réponse que Jean fait à ses disciples. Elles nous aideront à comprendre la noblesse de son caractère.

C'est d'abord une déclaration de principes, une sorte de sentence générale. « Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel. » Du ciel, vous entendez bien ; non pas du monde, ni de la terre. Car Jean est de l'avis de Jacques. Il dirait volontiers comme lui que « toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières⁶. » Or il n'entend parler, dans le cas actuel, que de grâces excellentes ; se sont les seules qu'il ait vues à l'œuvre dans la mission de Jésus-Christ. La position, les talents et les succès au service de Dieu, tout cela est donné – ou refusé – par le « Père des lumières. » Si quelqu'un réussit dans cette tâche ardue et belle qui consiste à réveiller les consciences, ce ne sera jamais à lui-même qu'il devra sa réussite, mais à Dieu seulement. Si donc Jésus trouve cet accueil, excite cet empressement dont vous me faites une peinture jalouse... c'est un don qu'il a reçu de Dieu. M'élever contre lui, ce serait m'élever contre Dieu. Vous voulez que je le rappelle à l'ordre ? Eh ! ce serait blâmer l'ordre de Dieu. Je n'ai aucun droit à la place que Jésus occupe à présent, et je n'en suis nullement anxieux. Je reste à la mienne. Elle aussi je l'ai reçue du Père. Si je suis une voix, c'est qu'il m'a donné de quoi parler. Si j'ai pu dire de l'Agneau de Dieu : Le voici ! c'est qu'il a commencé par me le montrer. Me plaindre ce serait accuser l'Éternel de s'être trompé. J'ai autre chose à faire ; je remercie...

Oh ! mes amis, combien ils sont aveugles ceux qui jouent les mal partagés et se plaignent que le Père céleste n'a pas bien réparti ses dons ! Honteux du poste où ils ont été mis, impatients d'entrer dans un autre, ils témoignent

6. Jacques 1.17

seulement par là qu'ils ne connaissent à peu près rien ni de leur propre cœur ni de l'œuvre qui leur est donnée à faire. Vous attendez le « Mon ami monte plus haut ! » qui fera éclater enfin vos mérites méconnus. Vous attendrez longtemps. Peut-être que vous attendrez toujours. Car ce n'est point les mécontents ni les jaloux que le Maître du festin vient prendre par la main, pour les faire asseoir à la table d'honneur. Voyez-vous, nul homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel. S'il essaie de prendre autre chose, c'est une usurpation. Il faudra bientôt rendre les comptes, et perdre ce qu'on n'avait point reçu.

Jean répond, en second lieu, par un renvoi très ferme et très juste à des paroles qu'il avait déjà prononcées. On aurait pu ne pas les oublier si vite. Comment ? Vous avez l'air tout éperdu de ce qui se passe. Rappelez plutôt vos souvenirs. Vous ai-je jamais annoncé autre chose ? Vous ai-je dit ou seulement laissé entendre que je fusse le Christ ? Non ; n'est-ce pas ? Dès lors, une fois le Christ paru, à qui appartient le premier rang ? Au Christ, assurément. Et vous voudriez, par votre zèle intempestif et sot, me faire renverser les rôles ? Amis maladroits ! Ne sentez-vous donc pas que vous m'amèneriez de la sorte à démentir toute ma carrière ? Quand un messenger royal a couru quelque temps devant le monarque, il ne s'efforce pas, ensuite, de réclamer pour lui-même les hommages du peuple. Voilà pourtant le jeu insensé que vous voudriez me faire jouer. Si vous n'avez que cela à me dire, taisez-vous !

La troisième parole du Précurseur est pleine tout ensemble de profondeur et de charme. C'est une comparaison gracieuse, qui n'est pas pour cela moins instructive. Il la tire d'usages très connus de ses disciples et de tous les Juifs de son temps. « Celui qui a l'épouse, c'est l'époux. Mais l'ami de noce, qui se tient là et qui entend sa voix, éprouve une grande joie à entendre cette voix. C'est là ma joie ; elle est complète. »

L'ami de noce, chez les Hébreux, remplissait des fonctions tout autrement importantes que chez nous. Il avait des devoirs très précis. Apporter

quelques cadeaux, prononcer un toast ou débiter des vers, on n'en demande guère plus à l'ami de noce d'aujourd'hui. Celui que l'époux s'était choisi, dans les tribus d'Israël, avait une tâche plus intéressante. C'était lui qui demandait la main de la fiancée. Si la recherche était agréée, c'était lui encore qui servait d'intermédiaire entre les deux jeunes gens, jusqu'au jour de la cérémonie nuptiale. Et, pour cette cérémonie elle-même, c'était lui qui allait prendre l'épouse dans la demeure paternelle. Il l'amenait au domicile de l'époux ; puis il présidait au repas de noce, toujours à portée de la voix de son ami et prêt à répondre à ses moindres désirs. Il s'est tellement identifié avec lui, qu'il n'a plus d'autre joie, semble-t-il, que celle du mari⁷

Voilà l'image que Jean-Baptiste emploie pour faire comprendre ses rapports avec Jésus. La trouvez-vous assez belle ? Elle n'est pas moins exacte pour cela. Nourri des souvenirs de l'Ancien Testament, Jean se rappelle fort bien les fréquentes occasions où les prophètes comparent les rapports de l'Éternel avec son peuple à ceux d'un époux avec son épouse. Ces mêmes rapports viennent de se former entre Jésus-Christ et la communauté, encore minime, qui constitue son Église. Mais la comparaison s'est enrichie. Les prophètes ne parlaient pas de l'ami de noce. Jean peut en parler, lui, parce qu'il sait qu'il en a rempli les fonctions. Qu'étaient-ils, ces premiers disciples qu'il a conduits au Christ ? N'étaient-ils pas comme la fiancée timide qui avait à faire la connaissance de son époux ? N'est-ce pas lui qui les a pris par la main, pour les faire sortir de la maison paternelle, qui était la sienne, et pour les amener dans une autre demeure, dont il n'était que le serviteur ?... Oui, c'est lui, en vérité. Il a servi d'intermédiaire entre ceux qui sont désormais unis pour la vie. Et maintenant qu'il entend la voix de l'époux, sa joie est entière. Qu'on ne vienne pas la lui gâter par

7. Voy. Edersheim, *Sketches of Jewish social life in the days of Christ*, p. 133. Suivant le même auteur, l'ami de noce n'était pas relevé de toute fonction après le mariage. Il devait travailler à maintenir le bon accord entre le mari et sa femme, et surtout défendre en toute rencontre la réputation de l'épousée. Était-ce peut-être à ces obligations de l'ami de noce que Paul pensait, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés comme une vierge chaste à un mari ? » 2 Corinthiens 11.2 ?

des rapports aigres-doux.

Vous vous demandez, probablement, comment Jean peut entendre cette voix ? Le Christ et lui sont séparés et par le temps et par la distance ; il ne semble pas possible que la voix de l'un parvienne jusqu'à l'autre. Mais est-il bien invraisemblable que ses anciens disciples soient, une fois au moins, revenus jusque vers lui ? C'est plutôt le contraire qui nous surprendrait. A défaut d'autres mobiles, la reconnaissance toute seule aurait suffi pour ramener Jean, Simon, André, les autres aussi, auprès de leur ancien maître. Que d'actions de grâces à lui rendre pour les avoir si bien adressés ! Après tout, à qui doivent-ils d'être à présent si heureux et si instruits ? A Jean-Baptiste, très certainement. Nous n'aimons pas à nous les représenter ingrats. Ils ont dû revenir. Et que de choses alors ils ont eu à raconter ? Que de paroles, toutes fraîches dans leur mémoire, ils auront répétées ! Ont-ils reproduit quelques traits de l'entretien de Jésus avec Nicodème⁸ ? Peut-être. Ils ont alors rappelé la mystérieuse comparaison du Fils de l'Homme avec le serpent d'airain élevé dans le désert. Ils ont dit, surtout, que l'envoi de ce Fils au monde est une preuve de l'immense amour de Dieu pour les âmes qui se perdaient. Et alors le cœur du Baptiste aura tressailli. Alors il aura cru entendre, comme s'il était à ses côtés, la voix triomphante de l'époux. Plus que jamais, il se sera senti assuré que ce fiancé céleste est bien l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Ma joie est accomplie, dit-il. Joie de Précurseur, sans doute. Celle du Christ et des chrétiens ne pourra l'être que plus tard⁹.

Enfin – c'est le quatrième trait à relever dans sa réponse – Jean prononce une devise qui, dès longtemps, était devenue la sienne. On avait pu la lire dans sa conduite bien avant qu'il l'eût exprimée. « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » C'est le secret de son abaissement. C'est aussi celui de

8. Ainsi s'expliqueraient, comme l'observe M. Godet, les nombreuses ressemblances qu'on peut constater entre les paroles de Jésus à Nicodème et la réponse de Jean à ses disciples.

9. Comparez Jean 14.11 ; 16.24.

sa gloire. « Il faut, » dit-il. Cela n'est pas seulement avantageux. C'est une nécessité. Une volonté en Dieu ; pour moi un devoir... Il faut. Et prenez garde à ne pas renverser l'ordre des termes. Jean ne dit pas : Il faut que je diminue et qu'il croisse. Comme si Jésus devait attendre, pour devenir grand, que le Précurseur eût consenti à devenir petit. Non ; c'est l'inverse exactement. Pour diminuer sans périr, il n'y a, il n'y aura jamais qu'un moyen : livrer à Jésus toute la place.

Eh ! qu'ils sont nombreux encore, les braves gens qui se donnent toutes les peines du monde pour se faire petits, et qui n'aboutissent qu'à se mettre plus en vue ! Ils en sont fort chagrins, lorsqu'ils découvrent ce qui en est. Mais c'est leur faute. Il fallait s'y prendre autrement et ne pas commencer par la fin. Voulez-vous, mes amis, déclarer loyalement la guerre à votre moi ? Ouvrez à deux battants à Jésus-Christ les portes de votre vie. Qu'il y entre ; qu'il y règne ! Vous verrez alors comme vous diminuerez ! Votre volonté cessera d'être impérieuse ; vos jugements ne seront plus hautains ; vous vous trouverez petits, extraordinairement petits. C'est alors aussi que vous deviendrez grands, aux yeux de Celui qui sonde les cœurs et les reins. Jean disait : Il faut ! La même règle subsiste pour vous. Si vous voulez être quelque chose, au lieu de vous laisser pousser dans tous les sens par les vents changeants de l'opinion, *il faut* que Jésus croisse en vous. Et il faut aussi – cette mission est à la portée de tous – que vous travailliez à la croissance de son Église. Regardez bien. N'y a-t-il pas quelque Jean qui voudrait remplir auprès de vous les fonctions d'ami de noce ? Ne résistez pas. Laissez sa main saisir la vôtre, et ne la déposer que dans celle du Fils de l'homme.

Une question de critique se pose maintenant. On se demande si les paroles qui suivent, du verset 31 au verset 36 de notre chapitre, ont encore été prononcées par Jean-Baptiste. Ou bien ne seraient-elles que des réflexions faites par l'évangéliste sur les déclarations du Précurseur ?

Sans entrer dans une discussion qui n'aurait pas sa place ici, je crois pouvoir admettre que les propres paroles du Précurseur continuent jusqu'à la fin du chapitre. Il ne sera dès lors pas étranger à notre sujet de les étudier. Elles nous présentent un intérêt très particulier : celui qui s'attache aux adieux d'un grand homme. Jean-Baptiste, il est vrai, n'est pas encore un mourant. Toutefois, il va disparaître de la scène animée où il a vécu jusqu'ici. Sa mission apparente arrive à son terme. Sa voix va s'éteindre. Mais il est arrivé, par suite de son abnégation, à une telle hauteur, que nous ne saurions écouter trop pieusement la leçon qu'il nous adresse. C'est le commentaire de la devise : Il faut qu'il croisse et que je diminue.

Une opposition tranchée entre deux personnages ouvre ce solennel enseignement. D'un côté celui qui vient d'en haut ; de l'autre celui qui est de la terre. Quel contraste, n'est-ce pas ? avec la comparaison employée tout à l'heure. C'était alors l'époux et l'ami de noce. C'est maintenant un être céleste et un être terrestre. La différence entre eux serait-elle donc aussi profonde ?

Oui vraiment, pour qui remonte aux origines. Et il faut admirer la profondeur que le regard du Baptiste avait acquise, soit dans ses entretiens avec le Christ, soit dans ses méditations solitaires. Très vite il a compris que le Messie descendait du ciel. Dès qu'il a commencé à parler de lui, c'est le témoignage qu'il a rendu. Il n'a jamais varié. Venu d'En-haut, Jésus ne se contente pas d'être au-dessus de tous. Il se met en relation avec les hommes. Il raconte ce qu'il a vu et entendu dans les demeures célestes. Possesseur souverain de la vie, il veut la communiquer. Même pendant qu'il vit ici-bas, il ne cesse pas d'habiter là-haut. C'est lui qui rétablit le lien brisé entre le créateur et sa créature intelligente.

Jusqu'ici pas de difficulté, au moins pour quiconque est familier quelque peu avec l'Évangile. Le second terme de la comparaison nous étonne davantage. Comment Jean peut-il se désigner comme étant de la terre ? Il a beau dire que son devoir est de diminuer ; n'est-ce pas se rabaisser plus que de

raison ? Car enfin, il faut être vrai ; et il semble qu'en se décrivant de la sorte il ait outrepassé les bornes de la vérité. Non, pourtant. Un examen impartial nous rassure ; Jean n'a rien exagéré. Il est de la terre par ses origines. Le ciel n'est pas son point de départ ; ce sera son lieu d'arrivée. Il a été élevé dans la maison d'un prêtre, et par les soins d'une mère croyante ; mais il ne descend pas d'auprès du trône de l'Éternel. Certes, il peut parler du ciel, il en parle souvent. Mais comment ? Comme un homme qui est de la terre. . . Un voyageur qui n'a jamais quitté la vallée peut, s'il est doué d'une vue perçante, parler avec quelque exactitude de ce qui se passe sur la montagne. Il le pourra mieux encore s'il a reçu d'un autre voyageur, descendu des hauteurs, quelques renseignements précis. Mais combien sa parole sera plus vivante, sa description plus animée et plus fidèle, si, venu pour un temps dans la plaine, il s'apprête à remonter sur les sommets. Jean-Baptiste est l'habitant de la vallée. Ce qu'il dit est exact, mais ne peut pas être complet. Jésus vient de la montagne. Il décrit ce qu'il a vu, son pays, sa maison qui est celle de son Père.

Qu'ont produit ses récits ? C'est encore ce que Jean vont raconter. Il a besoin de se rendre compte à lui-même de la situation présente, et de l'exposer très nettement à ses élèves. Eh bien ! Les résultats sont différents de ceux qu'on aurait attendus. On avait droit de compter sur un grand concours de peuple autour du Révélateur des choses divines. Il n'en a rien été. « Il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage ! »

Comment ? Est-ce que Jean n'exagère pas, et beaucoup ? Oui ; à peu près autant que ses disciples quand ils lui disaient, il y a un instant : Tous vont à lui ! . . . Ah ! que vous vous trompiez, mes pauvres amis, avec votre *tous*. J'ai mieux vu que vous. Quand un tel maître était là, quand il prenait la peine d'enseigner, de baptiser, de raconter ce qu'il sait, le cercle qui s'est formé autour de lui n'est qu'un infiniment petit. Vous dites : Tous vont à lui ! Moi je dis : Personne ! Exagération pour exagération, la mienne est plus près de

la vérité que la vôtre. Vous avez cédé, vous, à celle de l'envie. Moi j'obéis à celle de l'amour.

Jean, au surplus, prend soin de se corriger immédiatement lui-même. « Personne ne reçoit son témoignage. Celui qui l'a reçu certifie que Dieu est vrai. » Donc, il y en a bien quelques-uns qui l'ont reçu. Et qui ? Mais Jean, tout d'abord. Évitant toujours de se mettre en avant et de se nommer, il ne veut pourtant pas laisser croire qu'il ait repoussé, lui, les leçons de Jésus-Christ. C'est cela qui ne serait pas vrai. Peut-être avant Marie de Nazareth, Jean a pénétré dans quelques-uns des secrets du Fils de Dieu. Quelques autres cœurs ont été touchés comme le sien. En tout premier lieu, les disciples qu'il s'est hâté d'envoyer à Celui qui venait du ciel. Et puis d'autres encore, qu'il ne connaît pas. Ils ne seront révélés qu'au dernier jour. Tous ceux-là ont exercé aussi un important ministère ; car en recevant le témoignage du Christ, ils ont, du même coup, certifié que Dieu est vrai.

Quel honneur ! Dieu, certes, peut se passer de l'homme pour être reconnu comme la vérité. Mais, s'il n'a pas besoin de notre foi, il consent à l'employer. Sa vérité se prouve comme justice et comme châtiment à celui qui la repousse. Elle se démontre comme grâce et miséricorde à qui l'accepte humblement. Et celui qui la reçoit de la sorte devient aussitôt ouvrier avec Dieu. Il prouve, il « scelle, » – pour employer le mot original – que Dieu est vrai. Telle a été jusqu'ici la gloire inattaquable de Jean-Baptiste.

Pour finir, il se hâte encore de détourner de sa personne les pensées de ses disciples. Il ne les veut concentrer que sur le Seigneur. Je ne sais pas de modèle plus parfait de prédication. Ce n'est pas à Jean qu'on aurait le droit d'adresser le reproche d'un vieux pasteur à un jeune suffragant qui venait de prêcher pour lui : – « Un beau sermon, mon ami ; un beau sermon ! Et aussi un pauvre sermon. Il y manquait l'essentiel. – Comment donc ? – Mais certainement. Il ne menait pas à Jésus-Christ ! » – Jean, lui,

mène toujours à Jésus. Toute son éloquence à ce but unique ; toutes ses démonstrations aboutissent à ce terme. Et pour donner à son appel quelque chose de plus tendre en même temps que de plus pressant, pour la première fois il nomme le Christ du nom de Fils – ce même nom qu’il avait entendu lors du baptême, « Le Père aime le Fils, dit-il, et il a tout donné entre ses mains. » Vous avez bien compris. Entre *ses* mains. Pas entre les miennes. Ne revenez donc pas à vos ridicules tentatives de me rendre jaloux. J’ai reçu le Saint-Esprit, moi aussi ; Dieu en soit loué ! Mais par mesure seulement. Jésus l’a sans mesure et peut, à son tour, le communiquer à qui il veut. Allez à lui !

Tout converge donc vers un choix à faire. D’un côté la foi, de l’autre l’incrédulité. Pour les croyants la vie éternelle ; pour les incrédules la colère de Dieu.

Est-ce juste, direz-vous ? Car enfin il ne dépend pas de nous de croire. Nous ne demanderions pas mieux. Mais nous ne pouvons pas. Pour nous c’est absolue impossibilité.

Eh bien ! à vous qui disiez : Est-ce juste ? je demande la liberté de répondre : Est-ce vrai ? Que vous ne puissiez pas tous arriver à des notions théologiques précises sur la personne de Jésus-Christ, j’en tombe d’accord. Aussi n’est-ce point le but qui vous est proposé, et la colère de Dieu n’attend point ceux qui n’auront pas réussi à devenir de profonds théologiens. La foi est quelque chose de beaucoup plus simple ; c’est une obéissance.

Savez-vous ce qui m’étonne bien souvent, et m’effraye ? C’est l’inconcevable facilité avec laquelle vous croyez les histoires les plus renversantes. Pourquoi ? Parce qu’un ami vous les a racontées ; parce que vous les avez lues dans votre journal. Est-ce que ce journal, que je suppose excellent, a l’autorité de la Bible ? Est-ce que votre ami, le meilleur des amis, vous a donné autant de preuves de la valeur de son témoignage que les prophètes et les apôtres ?

Permettez que j'insiste. Ce qui vous arrête devant la foi, c'est moins sa nature théorique que ses conséquences pratiques et obligatoires. C'est l'obéissance, j'en reviens à ce mot. Oh ! donner à telle doctrine une adhésion qui ne vous engagerait à rien, vous y consentiriez aisément. L'accepter pour lui obéir, voilà qui vous coûte. Et vous êtes en même temps assez loyal pour convenir que c'est le seul résultat logique de la vraie foi. Affaire de volonté, donc, beaucoup plus que d'intelligence. Jésus le dira aux pharisiens : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ¹⁰. »

Si je la comprends bien, c'est là toute la prédication du Baptiste. C'en est le nerf, au moins, et c'en est le résumé. Pour ne pas l'affaiblir, il la termine par ce dilemme : ou la vie éternelle, ou la colère de Dieu.

Nous n'aimons pas qu'on nous en parle, de cette colère. Nous tâchons, sans parvenir à nous convaincre, de nous dire qu'il ne faut pas prendre à la lettre une telle expression. Image orientale ! Hyperbole poétique, répètent les endormeurs de conscience. Non, mes amis : Réalité. Il y a une colère de Dieu. Non seulement dans l'ancienne alliance, où Moïse s'écriait : « Nous sommes consumés par sa colère, et sa fureur nous épouvante ¹¹. » Mais aussi dans la nouvelle, où l'auteur de l'épître aux Hébreux nous avertit que notre Dieu « est un feu dévorant ¹². » Fermer les yeux pour ne pas lire ces passages, cela n'empêchera pas qu'ils ne soient écrits.

Qu'il vaut mieux, au contraire, écouter et voir ; nous placer dans le vrai ; songer à cette colère avant qu'elle nous ait frappés ; demander à Jean-Baptiste les moyens de la fuir ; nous réfugier dans les bras du Christ afin qu'il nous introduise dans la vie éternelle !

Certes, elles sont d'un sérieux presque inouï ces dernières paroles d'un ami de noce. Comme elles diffèrent des chants et des discours plaisants qui sortent d'habitude d'une telle bouche. Mais cet ami exerce jusqu'au bout

10. Jean 5.40

11. Psaume 90.7 – Comparez Ésaïe 5.25 ; 50.10 ; 63.3 etc.

12. Hébreux 12.29



ses fonctions ; sa fidélité ne bronche pas un instant. Il est chargé, dans une certaine mesure, de la réputation de l'épouse. Elle est là, auprès de lui, en la personne de ces disciples qui voudraient jeter un voile sur la conduite de l'époux. Redresser leur erreur ; faire de nouveau briller du plus pur éclat la figure qu'ils avaient essayé de ternir ; employer les forces qui lui restent à redresser jusque chez les premiers convertis les chemins tortueux, voilà l'œuvre de Jean. Savez-vous rien de plus grand parmi les fils des hommes ?

A la cour

Matthieu 14.3-5 ; Marc 6.17-18 ; Luc 3.19-20

Les chefs, irrités contre Jérémie, le frappèrent, et le mirent en prison... Ainsi Jérémie entra dans la prison et dans les cachots, et il y resta longtemps...

(Jérémie 37.15-16)

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'admirer l'art merveilleux avec lequel l'Écriture sainte raconte. Les contrastes, dans ses récits, se succèdent avec une habileté qui n'est pas, certes, le but premier de l'historien, mais qu'il est impossible de ne pas louer. Rappelons-nous, dans la vie de Samuel, la scène paisible de Bethléhem succédant aux sombres menaces qui se sont accumulées contre Saül ; dans la vie d'Élie le découragement du prophète fuyant au désert après le triomphe qu'il avait remporté sur le Carmel. Bien d'autres exemples analogues pourraient être rapportés. Nous en trouvons un du même genre aujourd'hui. Après la solitude au bord du Jourdain, le faste d'une petite cour de province. Après des prédications qui ont longtemps excité l'enthousiasme populaire, une haine perfide ; un emprisonnement ; un martyre.

Il nous faut, pour suivre le cours assez précipité des événements, quitter le quatrième Évangile et revenir aux Synoptiques. C'est dans Matthieu et dans Marc que nous trouverons les détails les plus circonstanciés. Luc se borne à un résumé, exact comme toujours, mais fort bref.

Hérode le Grand est mort. Nous avons vu déjà comment son héritage avait été partagé. L'un de ses fils, Hérode-Antipas, est actuellement tétrarque de la Galilée et de la Pérée. Fils de la Samaritaine Malthace, il semble avoir été comme elle plutôt étranger que juif au milieu de ses sujets. Rien de noble n'apparaît parmi les souvenirs qu'il a laissés. Deux traits surtout, ont marqué son règne. Le meurtre de Jean-Baptiste et l'outrage fait à Jésus après que Pilate le lui eût envoyé¹. Il ressemblait à son père par la passion des constructions. C'est à lui, par exemple, qu'est due la fondation, au bord du lac de Génézareth, de la ville de Tibériade, ainsi nommée par flatterie pour Tibère. Mais il ne possédait ni l'énergie ni la force de volonté qui avaient distingué le premier Hérode. Même dans le mal, il était hésitant et faible.

Un de ses frères, nommé Hérode comme lui, mais que nos Évangiles connaissent sous le nom de Philippe et qui avait eu pour mère Marianne II, avait pris pour femme sa nièce Hérodiad, petite-fille d'Hérode le Grand par Aristobule. Douée d'une beauté qui faisait impression, très ambitieuse aussi, très intrigante, Hérodiad paraît avoir troublé promptement l'esprit d'Antipas. Il est vrai que ce prince était déjà marié. Il avait épousé une fille d'Arétas, ce même roi d'Arabie que nous rencontrons dans l'histoire de saint Paul à propos de sa fuite de Damas². Mais des liens pareils n'étaient pas pour arrêter un prince lâche et voluptueux. Renvoyant son épouse, il avait enlevé celle de son frère³.

1. Luc 23.6-11

2. 2 Corinthiens 11.32

3. Voir plus haut.

Cette union adultère avait beaucoup scandalisé. On n'avait pu, cependant, ni l'empêcher ni la dissoudre. Les lois d'alors étaient très complaisantes à ces crimes. Non pas la loi de Moïse, cela va sans dire. Mais le droit coutumier, l'habitude, en Galilée surtout où l'on était plus loin de Jérusalem et où le sanhédrin n'exerçait qu'une juridiction atténuée. – Au surplus, avant de ramasser des pierres et de les jeter contre Hérode, nous ne ferions pas mal de regarder un peu chez nous. Pour coupable que fût ce prince – il n'y a pas à le nier – il n'avait pas encore entendu, à ce moment, le jugement de Jésus-Christ au sujet de l'adultère et du divorce⁴. Nous le connaissons, nous. Officiellement, nous l'approuvons. En est-il résulté beaucoup plus de moralité dans nos lois et de pureté dans nos mœurs ? Les liens du mariage sont-ils beaucoup plus respectés, et par l'opinion et par la législation ? Il n'y paraît pas en Suisse – pour ne pas parler des autres pays. La déplorable facilité avec laquelle les divorces peuvent être prononcés, conséquence presque fatale de la légèreté qui préside à la conclusion des mariages, aboutit à une déchéance de la vie de famille⁵. Sous les vernis brillants de notre civilisation, les adultères sont fréquents. On n'en parle pas toujours avec répulsion. Dans certains milieux on s'y habitue. Et la contagion s'étend un peu à toutes les classes de la société, chez les Hérodes et chez leurs domestiques.

Nous pouvons ajouter que le crime d'Antipas ne lui apporta point le bonheur. Brouillé avec son beau-père, il entreprit une campagne contre lui et fut complètement battu. Cet échec ne fit qu'exciter l'ambition d'Hérodiad. Elle voulait que son second mari portât, comme le premier, le titre de roi. Après l'avoir longtemps harcelé de ses plaintes et de ses suggestions, elle finit par obtenir qu'il se rendît à Rome pour y présenter sa requête. C'était fort mal imaginé. Juste à ce moment, des accusations sérieusement motivées contre le gouvernement d'Antipas avaient été portées au tribunal de Caligula. On lui reprochait d'avoir fait ou favorisé des amas secrets

4. Matthieu 5.27-30

5. On nous permettra peut-être de renvoyer sur ce point à notre étude sur *Abraham*.

d'armes dans sa tétrarchie. C'était un délit que le pouvoir romain ne pouvait supporter. Au lieu de lui accorder une couronne et un titre, on le déposa purement et simplement. Il voulait être roi ; il ne fut plus même tétrarque. On le relégua, l'an 39, à Lyon. Hérodiade, laissons-lui ce mérite, l'accompagna dans son exil.

Mais nous anticipons. Revenons au moment où Hérode, dans le récent succès de ses intrigues, domine en Galilée et produit très ouvertement son épouse, détournée du vrai domicile conjugal.

Combien de temps avait duré cette union coupable avant que Jean-Baptiste vînt la dénoncer ? Par quelle circonstance le prophète fut-il mis en rapport avec le prince et amené à lui exprimer son jugement ? Nous ne le savons point d'une manière certaine ; nous sommes réduits à des conjectures.

On a supposé quelquefois qu'Hérode aurait appelé lui-même le Précurseur à sa cour ; provoqué une entrevue pour le contraindre, en quelque sorte, moins à lui dire son avis qu'à sanctionner le fait accompli. Il aurait voulu une sorte de consultation ; espérant bien en tirer un apaisement de sa conscience un peu inquiète. Psychologiquement, il n'y aurait rien là d'impossible ; ni même d'improbable. Qui ne sait que le pécheur, parfois, a besoin de parler de son péché avec des âmes pures, afin d'obtenir d'elles une sorte d'absolution ? Il ne s'attend pas proprement à être approuvé ; non sans doute. Mais il espère faire valoir les circonstances atténuantes. On ne le blâmera pas très haut : c'est déjà quelque chose. On ne prononcera pas une sentence de condamnation. On promettra de se taire. Et dès lors, qui empêchera d'interpréter ce silence comme un laisser-passer ?

Ce que la psychologie nous fait envisager comme naturel, l'histoire nous le raconte comme réel. Elle nous montre, dans le cas de Philippe landgrave de Hesse, plus d'une analogie avec celui d'Hérode, tétrarque de Galilée.

C'était, vous vous en souvenez, au temps de la Réformation. Philippe l'avait embrassée et, sur beaucoup de points, valait bien mieux qu'Antipas. Par deux traits au moins, il lui ressemblait. Il était débauché et faible de caractère. Vivant dans le péché, il essaya d'en sortir par un autre péché. Il voulut épouser une seconde femme, sans répudier la première. Mais, ce qui est plus étrange, il s'inquiéta d'obtenir l'approbation des réformateurs, de Luther en particulier. Un pécheur, voulant être justifié par les gens de bien, sans pour cela changer de vie. Cela se voit, donc ! Et, ce qui est plus triste, il y a des gens de bien pour se prêter à cette coupable comédie. Vous connaissez la déplorable faiblesse du héros de Worms, cette pitoyable consultation donnée sous forme de remède à un trouble de conscience, cette page qui nous fait monter le rouge au front et que nous voudrions pouvoir arracher de la biographie du grand homme. Mais la vérité nous l'interdit. Luther n'eut pas, en cette occasion, la vaillance de Jean-Baptiste. Il accorda au landgrave une demi-approbation, plus que suffisante pour les vœux du bigame. Certes, il ne parvint point à se laver entièrement en écrivant peu après : « Il vaut mieux qu'on dise que le docteur Martin a fait une folie, que de dévoiler les causes secrètes qui nous ont porté à faire au landgrave cette concession. ⁶ »

Mais il n'y a rien de pareil à dire de Jean-Baptiste. Il n'a pas fait une folie. Sa conduite a été courageuse et fidèle, telle qu'il convient à un serviteur de Dieu. Et comme il avait marché devant le peuple dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, il ne marcha pas autrement devant un monarque.

Ne tranchons pas, puisque cela n'est pas possible, la question de savoir si Hérode fit appeler le prophète, ou si Jean se rendit de son chef auprès du prince. « De son chef, » en tout cas, ne serait pas exact. S'il n'a pas reçu d'ordre d'Antipas, il en a reçu un de Dieu. Autrement il n'eût point quitté les bords du Jourdain. S'il a pris le chemin de la cour, ce n'est pas pour la voir : quel attrait pouvait-elle bien lui offrir ? C'est pour y proclamer que

6. Voyez F. Kuhn. *Luther sa vie et son œuvre*, III, p. 190-203.

le royaume des cieux était proche, et qu'il importait de « faire des fruits convenables à la repentance. »

La démarche était grave. Soyez sûrs qu'il ne se l'est pas caché ! Elle était difficile aussi. Prêcher aux foules, aux petits, c'est relativement aisé. Ils écoutent, eux. Ils trouvent dans la parole de Dieu un aliment qui n'a pas perdu sa saveur. En dépit des protestations intéressées de ceux qui passent pour leurs coryphées, ils aiment qu'on leur montre un ciel ouvert et habité au-dessus de leur tête ; un juge, mais aussi un Père ; une vie à venir ; une félicité éternelle. Avec les grands, c'est autre chose. D'abord, on ne sait pas comment les atteindre. Ils sont tellement affairés ! Et puis, ils la connaissent déjà cette parole de Dieu. Elle n'a rien de nouveau à leur apprendre. Qu'a-t-elle à faire dans leur politique ou dans leurs plaisirs ? S'ils trouvent quelques minutes pour l'écouter, c'est à la condition qu'on émousse ses angles et qu'on l'adapte à leurs fantaisies. – Tout cela était vrai du temps de Frédéric le Grand, qui connaissait la Bible, mais ne souffrait guère qu'on lui en parlât. C'était vrai aussi du temps d'Antipas, qui n'ignorait point la loi, mais entendait qu'on ne l'ouvrît pas devant ses yeux.

Aussi, avant de se mettre en route, Jean-Baptiste a dû passer par des heures angoissantes. Se taire n'était point possible. Le scandale était trop public. Mais comment s'y prendre pour le faire cesser ? Est-ce indispensable d'attaquer le mal en face ? Ne conviendrait-il pas plutôt de procéder par insinuation ? Car enfin, il n'y a pas à se le dissimuler. Suivant la manière dont Hérode prendra la chose, il peut mettre fin brusquement et pour toujours au ministère du Précurseur. Les cachots ne manquent pas dans son petit royaume. On peut jeter l'importun dans un des plus lointains. Personne ne s'y opposera, et personne non plus ne le délivrera. – Eh bien ! voyons. Serait-ce avantageux ? Quand une voix comme celle de Jean-Baptiste sera réduite au silence, qu'est-ce que le royaume de Dieu y aura gagné ? L'œuvre du Christ est encore à ses débuts. Peut-elle se passer de celle du Précurseur ? Evidemment pas. Que de chemins à redresser en-

core ; que de collines à réduire en vallées et que de fondrières à combler !... Prends garde, homme du désert. Ta résolution est fort généreuse. Mais ne va pas commettre, sous ombre de fidélité, une de ces grosses maladresses dont les suites sont irréparables. Ne te hâte point. Pèse chacun de tes mots. Consulte les gens d'expérience. Tu ne connais ni la cour ni les usages. Sois prudent. Ne choque pas étourdiment un prince qui est ton maître, et auquel tu dois déférence.

Nous savons bien ce que tu vas répondre. Antipas a eu tort, grand tort. Nous en convenons. Mais il y a beaucoup de manières de faire sentir à un roi qu'il a eu tort. Choisis la bonne. Ne le blesse pas ; ne heurte rien. Enveloppe tes reproches dans des circonlocutions et des compliments. Des compliments surtout ; cette monnaie-là fait tout passer. Il ne faut, comprends-tu ? pas trop l'humilier. Tâche, d'abord, de ne te faire comprendre qu'à moitié. Efforce-toi ensuite de gagner du temps. Ne brise pas tout pour l'amour d'un principe...

Que des conseils de ce genre aient sollicité l'oreille et la conscience du Baptiste, l'historien, il est vrai, ne le dit pas. Cela ne nous en paraît pas moins infiniment probable. Pour peu que quelques amis aient eu vent de son projet, nous n'avons pas grand'peine à nous les représenter accourant vers lui, et l'entourant de leurs objurgations. D'ailleurs, ce ne sont pas les voix du dehors qui sont les plus redoutables. Ce sont les tentations du dedans, les délibérations avec soi-même, le devoir mis en balance avec l'intérêt, et cet intérêt, à son tour, se parant des couleurs les plus honorables, tellement qu'il devient le soin des âmes et de la gloire de Dieu. Jean-Baptiste était un héros, oui ; presque un saint. Pourtant il était un homme. Et, de vrai, je ne le trouverais pas moins admirable, pas moins digne de nous être proposé en exemple, s'il avait hésité quelques moments avant de partir pour le palais d'Hérode.

Il est parti, du reste. Les prières, dont il était coutumier, l'ont aidé à vaincre. Il a quitté le désert – pressentant peut-être qu'il n'y rentrerait plus.

Dieu a commandé. Nouvel Abraham, il s'est mis en route, sans savoir où il allait.

Une incertitude demeure sur le lieu de la rencontre. On ne sait pas précisément si Hérode se trouvait alors en Galilée, ou bien au château de Machérus (ou Machéronte) qu'il s'était fait construire dans les environs de la mer Morte. Les avis là dessus sont partagés, et peuvent l'être en l'absence de données précises. Il est fort possible que le roi fût en ce moment dans sa tétrarchie, à proximité de Jean si celui-ci baptisait vers la frontière de la Samarie. C'est alors dans une des villes du nord, peut-être à Tibériade, que le prophète aurait demandé la fameuse audience royale qui devait lui coûter la vie. Une chose reste certaine, ou à peu près. C'est qu'il fut enfermé à Machéronte, où Joseph assure qu'il fut décapité. Les deux suppositions ne sont point inconciliables. Arrêté en Galilée, il aurait pu être transféré dans la prison du midi. Le cachot était attenant à un palais. C'est là que se serait célébrée la grande fête, dont la clôture fut la mort du prophète.

Voici Jean à la porte du château royal. Pour la première fois, sans doute, il y fait connaissance avec des courtisans,

Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents.

Quelques-uns, je pense, s'approchent de lui, avec des recommandations et des avis. D'autres se contentent de rire. Car il devait être curieux, presque amusant, ce personnage. Un peu rustre, aussi ; pas du tout à la mode, avec son manteau de poil de chameau, sa chevelure de nazaréen, sa figure austère et, pour tout dire, sauvage et rude. Quel contraste avec ces brillants officiers et ces grandes dames légères qui papillonnaient, on peut le croire, autour du couple adultère ! Il est vrai qu'à regarder de plus près, la comparaison n'était pas toute à l'avantage des gens de cour. Un homme libre est plus imposant, quelle que soit son apparence, que les valets du pouvoir ou les adorateurs du succès. Une conscience triomphe dans un cercle de flatteurs. Or Jean-Baptiste était une conscience.

Le voici dans la salle du trône. On ne pouvait pas faire moins que de l'y introduire. Car enfin c'était un prophète ; quelques égards lui étaient dûs. D'ailleurs Antipas, en sa présence, ne se sentait pas parfaitement à son aise ; raison de plus pour le recevoir poliment. Je ne serais point étonné qu'Hérodiade eût assisté à l'audience. Nouvelle Jézabel, qui sait si elle n'aura pas voulu essayer de la puissance de ses charmes sur le prédicateur de la repentance ? Elle le connaît à peine. Un sourire, un geste, une parole suffisent parfois à conquérir ces habitants du désert, éblouis tout à coup par le luxe et par la grâce. La voilà donc, comme l'épouse d'Achab ; ornée, parée peut-être

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Les mesures sont bien prises pour forcer le prophète à baisser d'un ton sa grande voix, et, s'il est vraiment indigné, à contenir son indignation. . .

Que vas-tu dire, ô Précurseur ? Jusqu'ici, tout juge impartial n'a pu que t'admirer. Tu as été vrai, tu as été juste, et tu as aussi été charitable. Ta vie a été exemplaire ; mais tu n'as point prétendu imposer aux autres les austérités où tu te complaisais. Tu as relevé la religion ; mais tu n'as point favorisé le mysticisme. Il n'y a pas d'exagération à te reprocher. C'était bien, très bien, d'ordonner aux gens aisés de partager avec les pauvres leur surplus d'habillements et de nourriture. C'était sagement pensé de persuader aux péagers qu'ils pouvaient continuer à servir les autorités, et qu'ils devaient seulement se garder des prévarications. Et les soldats ! Comme tu les as compris ! Comme tu as su leur parler le langage qu'ils comprennent, et comme, en les ménageant, tu leur as habilement commandé de ménager le peuple ! Nous en convenons volontiers. Peu de réformateurs auraient déployé autant de bon sens. Nous sommes prêts à te rendre un bon témoignage, même à t'exprimer quelque reconnaissance. Maintenant, seulement, prends garde à la situation nouvelle. Ce n'est plus du tout la même chose. Nous ne te disons pas de flatter. Nous voudrions

du moins t'engager à ne pas gronder.

Il doit t'être facile de trouver un expédient qui mettra tout le monde d'accord. Reprends quelque chose de cette grâce parfaite avec laquelle tu te comparais, naguère, à un ami de noce, – ou de cette humilité louable qui te poussait au second rang, et te faisait trouver ta gloire à diminuer. Hérode, sans doute, a un peu scandalisé. Il n'a pas donné un bon exemple. Mais tu sais ! les passions, les positions, les tentations du pouvoir ! Conseille une amende honorable, si tu veux. L'opinion n'en demande pas davantage. . .

Laissez ! répond le Baptiste. Ce n'est pas moi qui parle ici. C'est la loi. Si sa voix est dure, ce n'est pas ma faute. Je n'y puis rien changer. Je me ferai, moi, aussi petit que vous voudrez. Après tout, c'est déjà fait. Mais mon message, mon devoir ; mais les commandements de Dieu ! Jamais ! Arrière, conseillers fâcheux ! Arrière, courtisans et valets ! . . . Et s'avançant au milieu de la salle, désignant de la main la reine adultère, foudroyant du regard le prince coupable, Jean laisse échapper de ses lèvres ce coup de tonnerre : Il ne t'est pas permis de l'avoir pour femme !

Tu peux, ô roi, tressauter sur ton trône. Tu as entendu, et tu as compris. Il y a longtemps qu'une autre voix te disait la même chose. Tu avais réussi, croyais-tu, à la faire mourir. La voici qui ressuscite pour te condamner. . . Il ne t'est pas permis ! Le Décalogue te le défend. Le septième commandement t'a jugé. Le Lévitique est contre toi⁷. Essayais-tu, peut-être, de te figurer qu'il y avait une loi pour tes sujets et une autre pour toi ? Il n'y en a qu'une, la même pour tous ; inflexible pour le grand comme pour le petit. . . Il ne t'est pas permis ! . . . Tu crois avoir des excuses ? Lesquelles ? Tu n'en as pas d'autres que tes convoitises ; et elles sont aussi condamnées par la loi. Tu n'absous pas le voleur parce qu'il a désiré son bien, ni l'assassin parce qu'il a convoité la vie de son frère. Crois-tu te justifier aux yeux de Dieu parce que ta as aimé et séduit la femme de Philippe ? . . . Il ne t'est pas permis ! . . .

7. Comparez Lévitique 20.21.

Je ne sors pas de là. Je ne connais ni la raison d'État, ni les intérêts du cœur, ni les calculs de l'ambition. Je suis l'homme de la loi. Oui ; je sais ; il y a des accommodements avec le ciel. Mais c'est avec un ciel faussé, où l'Éternel a cessé d'habiter. En vain tu te tournerais de ce côté. Là non plus tu ne trouverais point grâce, car ce ciel est vide, et personne ne t'y répondrait. Reviens avec moi devant le trône de Dieu. Ne recours pas aux faux-fuyants. Ne te berce pas dans les sophismes... Encore une fois, il ne t'est pas permis !...

Quelle parole, mes amis ! Sévère, oui, mais bienfaisante ; et l'on peut ajouter : surtout pour notre époque. Les compromis avec la morale se font faciles aujourd'hui. L'opinion est tolérante. Si elle croit devoir exprimer, pour la bonne façon, quelques sentences honnêtes, il ne lui déplaît pas qu'on les brave. A son tribunal, beaucoup de choses sont reçues. Les ménages interlopes sont regardés, même dans un monde qui se pique de convenances, avec un sourire qui est plutôt bienveillant. On a des trésors d'indulgence pour ce qu'on appelle les péchés mignons de la jeunesse. Oui, il vous est à peu près permis de vous affranchir des règles de l'honneur et de l'honnêteté. Vous êtes libres de rouler sur la pente du vice. On vous y laissera tranquilles ; peut-être on applaudira ; jusqu'à ce que vous soyez tombés dans la fange. Alors, ceux qui vous y ont poussés vous accableront de leurs mépris. Mais personne, entendez bien, personne ne vous tendra la main pour en sortir, si ce n'est ce camarade longtemps dédaigné, cet ami que vous traitiez de puritain, et qui avait eu le courage de vous crier : Il ne t'est pas permis !... Oh ! puissiez-vous en rencontrer quelques-uns de tels, avant qu'il soit trop tard ! Puissiez-vous les écouter et les croire !... Une voix dit à Eve : Tout t'est permis. C'est celle du serpent, et la mort est entrée dans le monde. Où sont-elles les voix fidèles qui mènent à la vie en criant, tant qu'il leur reste un souffle : Il ne t'est pas permis !...

« Le mal, le monde le dira avec joie, avec éclat, avec délices. Mais ce

que vous n'entendrez pas dans le monde, c'est cette voix ferme, fidèle et courageuse qui va droit au pécheur comme Jean-Baptiste à Hérode, et qui lui dit en face : Il ne t'est pas permis de faire cela. Or, cette protestation, voilà ce que Dieu vous demande. Non pas les indignations bruyantes, non pas les dénonciations sonores, mais cet humble et ferme témoignage. Voilà ce que Dieu vous demande dans le milieu où il vous a placés, toutes les fois que vous êtes en présence du mal, toutes les fois que votre conscience vous avertit, toutes les fois que votre silence serait une lâcheté⁸. »

Deux voies s'ouvraient devant Hérode. Il pouvait céder, se repentir. Il eût été alors bien plus « grand » que son père, lors même que ce surnom, peut-être, ne lui eût jamais été donné. Il pouvait aussi s'endurcir, persévérer dans son péché. En ce cas, la conséquence nécessaire devait être de se débarrasser du censeur.

L'histoire nous parle d'un monarque, fort supérieur à Hérode, qui a choisi le premier parti. Lorsque l'empereur Théodose, après les massacres de Thessalonique, voulut aller faire ses dévotions dans la cathédrale de Milan, il rencontra devant lui saint Ambroise qui lui barra le chemin. Il recula. Frémissant, probablement, mais subjugué, il fit pénitence, comme le plus petit de ses sujets. Ce n'est pas, assurément, la page la moins noble de sa carrière.

Mais Antipas n'est pas Théodose. Il s'en faut de beaucoup. Faible vis-à-vis de la tentation, il devient lâche en face de la correction. Hérodiad, d'ailleurs, lui fait peur. C'est bien pour cela qu'elle a voulu être présente pendant la visite du prophète. . . Allons ! gardes, venez. Emmenez-moi ce prédicateur. Il a raison, certes. C'est pour cela qu'il m'ennuie. Il faut qu'il se taise. Enfermez-le dans mon cachot. Là du moins, s'il veut encore parler, ses reproches et ses ordres ne seront plus entendus. . . Jean-Baptiste est conduit en prison.

8. Bersier, *Un prédicateur de cour* ; Sermons, II, p. 23.



Il s'y attendait, je pense. Aussi point de murmure. Point de menace. Il a dit ce qu'il avait à dire. C'est assez. La parole est à la loi, c'est-à-dire à Dieu :

Que toute créature, en sa sainte présence,
S'impose le silence
Et laisse agir sa voix !

Elle devait agir en effet. Mais pas absolument comme nous l'eussions espéré.

En prison

Marc 6.19-20

Mon pied allait fléchir ; mes
pas étaient sur le point de glisser...
Quand j'ai réfléchi là-dessus pour m'éclairer,
la difficulté fut grande à mes yeux.

(Psaume 73.2,16)

L'arrestation de Jean-Baptiste était évidemment une victoire pour Hérodiade. Elle était une défaite pour Hérode. Il avait en main le pouvoir ; il l'avait laissé tomber.

Antipas, toutefois, demeure encore le maître. Une première faiblesse n'est pas toujours fatale. Il se peut que, mieux éclairé, mieux affermi surtout, ce prince enlève à son épouse la proie qu'elle convoite. Un mot de lui, et le prophète est libre. Ce mot, le dira-t-il ?

Ce ne sera pas facile, car il est prisonnier lui-même ; et, sans vouloir l'avouer à personne, il le sent probablement très bien. Prisonnier de ses sens et de ses passions. Ce cachot-là n'est ni souterrain ni infect ; du moins pas extérieurement. Mais une fois qu'on y est entré, il est infiniment difficile

d'en sortir. Que les portes de la prison s'ouvrent à Jean-Baptiste, et qu'il soit libre – rien de mieux. Mais il faudra, en même temps, que les portes du palais s'ouvrent devant Hérodiad et se referment derrière elle. Son époux est bien assez intelligent pour le comprendre. C'est là ce qui cause toutes ses hésitations, et ce qui finira par faire de lui un meurtrier.

Car il n'y a rien au monde, répétons-le, de plus dangereux qu'un caractère faible. Un cœur franchement méchant est moins redoutable. Avec lui, du moins, on sait en face de qui et de quoi l'on se trouve. Et puis il y a espoir de conversion. Avec une âme molle et flasque, jamais, ou presque jamais. Elle fera le mal avec beaucoup de regrets ; mais elle le fera. Elle pleurera aujourd'hui sur ses méfaits d'hier ; et ses larmes la prépareront aux forfaits de demain. Hérode en est là. Malgré la haine qu'il a lue dans le cœur d'Hérodiad, il ne veut pas tuer Jean. Oh ! non. Quelle horreur ! Il ne commettra pas ce péché. Et il en continuera un autre ; il gardera la femme de son frère. Quand il se sera bien habitué au libertinage, il ne lui sera plus trop dur de passer à l'assassinat. On fait des progrès dans le crime. Ou, comme s'exprime l'Écriture : « Un flot appelle un autre flot¹ »

Trois craintes, qui auraient pu sauver Hérode, allaient le perdre peu à peu, tout en préparant le martyr du prisonnier. Crainte du peuple ; crainte du prophète ; crainte de Dieu. Examinons rapidement ce réseau, dans lequel il devait finir par étouffer.

Crainte du peuple. Nous n'avons pas à la supposer. Elle nous est clairement indiquée par saint Matthieu : « Hérode voulait faire mourir Jean ; mais il craignait le peuple². » Il y avait de quoi. Le roi n'était pas si aveuglé que d'ignorer l'influence énorme exercée par le Précurseur sur ses contemporains. Si elle avait baissé quelque peu depuis le ministère du Christ, elle n'était pas éteinte pour cela. On pouvait croire qu'elle reprendrait toute

1. Psaume 42.8

2. Matthieu 14.5

son intensité, dès qu'on saurait la vie de cet homme menacée. Un soulèvement éclaterait aussitôt ; c'était presque certain. Eh ! que la foule eût la fantaisie d'assiéger Machéronte ; qu'elle vînt crier sous les fenêtres du donjon : Que ferons-nous ? Que ferons-nous ?... Que le prisonnier répondît : Délivrez-moi !... Qui pouvait répondre des suites ? Ces masses, possédées par une seule idée, sont irrésistibles. La majesté fort modeste d'Antipas n'y pourrait rien du tout. Les Romains, qui n'avaient pour lui qu'une affection très froide, ne feraient probablement pas grand chose pour le tirer de ce mauvais pas. C'était grave.

L'essentiel, pour le moment, c'est de ne pas prendre de décision. Attendons. Une circonstance fortuite se produira peut-être. Le hasard a de ces coups tellement imprévus ! Gardons-nous surtout de tuer, parce-qu'alors c'est irrévocable. Tant que l'homme reste en prison, on peut au moins leurrer le peuple de belles promesses, lui prouver que son prophète bien-aimé n'est pas mort, et s'engager à le lui rendre bientôt.

Crainte de Jean, ensuite. Celle-là, nous la trouvons indiquée dans Marc : « Hérodiadés désirait faire mettre Jean à mort ; mais elle ne pouvait y parvenir, parce qu'Hérode craignait Jean³ » Il y avait bien de quoi, certes. Il avait parlé avec une telle audace, avec un si étonnant mépris des convenances de cour, qu'on pouvait tout attendre d'un pareil censeur, même jeté dans les fers. D'ailleurs, il n'était pas seulement hardi. Il était aussi « juste et saint. » C'est encore une observation de saint Marc. Or, connaissez-vous quelque chose de plus redoutable que le voisinage d'un tel homme pour un personnage injuste et souillé ? Comment ? Même les serviteurs de Dieu ont tremblé en présence des anges, ou des prophètes de l'Éternel, et un Antipas serait rassuré ! Il me semble au contraire que peu de frayeurs ont dû être comparables à la sienne. Peur d'être juste, et peur de ne l'être pas. Peur d'obéir à l'entraînement de sa conscience et peur aussi d'y résister. Peur qu'un jour, cédant au prophète, il n'en vînt à renvoyer Hérodiadés. Car

3. Marc 6.20

alors, que deviendrait-il ? Peur partout. Agir et ne rien faire sont également périlleux.

Crainte de Dieu, enfin. Cela vous surprend ? Réfléchissez cependant, S'il y a une crainte de Dieu qui amène au salut, il y en a une autre, hélas ! qui en éloigne. C'est celle des démons. Leur foi en l'existence de Dieu les amène à trembler. Hérode aussi croit, mais à la façon des démons ; et il tremble comme eux ! Sa crainte ne l'a pas empêché de violer le septième commandement, en attendant que ce soit le tour du sixième. Et, se sentant criminel, malgré lui il continue à craindre son juge. Il aperçoit vaguement, à l'horizon de son royaume, un nuage qui se forme et qui lui apporte la tempête. Il sent que le châtiment est là. Il le redoute ; et il a trop peur pour l'éviter. Il n'ose pas mettre à mort le prisonnier, car il craint Dieu. Il n'ose pas renvoyer l'épouse adultère, car il a peur des hommes. Il n'ose rien, et il craint tout. Fantôme de monarque ; type de beaucoup de pécheurs.

En attendant, il ne lui déplaisait pas de s'entretenir avec son prophète. Cette personnalité tranchait d'une manière intéressante sur les courtisans ordinaires de Sa Majesté. Tous les rois, après tout, n'avaient pas à leur disposition un prédicateur de cette taille. Si les heures se faisaient longues, parfois, au château, on avait la ressource de faire monter l'homme du désert et de causer avec lui. Il ne parlait pas comme tout le monde. Il avait beaucoup de choses curieuses à narrer. Et puis, ce n'était pas ce perpétuel sourire, cette bonne humeur de commande et cette banalité plate, qui sont de règle dans l'entourage des grands. C'est si rare pour un prince, de rencontrer un interlocuteur qui garde son franc parler. Rien qu'à ce titre, il était agréable à Hérode d'avoir Jean-Baptiste à sa disposition.

De temps à autre, donc, un geôlier ouvrait le cachot et en faisait sortir le prisonnier. Jean revenait dans cette salle du trône qui avait entendu tout ensemble son triomphe et sa condamnation. Ou bien, pour n'être pas trop

surveillé par Hérodiad, le roi le faisait entrer dans son cabinet particulier. Il l'interrogeait. Il l'écoutait avec condescendance, même avec plaisir.

Il le mettait peut-être sur le chapitre des souvenirs. Il lui faisait raconter les longues années passées dans la solitude ; les débuts de sa prédication devenue si vite retentissante ; l'empressement extraordinaire de la foule ; le zèle de toutes les classes de la population à lui demander des conseils. Il fallait parler, surtout, de la première rencontre avec le Messie. Pour sceptique et blasé qu'il fût, Hérode ne pouvait pas être complètement insensible à de tels récits. Son père avait été troublé, quand il avait appris la naissance du roi des Juifs. Lui-même, il n'était pas sans inquiétude à propos de ce roi pacifique. Il y avait eu, disait-on, des signes très extraordinaires le jour où le Messie avait abordé le Baptiste. Tout cela valait bien quelques moments de causerie. Jean contait agréablement. Sa voix rude n'était pas pour ennuyer des oreilles lassées par les flatteries. Il y avait du piquant dans ses narrations. D'ailleurs, si elles devenaient pénibles, rien de plus simple que d'y mettre un terme. Un garde était appelé, et le prophète renvoyé à sa prison...

Plusieurs traductions du passage que nous étudions (dans Marc) disent qu'Hérode, tout en craignant Jean, agissait souvent d'après ses avis. Un ancien manuscrit grec donne cependant ici un autre verbe qui voudrait dire : Il était dans un grand embarras. De ces deux leçons, laquelle faut-il choisir ? J'avoue pencher pour la seconde. Hérode me paraît trop indécis et trop faible pour avoir fait beaucoup de choses d'après les avis de Jean. Hérodiad, sans doute, ne le lui aurait pas permis, En revanche, il ne pouvait pas ne pas être inquiet, embarrassé. Comment, voyant clairement son devoir et ne voulant pas s'y soumettre, aurait-il pu être paisible ? L'embarras était assurément son pain quotidien. Il se nourrissait d'inquiétudes ; nourriture d'autant plus amère qu'il ne dépendait que de lui d'en avoir une autre.

Il lui fallait donc absolument se distraire. C'est pour cela qu'il faisait souvent venir auprès de lui le prédicateur du devoir et de la repentance. Peu

à peu, il prenait l'habitude de jouer avec le prisonnier. Cela lui paraissait tout naturel. Sédécias aussi, un autre roi, un autre lâche, trouvait très simple d'appeler un autre prisonnier, Jérémie, de lui demander en secret une consultation, et puis de le renvoyer en prison, en ordonnant, du reste, qu'on ne le laissât point mourir de faim⁴. . . Et ainsi les semaines, les mois se passaient. On donnait au captif l'illusion de la liberté ; on faisait briller à ses yeux de beaux rayons de lumière. . . Et puis on le replongeait dans les ténèbres.

Mais qu'attendait donc Antipas ? Qu'espérait-il à ce jeu barbare ? . . . Eh ! que voulez-vous ? Il espérait que la résistance du Précurseur finirait par s'user. Le jugeant par lui-même, il se croyait assuré qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il en aurait assez du cachot, et accepterait un compromis. Hérode, alors, lui ferait le chemin facile. Il n'exigerait point une rétractation publique du fameux : Il ne t'est pas permis ! Non. Seulement une autorisation donnée en secret, et la promesse de garder le silence. Il est vraisemblable qu'Hérodias aurait voulu davantage. Mais il y aurait moyen de s'arranger aussi avec elle. De la sorte, point de violence, point de sang versé. Jean retourne au Jourdain. L'adultère royal devient un mariage autorisé. Tout est sauvé. . . sauf la justice, la morale et la vérité.

Seulement, cela se prolongeait beaucoup. Jean-Baptiste ne cédait rien. Les causeries avec lui commençaient à se faire monotones. Il en revenait toujours et toujours à son Décalogue, absolument comme s'il n'avait rien autre à dire. Et pas la moindre apparence d'un changement de dispositions. Pas plus que n'en découvrit le gouverneur Félix, qui s'attendait à recevoir de saint Paul de l'argent, et qui, lui aussi, prenait quelque plaisir à causer avec ce captif⁵. Sédécias, Hérode, Félix, trois types honteux de la lâcheté couronnée ; trois représentants de ces cœurs qui savent, mais qui ne veulent

4. Jérémie 37.17-21

5. Actes 24.26

pas ; qui peuvent mais qui n'agissent pas, et qui font souffrir l'innocent plutôt que d'accomplir un seul acte d'énergie. Leurs descendants, hélas ! sont nombreux. C'est par centaines qu'on peut compter les crimes qu'ils commettent et ceux qu'ils font commettre, et qui faisaient dire naguère au poète incrédule :

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant ?

Il n'y a peut-être, pour le moraliste chrétien, pas d'étude plus triste que celle de ces caractères dévoyés, qui ont l'amour tout ensemble de leur péché et des censeurs de leur péché. Ce besoin de vivre avec le mal et de s'entendre dire fréquemment, sévèrement, que c'est le mal, c'est un phénomène commun dans l'histoire de l'âme humaine. On sourit, non sans pitié, du berger calabrais qui s'en va confesser à son prêtre le mauvais coup qu'il s'apprête à commettre, et lui en demande par avance l'absolution. Est-ce le sourire, est-ce les larmes que doit provoquer la conduite analogue de tant de chrétiens ? Ils recherchent avec une préférence marquée les prédications les plus fidèles. Ils blâmeront, non sans vivacité, les pasteurs qui ne stigmatisent pas le vice et les mauvaises habitudes. Dimanche après dimanche ils retourneront en entendre de plus austères ; ils loueront leur ferme parole. Et semaine après semaine ils conserveront par devers eux le vice, l'habitude mauvaise, que l'orateur a si éloquemment flétris. Bergers calabrais, bien que vivant dans des salons, eux aussi demanderont à Dieu de leur pardonner un péché qu'ils ont commis hier et qu'ils s'apprêtent à continuer demain. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils sont sincères ; au moins en partie. Sincères à la façon d'Hérode. Car Antipas a bien pu se persuader quelquefois qu'il méritait des éloges, pour ne pas avoir tué tout de suite son prisonnier.

En présence de ces faits, il faut se demander ce que devient l'autorité de la conscience, dont on mène si grand bruit aujourd'hui. Autorité, oui ; Dieu nous garde d'en douter. Souveraine ? Cela demande examen, et je serais tenté de dire non. Car enfin, la conscience s'oblitére par la pratique prolongée du péché. Elle parle. Haut d'abord. Et puis on la contraint à baisser le ton. On la réduit à se taire. Peu à peu ; lentement ; savamment. Elle se démène encore pendant un certain temps. On la laisse aller, mais pour user ses forces. On resserre le cercle autour d'elle. On la muselle. On capitonne cet appartement du cœur où sa voix devait retentir. ... Écoutez ! Vous avez déjà de la peine à l'entendre. Aujourd'hui, c'est encore un murmure. Dans quelques jours, ce sera le silence. Qu'est-il donc arrivé ? La conscience est cautérisée. Et, je vous prie, quel service pouvez-vous attendre d'un muscle cautérisé ? Vous n'en recevrez non plus aucun d'une conscience dont vous vous êtes fait le maître.

Non, mes amis, non ! Cette autorité ne suffit pas. Il en faut une plus haute. Il faut le Dieu de la conscience ; la parole inflexible ; la sentence qui brûle et qui ne peut pas être brûlée. Il faut la justice et la vérité de Celui qui est la justice et la vérité. Or, ce maître-là, ce Roi suprême, n'est pas celui que la conscience a créé, et qu'elle réclame pour autant qu'il ne la gêne pas. Ce Roi, c'est le Dieu qui a créé la conscience, qui la domine, qui lui a donné sa Parole pour flambeau, sa loi pour norme. Séparée petit à petit de cette autorité, seule souveraine, la conscience d'Hérode a laissé décapiter Jean-Baptiste. De même, deux ans plus tard environ, celle de Pilate, après quelques essais de résistance, a laissé crucifier Jésus-Christ.

Qu'il fait beau, après toutes ces défaites, contempler un victorieux ! Jean mérite plus que jamais ce titre. Il n'était pas plus admirable au milieu des foules qu'isolé, aujourd'hui, et séparé de tous, dans l'obscurité de sa prison. La conscience, la vraie, c'est chez lui que nous la trouvons.

Les entrevues continuaient entre le monarque et le prophète. Du reste, sans rien amener, Hérode était toujours tremblant ; Jean toujours intrépide. Un mot aurait suffi, à présent comme au début, pour les mettre d'accord. Moins qu'un mot : le silence, l'ignorance. Que le Baptiste consentît à ne plus rien voir et à ne plus rien dire : il n'en eût pas fallu davantage. Dès lors, il pouvait reprendre son ministère... Voyons, intraitable ascète, pour une fois cède. Ne dis rien. Tais-toi. On ne te demande pas d'approuver ; seulement d'en avoir l'air. Les courtisans répandront doucement le bruit que tu as consenti. Tu ne les démentiras pas, et tu partiras... Oh ! laisse-moi donc tranquille, insupportable tentateur. Tu peux me parler de mon passé ou de mon avenir, de mes succès au désert, de mes souffrances à Machéronte. A tout cela, Hérode, je n'ai qu'une chose à répondre, et tu sais très bien laquelle : Il ne t'est pas permis de prendre la femme de ton frère !

C'était trop, décidément. Il fallait étouffer cette voix. Mais avant de se taire pour toujours, elle avait encore une question à faire porter jusqu'au Christ.

Heures de trouble

Matthieu 11.2-19 ; Luc 7.18-35

Dites à ceux qui ont le cœur troublé : Prenez courage, ne craignez point ; voici votre Dieu. . . Il viendra lui-même, et vous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds ; alors le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet éclatera de joie.

(Ésaïe 35.4-6)

Nous ne savons pas depuis combien de temps Jean-Baptiste était en prison, quand une crise vint l'ébranler momentanément.

Ses disciples avaient conservé libre accès auprès de lui ; à peu près comme les amis de Paul auprès de cet apôtre, dans sa captivité de Césarée et dans celle de Rome. Un jour, ils lui ont raconté quelques-uns des miracles accomplis par Jésus-Christ. D'après Luc, c'était la guérison du serviteur d'un centenier, à Capernaüm, et la résurrection du fils unique d'une veuve, à Naïn. Jean ne paraît point s'en réjouir. Il devient au contraire plus triste. Une question angoissante traverse son cœur. Pour en obtenir la solution, il

envoie deux de ses fidèles auprès du Christ, avec charge de lui dire : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »

Ce mandat paraît si étrange, cette interrogation si peu conforme à tous les antécédents du Précurseur, qu'on a fait de grands efforts pour les interpréter. Il fallait absolument, pensait-on, éviter d'aboutir à cette conséquence : la foi du Baptiste a traversé une éclipse.

Son message, a-t-on dit, aurait été simplement un moyen, un peu plus actif que les autres, de préparer les voies du Seigneur. En lui disant : Es-tu celui qui doit venir ? Jean voulait lui montrer les inconvénients attachés à sa méthode trop lente. C'était une manière de le forcer à sortir de sa réserve. – N'insistons pas. Rien ne nous autorise à croire que le fils d'Elisabeth se soit permis de donner des conseils au Fils de Marie.

Il y a quelque chose d'infiniment plus digne dans l'opinion de nos réformateurs, Luther et Calvin, reprise et développée en particulier par le théologien Stier¹. Suivant eux, les messagers de Jean n'avaient point à raffermir sa foi, mais la leur, qui commençait à chanceler. Les voyant émus par la prolongation de ses souffrances, leur maître leur aurait dit : Allez, et informez-vous vous-mêmes. Cette députation aurait eu ainsi un but exclusivement pédagogique...

Je ne parviens pas à voir autre chose qu'une hypothèse dans cette explication ingénieuse, et j'avoue que je ne la trouve pas même vraisemblable. Après tout, le texte ne la favorise pas. Les disciples de Jean ont été jaloux, sans doute. Néanmoins nous ne les avons pas vus incrédules. Les nouvelles qu'ils viennent de communiquer sur l'œuvre du Christ respirent plutôt

1. « Jean, dans, sa prison. . . . persévère sans broncher dans son œuvre, qui consiste à adresser ses propres disciples au Christ. Et comme ceux qui lui restent encore fidèles ne veulent pas ajouter foi à sa parole, il les envoie directement au Seigneur, afin qu'ils l'interrogent. Pour les encourager, il leur permet humblement de présenter leur question comme un message de sa part. » (Rud. Stier : *Reden Jesu*, I. 393.)

l'admiration que le découragement. Si leur foi n'a point encore atteint la hauteur où le prophète espère la conduire, rien ne prouve qu'ils fussent dans le doute quant au Christ.

Cet essai d'interprétation provient, si je ne me trompe, d'un désir très respectable d'enlever jusqu'à la plus petite tache de la réputation du Précurseur. On ne veut pas que le géant ait bronché. A-t-on raison ? Est-on certain de nous présenter de la sorte une image attrayante et, ce qui importe plus, une image vraie ? Est-on moins fort et moins héroïque pour avoir traversé une crise ? Élie passait par une défaillance bien sérieuse quand, sous le buisson du désert, il demandait à Dieu de retirer son âme. Jérémie aussi, lorsqu'il adressait à l'Éternel cette plainte navrée : « Pourquoi ma souffrance est-elle continuelle ?... Serais-tu pour moi une source trompeuse, une eau dont on n'est pas sûr ?² » Est-ce grandir un homme que le transformer en statue de marbre, ou en bloc de granit ? Ceux qui ne connaissent pas l'épreuve, ou qui la traversent le front haut, sont admirables, peut-être. Mais ils nous attirent peu ; nous ne les sentons pas nos frères, de la même nature que nous.

Jean-Baptiste était bien de notre nature. C'est le placer sur un piédestal fragile que de le supposer inattaquable à l'angoisse. Je dirais volontiers avec Farrar : « Dans son héroïque grandeur, le Précurseur peut se passer du très pauvre secours de nos suppositions plus ou moins charitables. » Deux circonstances, en particulier, semblent avoir préparé l'ébranlement temporaire de ses convictions. D'une part la conduite de Jésus ; de l'autre sa situation personnelle à lui-même.

La conduite du Christ, convenons-en, devenait de plus en plus étrange. Son travail n'avancait qu'avec une inconcevable lenteur. Il prêchait, et le sermon sur la montagne avait déployé le plus merveilleux programme. Mais quels résultats avaient suivi ? Pourquoi, d'ailleurs, persister à se tenir

2. Jérémie 15.15-19

en Galilée ? C'était au centre, dans la capitale, qu'il fallait agir. Oui, Jésus continuait à faire œuvre de prophète. Pourquoi donc ne pas entreprendre son œuvre de roi ? A quoi bon renvoyer de mois en mois le rétablissement d'une autorité théocratique ? Il sème des bienfaits. L'heure n'est-elle pas venue de lancer des jugements ? Il a guéri d'un mot le domestique d'un centenier ; il a même ressuscité un mort. Donc, rien ne lui est impossible. Et il ne châtie pas les gentils, les Romains qui nous écrasent, les Hérodes qui nous corrompent ! Ils ne m'appuie pas seulement dans ma résistance à Antipas. Il ne lui envoie pas l'ordre de rompre ses liens adultères. Il peut rendre la vie aux trépassés, et il n'ouvre pas la porte de mon cachot... ! Est-ce bien le Messie que nous devons attendre ?

En second lieu, la situation de Jean devenait chaque jour plus douloureuse. Ah ! savons-nous, mes amis, ce que c'est qu'un prisonnier, surtout quand il était naguère l'homme libre de la steppe ? On n'enferme pas derrière des verrous l'aigle qui plane sur les monts, la gazelle qui fuit à travers les plaines. Si on les emprisonne, ils meurent. Est-ce la mort qui vient lentement pour le prédicateur de la repentance ?

Les premières journées, les premières semaines ont été relativement faciles. Une force exceptionnelle, due à la résistance même, le soutenait dans sa lutte. Son courage croissait. La conscience du devoir accompli, la certitude que Dieu approuve, tout cela soutient, et beaucoup. Et puis, le temps se passe, sans amener de changement. Cet homme, habitué à la vie des campagnes, se heurte d'heure en heure aux murs visqueux de son donjon. Pas de lumière ; peu d'air. De temps en temps un rayon blafard glisse sur la pierre nue, et disparaît bien vite. Il fait humide, il fait froid. Les soirs de tempête, le prisonnier entend gronder, là-bas, les vagues de la mer Morte. Il se rappelle ses promenades d'autrefois sur ces rivages maudits. . .

Aujourd'hui, Antipas a voulu un entretien. C'était une belle matinée. La vue errait sur les collines lointaines de Juda, où l'enfance et la jeunesse du captif se sont écoulées. Le monarque était entrain. Il a rappelé ces souvenirs.

Il a évité le sujet brûlant. Mais quand le prophète y est revenu, quand il a répété son indomptable : Il est écrit ! la conversation a été brisée, et Jean est rentré dans le cachot. . . Connaissez-vous quoi que ce soit de plus énervant que ces alternatives perpétuelles d'espérance et de déception ? Y a-t-il, même pour une âme solidement trempée, une plus rude épreuve que le retour continu des mêmes luttes, aboutissant au même résultat ?

Pendant tout ce temps, d'ailleurs, l'œuvre du Précurseur était suspendue. Les âmes n'entendaient plus sa parole ardente. Les baptêmes continuaient à peine, par le ministère de quelques disciples. Et pourtant le chemin du Seigneur n'était point encore prêt. Il restait énormément à faire ; et il ne faisait rien, lui, l'homme de l'action ! Bien que répéter constamment la même chose à un prince qui se joue de lui, tour à tour s'amuse et s'effraie de ses paroles. . . Voyons. La gloire de Dieu n'est-elle pas intéressée à ce que Jean soit mis en liberté ? Jésus ne fait rien pour cela. Alors, est-il celui qui devait venir ?

Cette question, dit-on, dément plusieurs des paroles prononcées précédemment par le Précurseur. – Lesquelles ? – Celle qui déclarait que tout arbre mauvais allait être coupé et jeté au feu ? Non, vraiment. Il est assez mauvais cet arbre qui s'appelle Antipas. Pourquoi le Messie ne l'a-t-il pas déjà coupé ? – Celle qui attribuait à Jésus les travaux d'un moissonneur, nettoyant son aire et jetant au feu la balle ? Mais l'atmosphère est saturée de cette balle, au point que nous étouffons. N'est-il pas plus que temps d'allumer le feu qui doit la consumer ? – Celle encore où le Baptiste rendait hommage à Celui qui le suivait ? Mais il est venu, ce personnage mystérieux. N'est-ce pas l'heure qu'il montre sa puissance en enfonçant les portes de Machéronte ?

Une parole de Jean, il est vrai, avait dit plus que toutes celles-là. C'est celle qui avait salué Jésus du nom d'Agneau de Dieu ôtant le péché du monde. Et c'est aussi celle-là, plus que toute autre, qui fait la difficulté du problème. Après une proclamation si ferme, était-il possible que Jean revînt

en arrière, et envoyât demander à Jésus d'expliquer qui il était ?

Oui c'était possible ; naturel même, si l'on veut y regarder de près. Car enfin, les mots que nous venons de rappeler visaient uniquement l'œuvre religieuse de Jésus. Ils ne disaient rien d'une œuvre sociale ou politique. A part un certain nombre de miracles, Jésus s'est borné à l'enseignement. Et encore ces miracles, tout en établissant sa puissance, n'ont pas ébranlé celle des méchants. De là une question pressante et, nous répétons le mot, naturelle. Peut-être le Sauveur exclusivement religieux et le Messie social ne sont-ils pas un seul et même personnage. Jésus est le premier ; Jean l'a déclaré ; il ne retire pas sa confession. Est-il aussi le second ? Cela paraît moins certain ; et c'est sur ce point que le Précurseur commence à éprouver quelques doutes.

Cette interprétation paraît d'autant plus admissible qu'un mot du texte la réclame presque, au moins dans le récit de Matthieu. Là où nous traduisons : « Devons-nous en attendre *un autre* ? » cet Évangile dit *un second* ; proprement : un autre en parlant de deux³. Le sens alors prend une grande clarté. Jean, dans ses douloureuses réflexions, privé de tout contact direct avec l'extérieur, n'entendant que ce qu'on voulait bien lui raconter, et par conséquent entendant très peu, aurait été amené à se demander si, tout en réservant son adoration à l'Agneau de Dieu, il ne devait pas attendre un Messie qui rétablirait Israël. Son peuple espérait Élie, Jérémie, le prophète, le Christ. Était-ce une erreur ? Après le Sauveur, qui prêche maintenant, le Juge ne devait-il pas venir bientôt ? Le jugement n'est pas moins nécessaire que la miséricorde. Celle-ci est incomplète sans celui-là. Et, tant que les persécuteurs triomphent, Jean est presque en droit de crier :

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

3. Deux des plus anciens manuscrits de Luc lisent aussi *second* (*eteron*) au lieu de *autre* (*allon*). L'explication que nous admettons a été proposée, entre autres, par M. Godet, *Luc*, I, 365-367.



Dans l'horreur qui nous environne,
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

Vous avez remarqué, au surplus, à qui il s'adresse pour être éclairé et raffermi. Ce n'est pas au sanhédrin qu'il envoie ses disciples. Il ne demande pas la visite d'un docteur de la loi. Oh ! vraiment, ce n'est pas de textes et de commentaires qu'il a besoin. C'est d'une parole sortie de cette même bouche qui lui donnait, au bord du Jourdain, de si profondes leçons. C'est à Jésus qu'il a recours. Il se défie si peu de lui, que c'est de lui seul qu'il réclame la solution du problème. Quand Jésus aura parlé, encore cette seule fois, Jean sera satisfait. Il ne demandera plus rien. La réponse de l'Agneau de Dieu lui suffira pour vivre... et pour mourir.

Ainsi, dans une des plus sombres heures qu'il ait traversées, le Baptiste nous donne un de ses plus hauts enseignements. Ce n'est pas dans le doute lui-même qu'est le plus grand danger. C'est dans les moyens essayés pour en sortir, ou pour s'accommoder avec lui, au besoin pour s'en amuser. Jean-Baptiste n'en prend point son parti. Il veut croire. Mais un seul est digne de sa foi : Jésus. Douteurs du dix-neuvième siècle, nous sommes prêts à respecter de tout cœur vos angoisses... si vous êtes angoissés. Nous sympathisons avec vous, dans la mesure où vous êtes droits et sincères. Mais de grâce, laissez vous conduire à Celui qui peut et qui veut vous faire sortir de votre doute. Ne jouez pas avec la vérité. Le jour où vous l'aurez rencontrée en face, ne vous détournez pas, comme pour continuer à chercher.

Les deux disciples de Jean sont arrivés auprès du Christ. Ils ont répété textuellement le message dont ils sont chargés. Que va répondre Jésus ?

Rien pour commencer. Les prophètes de l'ancienne alliance faisaient volontiers précéder leurs discours d'actions symboliques muettes, que la parole, ensuite, avait pour tâche d'expliquer. Jésus, dans une circonstance

ultérieure, agira de même. Quand les apôtres lui demanderont qui est le plus grand dans le royaume des cieux, il se taira. Il prendra un petit enfant et le placera silencieusement au milieu d'eux. Lorsque cet acte muet leur aura ouvert les yeux, alors il parlera.

Aujourd'hui, il semble d'abord ignorer la question qui lui est posée. Suivez-moi, dit-il aux deux visiteurs. Et il les conduit de rang en rang, à travers la foule qui l'entoure. Il y rencontre beaucoup de malades. Des aveugles, des boiteux, des sourds, des possédés tourmentés par des esprits malins. Il s'approche d'eux, il les guérit. Il y a plus ; des lépreux aussi sont là. Il faut, pour les rejoindre, dépasser les derniers rangs, avancer un peu dans la solitude, jusqu'à la limite où il est permis au « souillé » de paraître. Jésus ne se laisse pas retenir par la crainte ; il touche ces lépreux, et l'affreuse maladie les quitte. Il y a plus encore. Voyez. Ce ne sont pas des infirmes ni des fiévreux, ce sont des cadavres. Jésus vient à eux également ; et ils ressuscitent ! Enfin, et c'est le trait le plus grand de cette scène, des pauvres se pressent sur les pas de ce puissant bienfaiteur : les déshérités, les méprisés, les péagers, tous ceux qui sont dans l'indigence, soit parce qu'ils manquent d'argent, soit parce que leurs prochains les fuient. Jésus s'arrête de préférence au milieu d'eux. Il leur parle ; il leur prêche une bonne nouvelle que les pharisiens ne trouvaient point assez bonne pour eux, et qui fait tressaillir d'aise le cœur de tous ces malheureux.

Ainsi se passent des heures. Les messagers n'ont toujours pas de réponse. Ils reviennent avec Jésus au point d'où ils sont partis. Ils peuvent entendre les cris d'admiration, moins forts pourtant que les accents de gratitude, qui partent du sein de la foule. Ils ont surpris des larmes qui roulaient sur bien des joues, mais de douces larmes, celles qui suivent la consolation et le pardon. Es ont vu des visages transfigurés, resplendissants de joie, plus changés vraiment que ceux des lépreux après qu'ils ont été purifiés. Ils s'étonnent ; ils adorent peut-être. . . Mais enfin que faut-il répondre à celui qui nous a envoyés ? Allez, dit alors Jésus. « Allez rapporter à Jean ce que

vous avez vu et entendu » – ou, comme nous lisons dans Matthieu, « ce que vous voyez et entendez. Les aveugles voient, les boiteux marchent. » Car la scène continue, et leurs yeux en peuvent suivre les effets. . . Mais est-ce tout, cette réponse ? Oui, tout. Rien d'autre à dire au prisonnier de Machéronte ? Non, rien !

Aucun évangéliste ne fait supposer que Jean ait envoyé une seconde ambassade à Jésus. Il semble avoir compris ce qu'on lui rapporta, et en avoir été satisfait. Que signifiaient donc les paroles de Jésus ?

Elles ont été empruntées, en partie, au 35^e et au 61^e chapitre d'Ésaïe, passages que Jean connaissait fort bien, mais dont il n'avait pas soupçonné l'application aux circonstances présentes. Elles n'ajoutent aucun blâme direct à l'adresse du Précurseur ; seulement un vœu, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter exclusivement à lui : « Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute ! » Jointes aux actes qui les ont précédées, elles veulent dire que Jésus continue pour le moment son ministère de charité et de prédication. Il est parfaitement conscient de ce qu'il fait et de ce qu'il pourrait faire. S'il rend la santé à des lépreux et la vie à des morts, il pourrait précipiter de leur trône un Antipas et même un Tibère. S'il ne le fait pas, ce n'est point manque de puissance. C'est qu'il ne veut pas. D'où ne résulte point qu'il ne le fera jamais. Il attend. Comme il est venu ici-bas pour faire, non sa volonté, mais celle du Père qui l'a envoyé, il continuera à guérir et à prêcher, aussi longtemps que Dieu le lui ordonnera.

Un jour retentiront les sentences de condamnation. Elles sont déjà préparées, et Jésus sait parfaitement qu'Hérode n'est qu'un renard⁴. Il mettra ses apôtres en garde contre « le levain » de cet homme, qui est l'hypocrisie⁵. Pour le moment, sans s'attaquer à lui, il prêche aux petits la bonne nouvelle. Ésaïe avait annoncé que ce serait une des fonctions de celui qui devait venir. Il publierait que les affligés seraient consolés. Ne l'ont-ils pas été dans cette

4. Luc 13.32

5. Marc 8.18 ; Luc 12.1.

foule, où les disciples de Jean ont passé quelques moments ?

Il est vrai. Le même prophète avait promis que le Messie « proclamerait aux captifs la liberté, et aux prisonniers la délivrance⁶. » Cette portion de la tâche n'est pas, jusqu'à présent, accomplie. Jean-Baptiste demeure en prison. Cela paraît dur. Peut-être à nous plus encore qu'à lui. Les nouvelles que ses deux envoyés durent lui rapporter, lui auront ouvert les yeux sur la perfection absolue avec laquelle se réalisait une portion du programme prophétique. N'y a-t-il pas vu une garantie que l'autre aussi se réaliserait ? Ces deux parties d'un même plan ne supposaient point deux messies. Un seul peut suffire à la tâche. Celui qui évangélisera les pauvres sera celui aussi qui ouvrira les cachots. Quand ? Comment ? Ces questions restent réservées. Mais elles auront leur réponse. Si le Précurseur ne l'entend pas sur la terre, il l'entendra dans le ciel. De cela, il ne doute plus. Le problème qui agitait sa conscience est celui de tous les cœurs éprouvés. Mais il a sa solution.

Dans la petite ville hindoue de Konnore, bien connue de nos missionnaires, on va volontiers visiter, à côté de l'église anglaise, le champ du repos. La vue dont on jouit de là passe pour une des plus belles de la contrée. L'influence chrétienne, qui domine dans les inscriptions funéraires, ajoute au sentiment très doux de calme que l'on éprouve à parcourir les allées de ce cimetière. Une tombe, entre autres, attire les regards. C'est celle d'un jeune homme enlevé dans toute la fleur et la force de l'âge. Une très courte épitaphe est consacrée à sa mémoire. Son nom ; la date de sa naissance ; celle de sa mort ; et puis ces deux simples mots : *He knows* (Il sait) ! Je ne connais pas beaucoup d'oraisons funèbres plus émouvantes.

Il sait ! Voilà ce que le Baptiste a dû se dire, au retour des messagers. Je ne sais pas, moi. Mais *Il* sait, lui, l'Agneau de Dieu, qui est aussi le

6. Esaïe 61.1

Messie d'Israël et le Sauveur des Gentils. Il ne doit point en venir un autre. Il suffit. Il manifeste tout d'abord son amour. Dieu en soit loué ! Qu'il le révèle encore longtemps. Les jugements viendront assez tôt. Qu'importe ma souffrance ? Ou plutôt, qu'elle soit bénie si elle peut servir à sa gloire ! Qu'Antipas me rende à la liberté ; qu'il m'envoie à la mort ; cela n'importe pas. Ce qui importe, c'est que l'Évangile est annoncé aux pauvres. Le royaume des cieux n'est plus seulement proche, comme aux débuts de mon ministère. Le royaume des cieux est venu.

Deux courtes remarques veulent être faites ici. Elles touchent à l'apologétique, plus qu'à l'histoire du Précurseur.

En premier lieu, nous entendons Jésus faire appel à ses œuvres, en tant qu'elles établissent la divinité de sa mission. C'est exactement ce qu'il dit ailleurs, dans une occasion où il doit lutter contre les attaques toujours plus hardies des Juifs. Après avoir brièvement rappelé le témoignage de Jean-Baptiste, il ajoute qu'il en possède un plus grand. C'est celui qu'il doit à ses œuvres. Nous lisons cette démonstration dans le quatrième Évangile⁷. Il y a donc sur ce point, qui n'est certainement pas secondaire, un accord entier entre les données de saint Jean et celles des Synoptiques.

Secondement, des paroles comme celles-ci fournissent une réponse de premier ordre aux objections du rationalisme contre la valeur des miracles. On conviendra que les miracles évangéliques sont des œuvres accomplies par Jésus-Christ. Nous venons d'entendre que le Messie leur attribue une haute valeur pour établir sa divinité. Or, que nous dit la critique ? Enlevez tous ces récits des Évangiles. Aussitôt j'y croirai. Ce sont eux qui m'empêchent d'admettre comme divins le Nouveau Testament et même le Sauveur. . . Supposons, nous le voulons très volontiers, qu'on parle ainsi de bonne foi. Encore est-il que cette façon de penser est en opposition

7. Jean 5.31-36

absolue avec celle de Jésus-Christ. Pour lui, il en réfère à ses miracles, afin de ranimer la foi chez le Précurseur. Le témoignage qu'ils lui rendent a une telle force à ses yeux, qu'il le place immédiatement entre celui qu'il tient de Jean-Baptiste et celui qu'il reçoit de son Père. Les œuvres qu'il accomplit, c'est son Père qui les lui a données, afin que les hommes croient en lui. Nous les ôterions de nos Évangiles que, très certainement, la foi en ce livre ne serait pas accrue d'un iota.

Mais revenons au Seigneur, encore au milieu de la foule dont il ne s'est point séparé. Il ne lui suffit pas de s'être défendu lui-même ; il veut défendre le Précurseur. Une ombre pourrait planer sur lui, après la démarche qu'il vient de faire. Elle doit être dissipée au plus tôt. Jésus, si nous osons ainsi dire, se sent une dette vis-à-vis de Jean. Il la paiera tout entière, et bien au delà de ce qu'il doit.

Les deux messagers sont repartis. Ils ne sont pas encore si éloignés qu'ils ne puissent entendre, les premiers mots de ce que Jésus va dire. Il se tourne vers la foule. Il profite de l'attention émue qui s'est éveillée, pour prononcer en quelque sorte l'oraison funèbre du Baptiste, avant qu'il ait quitté la terre. Il le fait en des termes qui n'ont jamais été surpassés, jamais égalés. Ailleurs, dans la bouche éloquente d'un Bossuet ou d'un Massillon, l'oraison funèbre nous répugne. Nous sentons qu'elle dépasse la mesure. Ici, point de crainte de ce genre. Elle est dite par Celui qui est la vérité. Eh bien, la Vérité va déclarer qu'entre tous ceux qui sont nés de femmes, il n'est point de plus grand prophète que Jean.

Mais Jésus n'exprime pas tout d'un coup ce jugement. Il le prépare, dans des termes à la fois très populaires et pleins d'élévation.

Il commence par rappeler à la foule les jours d'autrefois, où chacun courait au désert pour y rencontrer Jean. Alors, dit-il, qu'êtes-vous allés voir ? Un roseau agité par le vent ? Assurément non. Vous ne vous seriez

pas dérangés pour si peu, et il n'est pas nécessaire de courir si loin pour voir ce que vous rencontrez partout. – Quelle délicate manière, n'est-ce pas ? de donner à entendre que le Baptiste n'est point un roseau – ou, comme nous dirions plus familièrement encore, une girouette, tournant à tous les vents, sans jamais pouvoir se fixer. Malgré l'apparente défaillance de sa foi, Jésus, qui le connaît bien, affirme qu'il n'a pas cessé de croire.

Seriez-vous allés visiter un homme couvert d'habits précieux et vivant d'une vie voluptueuse ?... Mais non ; pas davantage. De tels hommes se trouvent dans les palais, et non point au désert... Encore une allusion aimable et fine au Précurseur. Il est, avec son vêtement de prophète, dans le donjon de Machéronte. Au-dessus, dans le palais, il y a un homme couvert d'habits précieux. C'est Hérode.

Mais c'était le prophète, et non le roi, que la foule avait cherché au bord du Jourdain. C'était lui qu'elle voulait voir et entendre. Eh bien ! celui qu'elle a rencontré était plus qu'un prophète. Il a été, il est encore plus grand que tous ceux de l'ancienne alliance, car il a été jadis annoncé par eux. Il peut y avoir plus de grandeur à être prédit qu'à prédire. Jean-Baptiste a été prédit par Ésaïe et par Malachie. Il a été tout ce qu'ils avaient décrit. Il a introduit le Seigneur dans son temple. Il lui a préparé son Église, et il l'a déposée dans ses bras... « Je vous le dis ; entre ceux qui sont nés de femmes, il n'en est point de plus grand que Jean. » Entre tous les hommes, donc, il n'en est point qui ait reçu un plus admirable témoignage.

Et pourtant Jésus ajoute une restriction : « Celui qui est le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. » Pourquoi ?

C'est qu'on n'entre, en réalité, dans ce royaume de Dieu, que par la nouvelle naissance. C'est que, de cette naissance « d'eau et d'esprit, » ainsi que l'appelle Jésus-Christ⁸. Jean n'a pu comprendre et réaliser que l'image.

8. Jean 3.5

C'est que le vrai baptême est celui qui nous unit au Christ, en sa mort⁹, pour nous faire revivre dans sa résurrection, et que le Christ n'était à ce moment ni mort pour nos péchés ni ressuscité pour notre justification. Bientôt, dans deux ans, la croix aura été dressée sur le Calvaire. Le sépulcre de Joseph d'Arimatee se sera ouvert pour laisser entrer le Fils de l'homme, et rouvert pour le laisser sortir. Et le plus petit des disciples de ce mort ressuscité, le plus humble et le plus caché des croyants sera plus grand, en fait, que le Précurseur. Il aura vu, il aura reçu plus de grâces que lui.

« De tous ceux qui ne sont nés qu'une fois, Jean est le plus grand. Mais, malgré tout le sérieux de sa conversion, il n'est pas encore né de nouveau, parce qu'avant la Pentecôte cela n'était pleinement accordé à personne¹⁰. »

Terminons rapidement.

Achevant l'exposé de l'œuvre du Baptiste, Jésus rappelle en peu de mots la manière dont on s'est comporté vis-à-vis de sa prédication. Le peuple, les péagers, d'une manière générale les plus petits et les moins considérés, ont accepté son baptême. Par cela seul, ils ont « justifié Dieu¹¹. » Ils ont proclamé la vérité de son jugement qui les déclarait dignes de condamnation. Quant aux pharisiens et aux hommes de la loi, ils n'ont pas voulu de ce baptême. Il les humiliait trop. Aussi, dans leur orgueil, ils ont anéanti le conseil de Dieu à leur égard. Pas moins que cela. L'homme dispose de cette puissance effrayante. Jamais, certes, il ne pourra détruire le plan divin en lui-même. Mais il peut l'annuler en ce qui le concerne personnellement. Car c'est ruiner un plan de miséricorde que d'en faire jaillir une condamnation. Ah ! combien plus heureux ceux qui se seront servis de leur énergie pour « forcer » le royaume des cieux¹² et pour faire

9. Romains 6.1-11

10. Riggerbach, *Vie de Jésus*, trad. de Steinheil, p. 233.

11. Luc 7.29

12. Matthieu 11.12

au Roi la sainte violence qu'il désire.

Comment, enfin, le Seigneur résumera-t-il son jugement sur Jean ? Comment prendra-t-il publiquement congé de lui ? Par une gracieuse parabole qui lui fournira une dernière leçon.

En Orient, nous disent les commentateurs, les enfants jouaient volontiers en plein air, sur les places des villes, de simples charades qui les amusaient fort. Ils se divisaient pour cela en deux troupes : les acteurs, les spectateurs. Les premiers imaginaient une scène et la jouaient de leur mieux. Les seconds, s'ils comprenaient, devaient le prouver en se joignant aux acteurs et en terminant avec eux la représentation. Voici qui doit figurer, par exemple, un cortège de noce. La première troupe s'avance joyeusement en jouant de la flûte. Si les spectateurs ont bien deviné, ils se lèveront aussitôt et se mettront à danser. – Les enfants, au contraire, veulent peindre des funérailles. Ils s'avanceront lentement, et leur petit orchestre jouera des airs lugubres. Aux autres à montrer qu'ils sont au fait, en prenant un air triste et en se mettant à pleurer ¹³.

Entre enfants, cela se passait toujours bien. Il n'y avait pas de contrastes déplaisants entre ceux qui jouaient et ceux qui regardaient. Ces derniers ne répondaient pas aux premiers en gémissant pour une fête nuptiale, ni en chantant pour un convoi funèbre, A l'égard de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ, cela s'est mal passé, au contraire. On n'a pas voulu comprendre, et l'on a répondu à faux. Le premier s'est montré austère, entouré d'un cortège de pénitents. Au lieu de se joindre à lui pour s'humilier, on s'est détourné, en l'appelant un possédé. Vue instructive qui nous est ouverte ici sur la nature et l'étendue de l'opposition faite au Baptiste. Jésus paraît après lui. Il n'a pas des exigences si graves. Ceux qui l'entourent, les premiers croyants, sont joyeux. La foule ne le suivra pas mieux pour cela. Elle affirmera qu'il est un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des gens de mauvaise

13. Voir Godet, *Luc*, I, p. 376-378.

vie.

Toujours une excuse pour se détourner de la vérité, pour repousser le salut! Mes amis, est-ce seulement au temps du Précurseur que cette choquante contradiction s'est rencontrée? Nous vous présentons le Sinaï, la loi, ses exigences, ses châtiments... Oh! trop sévère, dites-vous; beaucoup trop sévère! Nous ne saurions aimer un Dieu pareil. Ses volontés ne sont pas équitables. Nous ne pouvons pas; cela dépasse nos forces. A quoi bon réclamer de nous ce que nous ne sommes pas en mesure de donner?... Nous vous présentons la grâce, le salut par la foi, la justification accordée au pécheur avant qu'il ait eu le temps de faire des œuvres... Trop large, dites-vous; beaucoup trop large! Et le devoir; et les postulats de la conscience; et la transformation de la vie! Vous êtes bien commode avec votre justification. Mais vous n'êtes guère moral...

Eh oui! Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous vous avons chanté des plaintes, et vous n'avez pas pleuré. Cela doit-il durer longtemps ainsi? Où prenez-vous aujourd'hui la résolution arrêtée de passer par la loi pour arriver à la grâce, par Jean-Baptiste pour rester auprès de Jésus?

Martyre

Matthieu 14.6-12 ; Marc 6.21-29

Elle a du prix aux yeux de l'Éternel, la mort
de ceux qui l'aiment.

(Psaume 116.15)

Je ne mourrai pas, je vivrai, et je raconterai
les œuvres de l'Éternel.

(Psaume 118.17)

Jean-Baptiste est toujours en prison. Rien n'annonce un changement quelconque dans sa situation. Le retour de ses messagers ne lui promet point une délivrance, ni éloignée ni prochaine. Leur rapport calme son âme, sans doute, et raffermi sa foi. Mais, s'il a eu le pressentiment qu'il mourrait dans son cachot, les paroles de Jésus n'ont rien qui détruise cette perspective. Au contraire, il semble la confirmer. N'a-t-il pas dit que « depuis le temps de Jean » le royaume des cieux est forcé ? Depuis le temps de Jean ! On ne parlerait guère autrement d'un décédé, – d'un homme, du moins, dont les jours sont comptés.

Hérode ne montre aucune disposition meilleure. Surtout, pas plus de fermeté. Il continue son jeu barbare avec son prisonnier. Il l'aime ; il l'admire ; il le fait monter dans le palais pour causer avec lui. Il le craint ; il le redoute ; il le fait redescendre dans le souterrain pour se débarrasser de lui. Toute décision lui coûte énormément ; il n'en prend de lui-même aucune : ni celle du crime, ni celle du devoir. Hésitant toujours, cœur partagé, sachant mais ne voulant pas, il renvoie de semaine en semaine la seule mesure honnête. C'était le moyen certain de finir par une iniquité.

Un personnage, dans le château, est constamment maître de lui-même. C'est une femme, Hérodiad. Elle sait ce qu'elle veut. Mais elle sait attendre aussi. Tant qu'il sera trop tôt pour agir, elle restera presque dans l'ombre. D'ailleurs, sans perdre son temps. Elle préparera son plan, ourdira son complot. Quand l'heure sera venue, elle sera prête. Au besoin, elle pourrait faire naître l'occasion de sa vengeance. Mais cela même ne sera pas nécessaire. Il suffira de veiller, de patienter encore un peu.

Un jour enfin se lève qui doit favoriser ses desseins. C'est un jour de fête, l'anniversaire de la naissance d'Hérode. Les Juifs, habituellement, tenaient pour pratique païenne la célébration de ces fêtes. Mais de tels scrupules ne sont pas, nous le savons, pour arrêter Hérode ; il en a bravé bien d'autres. Que lui importent les traditions du peuple qu'il gouverne ? Il y aura donc des réjouissances au palais pour son anniversaire. Les flatteurs y tiennent : c'est une occasion de gagner des places. Les prisonniers aussi, parce que ce jour ne se passe pas, d'habitude, sans que le prince accorde des grâces. Et c'est sur cette habitude qu'Hérodiad compte. Elle se considère comme l'accusée à la cour de son mari. Elle obtiendra qu'Hérode la « gracie » et lui livre le prophète.

Un festin a été préparé. Les premiers personnages de l'État, tant civils que militaires, y ont été conviés. C'est la règle ; et ils se garderaient tous d'y

manquer. Ces prescriptions-là, sans doute, sont bien autrement importantes que celles de la loi de Dieu. Hérodiade a pris soin de ce banquet. En savante maîtresse de maison, elle en a minutieusement ordonné tous les services. Non seulement il faut que rien n'y manque, mais il importe que tout soit plus recherché qu'à l'ordinaire : viandes de choix, vins fins et capiteux. Il est très nécessaire que les convives soient mis en belle humeur, et même un peu grisés. L'étourdissement, d'ailleurs maintenu dans des limites bien calculées, aura son rôle à jouer. Il faut donc étourdir, sans jeter personne dans les excès malsonnants.

Hérodiade, avec cela, se gardera de paraître au repas. Ici, les lois rigoureuses du décorum oriental se rencontrent avec ses plans. Les usages interdisent à la femme de prendre part à un repas où les hommes assistent. C'est bien. Elle n'y viendra point. Elle y sera beaucoup plus présente en se tenant en dehors. Ni les fumées du vin, ni le bruit des conversations, rien enfin de tout ce qui trouble le cerveau dans les réjouissances royales ne la détournera un seul instant de ses projets. Elle restera sobre, calme. Sans se montrer à la table de son époux, elle ne s'en éloignera guère. Ce sera, en fait, elle qui présidera.

Ainsi, lors du banquet de Belschatsar, dans cette fastueuse orgie où l'empereur chaldéen avait joint le blasphème à l'ivresse, en buvant dans les vases du temple de Jérusalem, la reine Nitocris, son aïeule, s'était soigneusement tenue à l'écart. Elle ne voulut apparaître qu'à l'instant où sa présence fut réclamée, pour rassurer son petit-fils et ses invités tremblants d'épouvante. Seule maîtresse d'elle-même, en face de cette muraille où la main mystérieuse venait de tracer le jugement de Dieu, elle avait rappelé les services rendus par Daniel et donné le conseil de l'appeler. Le prophète était venu. On avait ouvert au vieillard la porte de la salle du festin. Il avait lu les caractères écrits sur la paroi, et annoncé la catastrophe prochaine.

Eh bien ! à Machéronte aussi, dans une brillante salle à manger, la porte s'ouvre, à l'instant où les convives commencent à s'exciter. Qui va se joindre à eux ? Un invité retardé ? Un prophète peut-être ? Jean-Baptiste venant demander sa grâce ? ... Non, ce n'est pas l'homme du désert. C'est une jeune fille, charmante et parée. Oh ! très bien parée, vous pouvez en être sûrs. C'est la fille d'Hérodiade et de Philippe. Sa mère n'aura permis à nulle autre main qu'aux siennes de disposer la toilette de bal. Car elle sait mieux que personne comment on s'y prend pour éblouir les regards et pour séduire les cœurs. Elle en a l'expérience. Cet art lui a trop bien réussi pour qu'elle l'ait oublié. Voyez : pas un détail ne lui a échappé. Ajustements, bijoux, fleurs, tout est combiné savamment pour produire l'effet voulu. Et lorsque Salomé (Joseph nous a conservé son nom) fait son entrée, nous pouvons croire qu'on l'a regardée. Elle a fait sensation ; le tapage s'est calmé ; un murmure très flatteur l'a remplacé. Les combinaisons d'Hérodiade ont réussi à merveille.

Il ne lui suffit pas que sa fille se montre. Il faut qu'elle danse. Les usages juifs l'interdisent, il est vrai. Avec un sentiment fort juste des convenances, ils ne permettent pas à la femme seule de danser devant des hommes. Ils y voient une coutume païenne et repoussante. Mais quoi ? Lorsqu'on a violé la loi de Dieu, on peut bien braver aussi les règles des hommes. En pleine vie d'adultère, se faire scrupule d'un peu d'indécence, vraiment ce serait par trop niais. Allons Salomé ! Ta mère a su faire de toi une aimée. C'est le moment de montrer que tu as profité de ses leçons. Exécute ce pas que tu as souvent répété dans sa chambre. Tu ne crains pas de te tromper, n'est-ce pas ? Tu es sûre de toi... Danse !

Elle danse en effet. Élève très docile et très capable, voyez avec quelle grâce exquise elle s'avance vers son beau-père. Elle salue. Agile et souple, elle s'incline devant le monarque, comme pour réclamer la permission de le distraire. Et puis son pied léger glisse sur les dalles, sans avoir l'air d'y toucher. Ses mains, peut-être, pour marquer la mesure, font résonner les

clochettes et le tambourin. C'est ravissant. Dans aucun théâtre on ne saurait voir mieux.

Le pas se danse plus d'une fois sans doute. Les applaudissements ont éclaté ; on a bissé la danseuse ; il faut recommencer. Hérodiad y comptait bien. Elle sait que son époux est un peu lent ; il faut accumuler les impressions. Les convives, bientôt, sont transportés. Hérode aussi. Sur son visage une joie toute sensuelle s'épanouit. Il est pris ; complètement pris. Son intelligence – s'il lui en restait – est partie. Sa raison, sa conscience, son cœur, tout est vaincu. Il ne lui reste que les sens ; et ce sont eux qui vont parler...

Un geste ; un simple signe. Salomé a compris ; elle s'arrête. Elle devine que le roi a quelque chose à dire ; elle revient vers le trône. . . Avance, jeune fille ; il va te payer ton salaire. Tu peux être certaine qu'il fera grandement les choses. . . « Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. » Mais ce n'est pas encore assez. Salomé pourrait douter. Hérodiad, qui écoute là-bas, derrière les portières de tapisserie, – Hérodiad ne serait pas rassurée. . . Ne craignez rien, mère et fille unies pour la tentation. Hérode vous a prévenues. Il jure. Au nom de Dieu, sans doute. Un roi juif ne saurait jurer autrement. Il prend Dieu à témoin qu'il va commettre une cruelle lâcheté. . . « Je te jure ! Quoique ce soit que tu me demandes, je te le donnerai ; même jusqu'à la moitié de mon royaume. »

On dirait que ce pauvre masque de roi veut jouer l'Assuérus. Mais l'empereur des Perses avait au moins un empire ; cent vingt-sept provinces dont il pouvait disposer. Hérode ne possède rien. Jouet dans la main de Rome, il n'a d'autorité que celle qui lui est prêtée. Cela ne l'empêche pas d'offrir des villes, des villages, des terres, et, ce qui est bien pire, des centaines d'âmes immortelles. . . Pourquoi ? Pour une danse ! . . .

Ah ! comprenez-vous, mes chers jeunes amis, en face de cette scène,

pourquoi vos pasteurs s'efforcent de vous mettre en garde contre les dangers du monde ?

Vous nous trouvez trop raides et trop sombres. Nos exhortations vous paraissent dictées par un esprit morose qui ne connaît rien des plaisirs. Vous croyez ? C'est au contraire parce que nous les connaissons, que nous vous supplions de prendre garde, et de ne pas vous laisser ensorceler par eux. Plaisirs mêlés de larmes, semés de remords, quelquefois de taches de sang, comme ce fut le cas au bal de Machéronte. C'est le doux, l'aimable saint Jean qui écrit aux jeunes gens, dans sa première épître : « N'aimez point le monde ni les choses qui sont au monde. Si quelqu'un aime le monde l'amour du Père n'est point en lui ¹. . . » C'est le frère du Seigneur, Jacques surnommé le juste, qui vous dit au déclin du dix-neuvième siècle comme il écrivait aux croyants indécis du premier : « Adultères que vous êtes, ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? *Celui donc qui veut être ami du monde est ennemi de Dieu* ². »

Votre choix, peut-être, n'est pas encore fait. Avant qu'il soit définitif, rappelez-vous la fête de la cour aux bords de la mer Morte. Voyez passer dans une vision Hérode, Hérodiad, Salomé. . . et Jean-Baptiste.

Tandis que, devant Assuérus, Esther n'a paru que pour sauver un peuple entier, Salomé a dansé devant Hérode pour perdre trois âmes : la sienne, celle de sa mère et celle du roi. Nous ne disons pas celle du prophète. Car la malheureuse enfant ne pouvait rien sur cette âme. En ce moment, elle continue à se montrer élève soumise et parfaitement stylée. Hérode est étourdi. Elle ne l'est point, elle. Elle demeure maîtresse de ses pensées et même de son ambition. Un royaume ! C'est énorme. Mais il y aurait peut-être quelque chose de mieux encore. Au moins, de plus utile aux intérêts de sa mère.

1. 1 Jean 2.15-17

2. Jacques 4.4

Hérodiad, dès le début du festin, avait compté sur ce moment. Elle ne savait pas jusqu'où pourrait aller l'enivrement d'Hérode. Elle se flattait qu'il irait assez loin, en tout cas, pour offrir à sa haine l'occasion longtemps convoitée. Comme elle a bien calculé ! Elle a entendu, derrière son rideau. Elle connaît Salomé. Elle sait qu'elle viendra la consulter avant de rien décider.

En effet, échauffée par la danse et par les compliments, triomphante de la folle proposition du monarque, Salomé a quitté la salle. La voilà près de sa mère. « Que demanderai-je, » dit-elle ?

Hérodiad n'a pas besoin de réfléchir. La réponse que sa fille vient chercher, il y a des semaines qu'elle bouillonne dans son cœur. Elle sait très bien ce qu'elle exigera. De ses lèvres frémissantes jaillit immédiatement un cri qu'elle ne peut plus retenir. Le tigre a rencontré sa proie. Il ne la lâchera pas, certes !

Point d'explication ; point d'introduction... La tête de Jean-Baptiste !... Ton père t'offre un royaume ! Eh ! que veut-il que nous en fassions ? Nous le possédons déjà, et le roi aussi ; je le tiens dans ma main. Non, non ! La tête de Jean-Baptiste ! Elle importe plus à ma gloire qu'une couronne. Il ne me suffit pas que cet impertinent censeur soit enfermé dans le cachot. Je veux qu'il se taise. Et puisqu'il ne veut pas se taire, qu'on le tue ! Tu entends, Salomé ? La tête de Jean-Baptiste !

Oui, Salomé a très bien entendu. Elle n'hésitait pas tout à l'heure, quand elle venait consulter sa mère. Elle obéissait. Elle obéit encore. Bien plus. La passion d'Hérodiad est devenue sa propre passion. La jeune fille aussi est altérée de sang. Il lui faut une tête coupée. Reprenez les expressions accumulées à dessein dans le récit bref et palpitant de Marc. Un seul verset nous fait assister à cette terrible transformation. Salomé n'était pas sanguinaire, tout à l'heure, en arrivant dans la salle du souper. Un instant de conversation avec Hérodiad a suffi pour arracher la pitié dans ce cœur de

danseuse : « Étant rentrée *aussitôt*, et venue *avec empressement* vers le roi, elle lui fit cette demande : *Je veux* que tu me donnes *tout de suite*, dans un plat, la tête de Jean-Baptiste. »

Vous avez bien entendu : Je veux ! Ce n'est pas seulement ma mère qui commande. C'est moi aussi, et j'ai droit de vouloir puisque tu m'as offert. – Je veux que tu *me* donnes. A moi, Hérode ; à celle qui t'a charmé et à qui tu n'as plus rien à refuser. A moi ! C'est le présent de choix que je réclame. Cette tête, il me la faut sur un plat. J'entends la contempler tout de suite. Ce sera la clôture du repas. On ne voit pas tous les jours un banquet pareil, et l'on parlera longtemps de cette soirée. . . Vois-tu, j'en ai assez, moi aussi, de ce perpétuel grondeur de mes plaisirs et de mes libertés. A l'entendre toujours condamner ma mère, il me semble qu'il me blâme. Il est temps que cela finisse. Cette tête est de trop dans ton royaume. Donne-la-moi !

Essaierez-vous, mes amis, de soutenir que le monde est une école distinguée, qui polit les mœurs et qui affine les sentiments ? Il le fait quelquefois, j'en conviens. A votre tour, convenez qu'il ne le fait pas toujours, et qu'il s'entend d'une manière effrayante à faire précisément le contraire. Avouez que l'encens qu'il brûle est capiteux comme les vins les plus violents, que ses éloges étourdissent et produisent parfois des folies furieuses, que ses flatteries donnent le vertige et rendent sauvage. Avouez qu'il a suffi d'un de ses plaisirs, pas beaucoup plus extraordinaire qu'une foule d'autres, pour faire d'une aimable et gracieuse jeune fille la complice d'un crime odieux. . . « O danse ! ô martyre ! ô pieds légers pour battre la terre en cadence, devenus légers pour répandre le sang³ ! »

Cependant une espérance reste. Hérode est le maître, après tout. Il peut résister.

Le peut-il, vraiment ? Est-il encore temps de lutter ? Est-ce assez tôt pour

3. Adolphe Monod, *Danse et martyre* (Sermons, 2^{me} série, p. 278).

se reprendre, pour rentrer en possession de son bon sens et de sa volonté ? Lui reste-t-il assez de force pour briser l'infamale machination qui s'est nouée autour de lui, et dont il est tout ensemble l'instrument et la victime ?

Il n'y aurait qu'un mot à prononcer. Un « non ! » décidé. En réponse au « Je veux ! » de Salomé, un royal « Je ne veux pas ! » Mais encore une fois, le peut-il ? Je sais bien qu'il est devenu triste, tout à fait triste, comme dit l'évangéliste. Mais je serais fort étonné que ce fût d'une autre tristesse que de celle du monde, et celle-là tue, nous dit saint Paul⁴. Je sais un jeune homme qui est devenu fort triste aussi, au moment où Jésus lui eût révélé à quelle condition il pourrait posséder la vie éternelle. Ce chagrin ne l'a point empêché de s'en aller, en tournant le dos à Jésus⁵. Oui, certainement, il y a des tristesses bénies qui sauvent. Mais il y a des tristesses fatales qui perdent. Celle d'Hérode ne serait-elle pas de ces dernières ? Il entrevoit la fin de ces entretiens auxquels il prenait grand plaisir, par ce qu'ils lui donnaient quelquefois le goût et l'illusion de la vertu. Surtout, il voit passer devant lui un cortège de remords, en attendant la sentence de condamnation réservée aux meurtriers... Que de ténèbres et que de tristesses ? Qui me sortira de ce labyrinthe ?...

Êtes-vous triste aussi, mon cher jeune ami ? Au milieu des tentateurs dont les paroles sont tour à tour doucereuses et violentes ; à l'ouïe de ces conseils qui vous pressent de faire litière du devoir et de l'honneur ; autour de ces tables où les gais propos s'échangent, en attendant les chansons légères et les histoires souillées ; dans la compagnie de ces pécheurs qui vous ont dit, à voix basse d'abord, et puis tout haut : « Viens avec nous ; dressons des embûches. Nous trouverons toutes sortes de biens précieux...⁶ » vous sentez-vous envahir peu à peu par une indicible mélancolie qui allait se changer en dégoût, en horreur, et qui ne peut pas ? Vous pensez à votre père, peut-être, à votre bonne mère ; à une sœur que vous avez tendrement aimée.

4. 2 Corinthiens 7.10

5. Marc 10.22

6. Proverbes 1.10-14

Vous voudriez, quand vous les reverrez, n'avoir pas à baisser honteusement la tête. Il vous serait si doux de recevoir encore sur votre front un de leurs baisers ! Puis, en vous rappelant que ce front n'est déjà plus pur comme autrefois, vous rougissez, vous tremblez ; vous pleurez presque... Allons ! lève ton verre, camarade ! A bas les mornes visages et les airs chagrins. Le rire est pour la jeunesse et la jeunesse pour le rire, A plus tard les pensées sérieuses. Pour le présent, vive la gaieté !...

Ainsi ont fini misérablement beaucoup de tristesses. Je demande à Dieu du fond de mon cœur que ce ne soit pas la fin de la vôtre. Mais ce fut bien l'issue de celle d'Hérode, et j'ajoute qu'il ne pouvait plus en être autrement. Sa lâcheté avait brisé en lui le ressort moral.

L'historien sacré l'a parfaitement compris, et l'a noté d'une plume qui semble le burin vengeur de la vérité. « A cause des serments, dit-il, et à cause des convives, » il ne voulut pas opposer à la jeune fille un refus... Les convives ! voilà qui est très grave. Ils vont tous se moquer de moi. Leurs regards m'épient déjà. Leurs oreilles sont tendues pour surprendre ma première parole. Je suis dans leurs mains. Ils chuchotent entre eux. Ils se font part de leurs réflexions... Osera-t-il ? N'osera-t-il pas ? Il n'osera pas. Il est pusillanime. Décidément ce Baptiste a plus d'influence encore que nous ne pensions. Antipas a peur de lui. Peur de la multitude aussi. Embarrassé dans sa guerre contre Arétas, il craint d'avoir sur les bras un soulèvement populaire. Vous allez voir qu'il sauvera le prophète... Non ! c'est insupportable. Et c'est si triste ! Tuer un homme que je voudrais épargner ! Mais mes convives ; mes convives ! Si seulement j'étais seul...

Exigez-vous qu'il s'appuie sur son serment, « ses serments, » dit le texte, comme si Hérode avait juré plusieurs fois ? Prétendez-vous qu'il était lié ? Mais il en avait violé bien d'autres. Un de plus, un de moins, ce n'était pas pour le gêner beaucoup. Admettons, d'ailleurs, qu'il en ait éprouvé quelques scrupules. Deux très simples pensées suffisaient amplement pour les lever. La première, c'est que Salomé demande beaucoup plus qu'il n'a

offert. Il s'est engagé jusqu'à la moitié de son royaume. Une vie d'homme vaut infiniment plus. Sans parler de son âme qu'il va perdre, et qui vaut plus à elle seule que le monde entier. Ensuite, quand le serment est un péché, c'en est un autre de le tenir. Rappelons-nous le vieil axiome de droit : *Rei illicitæ nulla obligatio*. Vis-à-vis d'une chose défendue, l'obligation est nulle. Et c'est défendu, n'est-ce pas ? de tuer un innocent.

Tout cela est juste ; tout cela est vrai. Mais tout cela vient trop tard. Antipas n'est plus libre. Il est étroitement enchaîné par l'opinion. Partout où la religion s'en va, cette déesse-là règne en souveraine. Quand les temples se vident, ses autels, à elle, sont assaillis d'une foule croissante, qui a besoin d'adorer, – dirai-je ? ou de s'avilir.

Allons ! Il faut en finir. L'hésitation n'a que trop duré. Il y a des gardes à la porte. Que l'un d'eux descende au cachot, et coupe la tête de Jean !

Le soldat obéit. Que lui importe ? Il n'a pas à juger, lui. Son pas lourd retentit déjà sur les marches qui aboutissent à la prison.

Que faisait le prophète ? Il savait, sans doute, que c'était aujourd'hui la fête d'Hérode. Il savait aussi qu'en ces jours-là il est d'usage d'accorder des grâces.

Peut-être qu'il espérait... Est-ce la mienne qu'on vient m'offrir ?... Alors, avant même de regarder vers la porte, Jean lève une fois encore les yeux vers le ciel. Il prie... Mon Dieu ! Donne-moi de ne point faiblir. Si c'est ma grâce, en effet, mais au prix d'une lâcheté, accorde-moi la force de refuser. Que je n'achète pas ma liberté en vendant ma conscience. Que je ne dise point et que je ne laisse point entendre qu'Hérode avait le droit...

Mais ce fut sa dernière prière. Retourne-toi, Jean. Vois-tu ? Le garde porte une épée nue dans sa main. Par la porte entr'ouverte, tu as entendu des échos de musique et de fête. On danse, là-haut. Mais le soldat ne t'invite

pas à monter... Regarde!... As-tu compris?... Oui. C'est la mort, la tienne. Incline la tête sur le billot. C'est en effet la liberté qui vient. La liberté suprême, immortelle. L'âme va briser son enveloppe et vivre... Regarde encore... Là-bas, dans une auréole céleste, ne vois-tu pas l'Agneau de Dieu? Il a ôté ton péché. Il t'a sauvé. Fidèle jusqu'à la mort, tu vas recevoir la couronne de vie...

L'acier brille. L'épée se lève. Elle retombe. Jean-Baptiste est mort.

La tête, séparée du tronc, est placée dans un plat précieux tout préparé. Le soldat remonte avec son fardeau. Il rentre dans la salle du banquet; c'était la consigne. Il présente ce plat... Maintenant, Salomé, prends. Examine. C'est bien cela n'est-ce pas? Si tu doutes, porte à ta mère cette tête fumante. Elle n'hésitera pas, elle; elle la reconnaîtra...

« D'où vient, Hérodiad, que ta main, à la fois empressée et tremblante, avance et recule tour à tour? J'ai vu passer comme une ombre sur ton beau visage, un sourire de Satan avec une terreur de Dieu. Prends cette tête, garde-la dans ta chambre nuptiale, dont la victime a osé te reprocher la honte... Crains-tu qu'elle n'aille rejoindre le corps dont tu l'as séparée, pour conspirer encore une fois contre ton repos avec ta conscience et avec Dieu⁷? »

Non, pour le moment Hérodiad ne craint plus. Elle savoure son triomphe. Elle manie froidement cette dépouille. C'est bien celle d'un mort. Ces yeux, dont le feu l'effrayait, sont bien éteints pour toujours. Cette bouche est fermée. Elle ne s'ouvrira plus.

Ainsi Agrippine, la mère de Néron examinera et palpera fiévreusement la tête coupée de sa rivale, Lollia Paulina, jusqu'à ce qu'elle l'ait reconnue. Ainsi Fulvia, jouant avec la tête de Cicéron, a percé d'une épingle d'or la langue de l'orateur détesté.

7. Adolphe Monod, Sermon cité, p. 275.

Le banquet est fini. Les invités peuvent se retirer. Ils ne verront plus une seconde fête aussi extraordinaire. Qu'ils en emportent le souvenir. Peut-être convertira-t-il quelqu'un d'eux.

Nous avons dit le sort dernier d'Hérodiad et de son époux. Il ne nous a point étonnés. Cet exil, cette couronne perdue, tout cela pourrait n'être que mélancolique en d'autres circonstances. Dans le cas de ces deux assassins, nous ne pouvons y voir qu'une juste rétribution. Il n'en est pas moins remarquable que l'Écriture n'en dise pas un mot. Entre tous les Hérodes dont parle le Nouveau Testament, elle ne raconte la mort que du neveu d'Antipas, Hérode-Agrippa I^{er} : il mourut rongé des vers⁸. Pour Antipas lui-même, c'est assez d'avoir dépeint sa bassesse et mentionné ses crimes. Il n'est pas nécessaire de nous arrêter sur sa fin.

Et Salomé ? Un historien ecclésiastique, Nicéphore, la fait mourir misérablement. Un jour qu'elle courait sur un fleuve gelé, une crevasse se serait ouverte sous ses pas. Comme elle enfonçait, les glaçons se seraient brusquement resserrés autour de son cou. Leur force aurait été irrésistible, et ils auraient tranché cette jolie tête qui avait tant charmé Hérode et ses convives⁹. Est-ce histoire ? Est-ce légende ? Je ne saurais le dire. En tout cas, avertissement... « Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Éternel¹⁰. »

8. Actes 12.23

9. Voir Niceph. Call, *Histor. eccles.*, I, 20.

10. Ésaïe 48.22

Après la mort

Matthieu 14.1-2 ; Marc 6.14-16

Il parle encore, quoique mort.

(Hébreux 11.4)

Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus, et à cause de la parole de Dieu.

(Apocalypse 20.4)

Jean-Baptiste est mort.

« En êtes-vous bien sûrs?... Demandez-le aux auteurs de ce crime. Si Jean-Baptiste emprisonné troublait leur fête impure de son invisible présence, si du fond de son cachot sa voix montait jusqu'à eux, Jean-Baptiste une fois mort leur apparaîtra plus redoutable. Écoutez Hérode ! C'est en vain qu'il l'a vu décapité ; quelques mois sont passés, un nouveau prophète apparaît. – C'est Élie ! disent les uns. – C'est Jésus de Nazareth ! disent les autres. – Non, leur répond Hérode, c'est Jean... Il le voit encore se dresser devant lui, et le hanter partout de sa présence vengeresse... Il voit son regard qui le suit. Il entend sa voix qui lui crie : Il ne t'est pas permis d'avoir

la femme de ton frère... Quoique mort, Jean lui parle encore, mais cette voix terrible, aucune Hérodiade ne pourra l'étouffer¹. »

Cette scène posthume est décrite en cinq versets de nos Évangiles.

Une ligne leur a suffi pour retracer le convoi funèbre du Baptiste. Celui d'Abraham, il vous en souvient, n'avait pas non plus exigé un long tableau.

Les disciples du Précurseur ont appris son décès. Ils s'étaient établis, sans doute, dans les environs immédiats, et se relayaient probablement auprès de leur maître. Quand la lugubre nouvelle leur parvient, ils se rendent à Machéronte, obtiennent l'entrée du château, enlèvent le cadavre et vont le déposer dans un sépulcre. Ils chercheront ensuite la société de Jésus.

Convoi plus sombre encore et plus douloureux qu'ils ne le sont d'ordinaire. On dirait des gens réduits à se cacher. Naturellement. Ne pouvant s'en prendre qu'à lui-même de ce lamentable dénouement, Hérode devait être porté à faire tomber sur les autres un courroux mérité par lui seul. Il n'aurait pas été très surprenant qu'il fit arrêter quelques-uns de ces disciples, afin de remplir de nouveau le cachot devenu vide. Ils se couvrent donc du secret ; de la nuit peut-être. A tout prix il faut éviter le bruit. Pas de plaintes, pas de pleureuses. Autant de silence que possible. Quel contraste avec ce qui se passait il y a un an ! Un peuple entier accourait alors auprès de celui qui repose là, dans son cercueil. Où sera son

tombeau ? Osera-t-on le marquer d'une inscription ? Pas encore peut-être. Le mystère vaut mieux... Mon Dieu, que tes voies sont incompréhensibles !

Dans cet effondrement de leurs espérances, les disciples de Jean se rendent auprès de Jésus. Est-ce seulement un instinct qui les pousse vers

1. Bersier

lui ? Il aurait alors été singulièrement juste. Mais il y a plus et mieux que cela. Il y a un besoin profond de leur cœur ; il y a une intelligence très nette de la situation.

Leur cœur est blessé, ulcéré même. Le maître qu'ils viennent de perdre savait si bien relever les esprits abattus ! Sans doute ; et Jésus le sait aussi. Il le sait mieux que lui, car au moment du doute, à l'heure de la crise, c'est à lui que Jean s'est adressé. Et puis, qui donc a dit cette parole, bientôt répétée de bouche en bouche : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ? » C'est encore Jésus. Il faut qu'il ait des trésors inépuisables, pour pouvoir enrichir les âmes dénuées, affligées, privées soudain de leur plus ferme soutien... Allons à Jésus !

La raison leur disait la même chose. Ce n'est pas en vain que deux d'entre eux ont interrogé le Christ. Ils ont compris. Beaucoup de problèmes qui les hantaient ont trouvé leur solution. Ils savent que le Sauveur et le Messie sont réunis en une seule personne, Jésus de Nazareth. Ils voient en lui le lien vivant entre une histoire qui finit et une histoire qui commence. Il rattache à l'ancienne alliance la nouvelle. Plus encore. Il est vainqueur de la mort. Non seulement les lépreux sont nettoyés ; mais les morts recouvrent la vie. A quel autre irions-nous qu'à lui ? Loin d'être infidèles à la mémoire de notre maître, c'est au contraire ainsi que nous lui rendrons hommage. Nous suivrons ses invitations qui étaient presque des ordres. Nous nous joindrons à Jean, à Simon, à André ; et nous deviendrons, sinon des apôtres, au moins des disciples convaincus.

Nous osons le penser : de toutes les paroles du Christ que les deux messagers avaient rapportées à Jean, celle qui les frappe et les relève le mieux à cette heure, c'est bien celle-ci : Les morts ressuscitent² ! Et c'est celle, aussi, que nous allons voir se réaliser de la façon la plus merveilleuse, au moment même de prendre congé de notre héros. Son histoire et sa vie

2. L'ancienne alliance avait connu quelques résurrections isolées. Mais c'est seulement au début de la nouvelle qu'il est possible de dire : Les morts ressuscitent !

ne sont pas, en fait, arrivées à leur terme. Elles recommencent plutôt sous des formes nouvelles, et non moins réelles que celles qui ne sont plus. Les morts ressuscitent !

D'abord, bien avant la résurrection, pour servir aux jugements de Dieu contre les persécuteurs. Voyez plutôt cet accès de superstition et de tremblement qui éclate à la cour d'Hérode. Quelques mois se sont écoulés depuis le meurtre de Jean. Il est mort, bien mort. Il n'y a pas de doute possible. Et pourtant, qui sait ? Son âme se promène peut-être autour du château. La conscience d'Hérode, bourrelée avant d'être cautérisée, lui fait voir des fantômes, entendre des reproches où il reconnaît Jean-Baptiste.

Mais c'est absolument insensé, mon pauvre homme. Comment, tu en es à croire aux revenants ! Tu te figures que le prophète erre en Galilée et vient, parfois, visiter ton palais ! Tu es malade. On te raconte des miracles qui se produisent ici et là. Eh bien ! oui, si tu veux. Si tu crois à ces inventions de cerveaux faibles, il y a des miracles. Il y a un personnage assez curieux qui en opère. Nous savons même très bien son nom : c'est Élie. A moins que, peut-être, nous n'ayons été mal renseignés. Ce serait alors *le* prophète, ou bien un prophète quelconque, qu'il ne vaut pas même la peine de nommer...

Non, non, reprend Hérode d'une voix mal assurée... Ce Jean que j'ai décapité, c'est lui ; il est ressuscité des morts.

Oui, majesté peureuse, il est ressuscité plus que tu ne crois. Tu peux couper les têtes qui te gênent, et contraindre au silence les bouches qui ne te flattent pas. Mais tu ne peux pas si aisément mettre un bâillon aux remords.

Tu ne te trompes pas. Jean-Baptiste est aussi vivant aujourd'hui qu'il l'était dans sa prison, alors qu'il ne laissait pas passer un jour sans te répéter : Il ne t'est pas permis ! Il est là, chez toi, d'autant plus redoutable que tu ne

peux plus le saisir. Il est présent à côté du trône où tu donnes tes audiences. Présent dans la salle des banquets, d'où tu n'as pas fait disparaître toutes les taches de sang tombées du plat qui portait sa tête. Présent dans tes promenades, dans tes fêtes, dans tes pompes à demi-royales, pour les gâter toutes, pour y jeter un ver qui ne meurt point, et pour les brûler d'un feu qui ne s'éteint pas. Présent jusque dans ta chambre à coucher, où tu n'as, depuis le soir du crime, point trouvé de repos. Présent pour murmurer à ton oreille, de jour et de nuit : Tu ne tueras point ! Tu ne commettras point adultère ! C'est bien simple, croyais-tu, de se débarrasser des prophètes. Pas si facile, en vérité. Car ils reviennent, même après qu'ils sont morts. Oui, tu as raison, Hérode. Les morts ressuscitent, et quelquefois beaucoup plus vite que les vivants ne le voudraient.

Ils ressuscitent aussi, avant la résurrection, pour l'affermissement des croyants. Plus exactement, leur vie se prolonge, leur exemple, leur voix, leurs leçons se continuent malgré le silence du trépas. Ils ne parlent plus ; et toutefois leur voix est entendue. Et de leurs souffrances, de leur martyre, jaillissent des prédications d'une inconcevable énergie. En ce qui concerne Jean-Baptiste, nous en avons une preuve. Elle nous est fournie dans une scène qui fait un saisissant contraste avec celle des remords inutiles d'Hérode.

Ouvrez, mes amis, l'Évangile selon saint Jean, au chapitre dixième. Lisez du verset quarantième au quarante-deuxième. « Jésus, raconte le disciple qu'il aimait, s'en alla de nouveau de l'autre côté du Jourdain, au lieu même où Jean avait précédemment baptisé. » Ce souvenir est relevé avec intention. Près de terminer sa carrière terrestre, Jésus s'arrête un moment en Pérée. Il choisit ce même emplacement où le Baptiste avait appelé des âmes à la repentance. Il y reste un certain temps. Chaque arbre, chaque buisson, lui reedit un écho des prédications du prophète, et lui rappelle son martyre. C'est ainsi qu'il se prépare au sien. « Beaucoup de gens, continue le texte,

vinrent à lui. Et ils dirent : Jean, il est vrai, n'a fait aucun miracle. Mais tout ce que Jean a dit au sujet de celui-ci était vrai. Et là plusieurs crurent en lui. »

Je le demande maintenant. Avions-nous tort d'affirmer que les sermons du Précurseur ont, bien après sa mort, continué leurs effets ? Était-ce exagération et poésie ? N'est-ce pas plutôt de l'histoire ? Des mois ont passés. Dans ces plaines désertes, autrefois si animées par la foule, un grand silence s'est fait. Oui ; mais dans beaucoup d'âmes une parole a retenti, et ces âmes, éveillées, conduites par Jean-Baptiste, sont arrivées jusqu'à Jésus-Christ. Maintenant elles croient en lui. Non, Jean n'avait point fait de miracles pendant son très court ministère. Mais qu'était-ce donc que cette œuvre, commencée durant sa vie, achevée après sa mort ? Ces conversions – car il n'y a pas à les nommer autrement – ne sont-elles pas miraculeuses ?

Ainsi la fidélité constante de ce prédicateur ; ses appels aussi longtemps qu'il a pu parler ; son silence quand il a été contraint de se taire ; sa vie entière enfin, rien de tout cela n'a été brisé dans le sanglant donjon de Machéronte. Jean-Baptiste est ressuscité ! Objet de terreur pour Hérode. Objet d'admiration et de reconnaissance pour les convertis. Les deux disciples qui l'ont quitté un jour, pour se rendre auprès de l'Agneau de Dieu, sont en train de devenir une légion. . . Combien sont-ils, les prédicateurs dont il est possible de résumer ainsi l'histoire, et dont les discours, agréés ou non par « les raffinés dans l'art de bien dire, » auront amené beaucoup d'auditeurs à croire en Jésus ? Combien, ceux dont le souvenir, alors qu'ils ne sont plus, contribue encore à remuer des cœurs pour les arracher au péché ? . . .

J'ai connu un prédicateur de cette sorte. C'était mon père. Et, en bénissant sa mémoire, j'ai peut être le droit de rappeler ce que ses paroissiens m'ont raconté souvent. « Nous aimions, me disait l'un d'eux, ses sermons. Mais nous aimions mieux encore son visage. En le voyant si heureux d'être chrétien, nous avions envie d'être comme lui. » Et lui aussi, il a beaucoup amené d'âmes à son Sauveur. Que je voudrais que ces pages, écrites dans

un constant souvenir de sa personne et de son pastorat, eussent la même efficace !

Mais cette persistance du passé pendant la vie présente n'est pas, ne peut pas être tout. La permanence d'une œuvre, la survivance d'une mémoire, ce n'est pas encore la résurrection, la vraie. Nous ne saurions nous en contenter. Ni pour la résurrection du Sauveur, ni pour la nôtre. Il faut que la personne même ressuscite. Nous le réclamons au nom de la vérité des paroles du Christ. Nous l'attendons au nom de nos plus ardentes espérances.

Or notre attente n'est pas vaine. Avant de clore l'histoire de Jean-Baptiste, nous avons le droit de parler de sa résurrection, dans le sens même où notre foi l'exige.

Un jour, le voyant de l'Apocalypse eut une extase. Des trônes lui apparurent dressés dans le ciel. Des ressuscités y montaient. Entourant le Christ, ils s'apprêtaient à régner pour mille ans sur la terre.

Plusieurs étaient des martyrs. L'apôtre apprit même quel avait été le genre de leur mort. « Je vis, dit-il, les âmes de ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus et à cause de la parole de Dieu, et de ceux qui n'avaient pas adoré la bête ni son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main. Ils régnèrent, et ils vécurent avec le Christ pendant mille ans³. »

Il a donc revu son premier maître, celui-là même qui l'avait conduit au second. Il avait su sa mort. Lorsque les disciples du Baptiste, après avoir inhumé ses restes, s'étaient rendus auprès de Jésus, saint Jean était là. Il avait tout appris. Il s'était représenté cette scène d'horreur. Il avait pleuré le prophète.

Puis, les années ont marché. Lui-même, après un très long ministère,

3. Apocalypse 20.4

est devenu « l'ancien. » C'est ainsi qu'on le nomme communément dans l'Église. Éloigné de son troupeau durant une persécution, il a été ravi en esprit dans l'île de Patmos. Une série de tableaux a passé devant ses yeux. La plupart étaient sombres ; quelques-uns étaient sanglants. Il y en a eu pourtant de glorieux. Plus la vision approche de son terme, plus elle gagne en douceur sans rien perdre de sa majesté. Après que les persécuteurs se sont enivrés de leurs violences, les voici impuissants et brisés. Leurs victimes respirent. La vie leur a été rendue, et avec la vie des honneurs. Un cortège, en particulier, retient longtemps les regards du vieil apôtre. C'est celui des martyrs décapités à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu. Il cherche dans leurs rangs celui qu'il connaissait entre tous, l'homme du désert, celui qui baptisait dans le Jourdain, celui qu'Hérode a pu tuer sans pouvoir le vaincre, le prisonnier de Machéronte. . . Le voici ! Mais au lieu d'une tête sanglante, c'est une tête couronnée. Au lieu de chaînes, un sceptre. Un trône a été dressé pour lui. Il a le droit de s'y asseoir. Il y monte. . . C'est bien lui ; c'est Jean-Baptiste.

Oh ! comme ses yeux aussitôt s'en vont chercher un autre trône qui domine le sien, qui les domine tous. Il l'a trouvé. Et il y reconnaît, avec un tressaillement de joie, l'Agneau de Dieu, celui-là même qu'il a montré jadis à la foule, celui qui porte le péché du monde. Plus de questions aujourd'hui ! Il n'y a plus à lui demander : Es-tu celui qui devait venir ? La réponse est éclatante. C'est lui ; lui seul. Il devait venir ; il vient encore sur les nuées du ciel ; et, tout à l'heure, à l'Esprit et à l'épouse qui diront : Viens ! Il répondra, avec l'inimitable accent de la victoire et de l'amour : « Oui, je viens bientôt. . . » En vérité tout ce que Jean a dit de lui était vrai.

Au moment de poser la plume, je vois passer devant mes yeux ce cortège céleste. Tous ceux qui ont confessé le Seigneur Jésus. Martyrs comme Jean-Baptiste, au prix de leur vie. Ou témoins comme Jean l'apôtre, morts en bonne vieillesse. Les martyrs des trois premiers siècles. Les chrétiens

jetés aux lions, et ceux qui servaient de flambeaux dans les jardins de Néron. De simples femmes, vaillantes comme des héros : Perpétue, Félicité. Des époques aussi. Ignace, dans son voyage triomphal qui éblouit ses gardiens. Polycarpe qui refuse à quatre-vingts ans de renier son Roi et son Dieu. Les martyrs de la Réformation. Jean Huss montant sur le bûcher. Les quatre étudiants de Lyon, quittant les leçons de Calvin pour aller gravir en chantant les marches de l'échafaud. L'amiral Coligny succombant sous les coups de Besme et de sa bande, au matin de la Saint-Barthélémy. Calas et les victimes des dragonnades. Marie Durand soutenant la foi de ses compagnes, en gravant sur une pierre de la tour de Constance : Résistez ! Les martyrs de notre siècle. Les époux Madiäi, enfermés dans un cachot de Florence pour avoir osé lire la Bible. Matamaros exilé d'Espagne pour le même crime. Les convertis de Madagascar et ceux de l'Ouganda. Les néophytes de la Côte d'Or expirant sous les verges de leurs exacteurs, pour ne pas renoncer au Christ. John Williams tombant sous la hache des cannibales. M^{me} Coillard s'endormant au bord du Zambèze... Immense procession qui commence par Jean-Baptiste, se continue avec Etienne, et ne finira point avant que tous les trônes aient été dressés pour tous ceux qui auront souffert « à cause du témoignage de Jésus. »

J'ai vu passer ce cortège. Je le contemple encore. Je ne puis en détacher mes regards. Et je cherche. Je voudrais, mes amis, vous y rencontrer.

En faites-vous partie ? Pour y entrer, il n'est pas nécessaire que votre tête soit coupée par la main du bourreau. Vous pouvez être martyrs sans mourir d'une mort violente. Il suffit d'être témoins. Pour cela il faut vivre, d'abord, mais vivre pour le Seigneur. Le voulez-vous ? Je ne vous connais pas tous personnellement. Lecteurs, je n'ai vu sans doute qu'un petit nombre d'entre vous. Oh ! si nous pouvions marcher ensemble dans le cortège des témoins du Christ !

A cet effet, une des principales vertus du Précurseur nous est nécessaire. Ce qui a fait sa force indomptable, c'est qu'il a été l'homme d'une seule

pensée, l'ouvrier d'une seule tâche, et que cette pensée était vraie, cette tâche sainte. Disons mieux. Sa vie entière a été consacrée, non pas seulement au devoir – ce serait déjà bien grand – mais à celui qui révèle et qui impose le devoir : à Dieu d'abord, et puis, dès qu'il l'eût rencontré, à celui qui révèle le Père, c'est-à-dire à Jésus. Vous ne trouverez nulle part ailleurs de vraie puissance. Là est la source unique des dévouements fertiles et des œuvres durables.

Nos études auraient produit trop peu, si elles n'avaient abouti qu'à nous faire connaître mieux l'histoire de Jean-Baptiste. Mon ambition est plus haute. Je voudrais que Dieu fit de vous des imitateurs et des successeurs de ce prophète. Retenez au moins trois paroles de lui ; et que l'Esprit Saint les dépose au fond de vos cœurs en semences de vie éternelle !

D'abord : Il ne t'est pas permis ! La loi donc, les ordres, les défenses. Les barrières autour de vos caprices ; les stimulants à votre paresse ; la défaite de vos lâchetés. Il faut, mes amis, que vous l'entendiez, cette parole vivifiante. Grisés des mots d'indépendance et de liberté, vous ne saurez jamais ce que ces mots signifient, tant que vous n'aurez pas appris l'obéissance à Dieu. Le mal n'est pas permis. Le péché n'est pas autorisé. Il n'y a ni usage, ni prescription, ni indulgence du monde, ni contagion de l'exemple qui aient le droit d'enlever la plus petite pierre à cette muraille dressée autour de vous : Il ne t'est pas permis !

Mais, c'est vous-mêmes qui l'avez attaqué, ce mur ? C'est vous qui vous êtes acharnés à y ouvrir des brèches ? Ces tentatives vous apparaissent aujourd'hui comme des transgressions. Elles le sont en effet. Vous en sentez le poids ; vous voyez venir la condamnation. . . Écoutez, alors, la seconde parole de Jean : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Vous vous rappelez : Il ôte et il porte. Non pas seulement le péché des autres. Le vôtre aussi. Tout le vôtre. Laissez-lui prendre cet écrasant fardeau. N'en

retenez rien par devers vous. Le sang versé à Gol-gotha est assez pur et assez riche pour tout effacer.

Et la troisième parole pénétrera comme d'elle-même votre vie : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Oui, il le faut. Et vous bénirez Dieu pour cette nécessité. Si le Sauveur croît en vous, c'est la vie qui croît, et la joie aussi, avec la paix, la pureté, la vérité, avec tout ce qui mérite de croître et de grandir. Ce qui diminue, c'est votre moi ; le vieil homme qui passe avec ses convoitises, la souillure, la faiblesse, le trouble. Ne faut-il pas que tout cela disparaisse ?

Il le faut. Votre Sauveur le veut. Laissez-le faire... Voyez encore. Le cortège des rachetés passe devant vous. En tête, l'homme du désert, mort et ressuscité. Saisissez sa main. Prenez place derrière lui. Les portes d'or vont s'ouvrir. Entrez... « Agneau ! Agneau ! Tu nous a rachetés par ton sang. Et tu nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu ton Père ! »

Table des matières

Avant-Propos	1
1. Sans enfants	2
2. Autour d'un berceau	29
3. Dans les déserts	42
4. Un prédicateur	56
5. Baptême	75
6. Rencontre avec Jésus	83
7. Interrogatoire	96
8. L'Agneau de Dieu	106
9. Ami de noce	121
10. A la cour	138

11. En prison	151
12. Heures de trouble	160
13. Martyre	176
14. Après la mort	189
Table des matières	201
4ième de couverture	201

Peut-on être sauvé sans repentance ? mais sauvé de quoi, si le péché n'est qu'un mot moyenâgeux, sans rapport avec une culpabilité réelle de notre part ? Or la pensée médiatiquement correcte de notre époque refuse toute allusion à la perdition éternelle, elle répudie la voix de la conscience qui redit à chaque homme qu'il est pécheur. C'est pourquoi l'étude de la personne de Jean-Baptiste n'est pas seulement importante parce qu'il a eu l'incomparable honneur d'être le précurseur de Christ, mais encore parce que son message de préparation à recevoir Christ par la repentance s'applique autant aux âmes d'aujourd'hui qu'à celles de ceux qu'il baptisait dans le Jourdain. Édouard Barde, dans un style limpide et avec des rapprochements incisifs, nous expose les principales phases de la vie de celui dont Jésus disait : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? Mais qu'êtes-vous allés voir ? Un homme revêtu d'habits délicats ? Voici, ceux qui sont vêtus d'un vêtement magnifique et qui vivent dans les délices sont dans les palais. Mais qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. C'est ici celui de qui il est écrit : Voici, j'envoie devant ta face mon messager, qui préparera ton chemin devant toi. Car je vous dis qu'entre ceux qui sont nés de femme il n'y a nul prophète plus grand que Jean. »